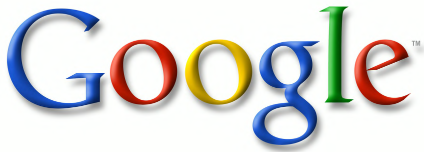


14

Lettre

A. 4
1027

P2192


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

LETTRE PHILOSOPHIQUE,

PAR MR. DE V***,

AVEC

PLUSIEURS PIECES

GALANTES ET NOUVELLES

DE DIFFE'RENS AUTEURS.

Nouvelle édition, augmentée de plusieurs pieces.

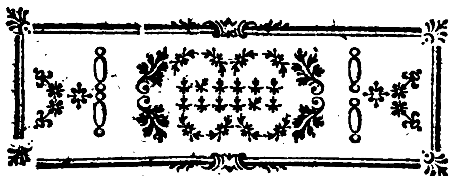


A LONDRES,
Aux dépens de la Compagnie.



M. DCC. LXXV.


TAYLOR INST. -OXFORD-



LETTRE PHILOSOPHIQUE,

PAR MR. DE V***.



LETTRE SUR L'AME.

MONSIEUR,

IL faut que je l'avoue, lorsque j'ai examiné l'infaillible Aristote, le Docteur évangélique, le divin Platon, j'ai pris toutes ces épithetes pour des sobriquets. Je n'ai vu dans tous les Philosophes qui ont parlé de l'ame humaine, que des aveugles pleins de témérité & de babil, qui

s'efforcent de persuader qu'ils ont une vue d'aigle, & d'autres curieux & fols qui les croient sur leur parole, & qui s'imaginent aussi de voir quelque chose.

Je ne feindrai point de mettre au rang de ces maîtres d'erreur, Descartes & Mallebranche. Le premier nous assure que l'ame de l'homme est une substance, dont l'essence est de penser, qui pense toujours, & qui s'occupe dans le ventre de la mere de belles idées métaphysiques, & de beaux axiomes généraux qu'elle oublie ensuite.

Pour le P. Mallebranche, il est bien persuadé que nous voyons tout en Dieu; il a trouvé des partisans, parce que les fables les plus hardies sont celles qui sont les mieux reçues de la foible imagination des hommes.

Plusieurs Philosophes ont donc fait le Roman de l'ame; enfin, c'est un usage qui en a écrit modestement l'histoire. Je vais faire l'abrégé de cette histoire, selon que je l'ai conçue. Je sais fort bien que

tout le monde ne conviendra pas des idées de Mr. Locke : il se pourroit bien faire que Mr. Locke eût raison contre Descartes & Mallebranche, & qu'il eût tort contre la Sorbonne : je parle selon les lumieres de la Philosophie, non selon les révélations de la foi.

Il ne m'appartient que de penser humainement : les Théologiens décident divinement, c'est toute autre chose. La raison & la foi sont de nature contraire : en un mot, voici un petit précis de Mr. Locke, que je censurerois si j'étois Théologien, & que j'adopte pour un moment, comme hypothese, comme conjecture de simple Philosophie : humainement parlant, il s'agit de savoir ce que c'est que l'ame.

1. Le mot d'*ame* est de ces mots que chacun prononce sans l'entendre : nous n'entendons que les choses dont nous avons une idée ; nous n'avons point d'idée d'ame, d'esprit ; donc nous ne l'entendons point.

2. Il nous a donc plu d'appeller *ame* cette faculté de sentir & de penser, comme nous appellons *vie*, la faculté de vivre ; & *volonté*, la faculté de vouloir.

Des raisonneurs sont venus ensuite, & ont dit : l'homme est composé de matiere & d'esprit : la matiere est étendue & divisible ; l'esprit n'est ni étendu ni divisible ; donc il est, disent-ils, d'une autre nature. C'est un assemblage d'êtres qui ne sont point faits l'un pour l'autre, que Dieu unit malgré leur nature. Nous voyons peu le corps, nous ne voyons point l'ame ; elle n'a point de parties, donc elle est éternelle : elle a des idées pures & spirituelles, donc elle ne les reçoit point de la matiere : elle ne les reçoit point non plus d'elle-même, donc Dieu les lui donne ; donc elle apporte en naissant les idées de Dieu, de l'infini & de toutes les idées générales. . . .

Toujours humainement parlant, je réponds à ces Messieurs, qu'ils sont bien savans. Ils nous disent d'abord qu'il y a une

ame, & puis ce que ce doit être. Ils prononcent le nom de matiere, & décident ensuite nettement ce qu'elle est; & moi je leur dis, vous ne connoissez ni l'esprit ni la matiere : par l'esprit, vous ne pouvez imaginer que la faculté de penser; par la matiere, vous ne pouvez entendre qu'un certain assemblage de qualités, de couleurs, d'étendues, de solidités, & il vous a plu d'appeller cela *matiere*; & vous avez assigné les limites de la matiere & de l'ame, avant d'être sûrs seulement de l'existence de l'une & de l'autre.

Quant à la matiere, vous enseignez gravement qu'il n'y a en elle que l'étendue & la solidité; & moi je vous dis modestement, qu'elle est capable de mille propriétés que ni vous ni moi ne connoissons pas. Vous dites que l'ame est indivisible, éternelle, & vous supposez ce qui est en question. Vous êtes à-peu-près comme un Régent de College, qui, n'ayant vu d'horloge de sa vie, auroit

tout-d'un-coup entre ses mains une montre d'Angleterre à répétition. Cet homme, bon Péripatéticien, est frappé de la justesse avec laquelle les aiguilles divisent & marquent les tems, & encore plus étonné qu'un bouton, poussé par le doigt, sonne précisément l'heure que l'aiguille marque. Mon Philosophe ne manque pas de prouver, qu'il y a dans cette machine une ame qui la gouverne, & qui en mene les ressorts. Il démontre savamment son opinion par la comparaison des Anges, qui font aller les spheres célestes ; & il fait soutenir dans sa classe de belles theses sur l'ame des montres. Un de ses écoliers ouvre la montre ; on n'y voit que des ressorts, & cependant on soutient toujours le systême de l'ame des montres, qui passe pour démontré. Je suis cet écolier ouvrant la montre, que l'on appelle l'*homme*, & qui, au lieu de définir hardiment ce que nous n'entendons point, tâche d'examiner par dégrés ce que nous voulons connoître.

Prenons un enfant à l'inſtant de ſa naiſſance, & ſuivons pas-à-pas le progrès de ſon entendement. Vous me faites l'honneur de m'apprendre que Dieu a pris la peine de créer une ame pour aller loger dans ce corps, lorſqu'il a environ ſix ſemaines; que cette ame à ſon arrivée eſt pourvue des idées métaphyſiques; connoiſſant donc l'eſprit, les idées abſtraites, l'infini fort clairement, étant, en un mot, une très-ſavante perſonne. Mais malheureuſement elle ſort de l'utérus avec une ignorance craſſe; elle a paſſé 18 mois à ne connoître que le tetton de ſa Nourrice; & lorſqu'à l'âge de vingt ans on veut faire reſſouvenir cette ame de toutes les idées ſcientifiques qu'elle avoit quand elle s'eſt unie à ſon corps, elle eſt ſouvent ſi bouchée, qu'elle n'en peut concevoir aucune. Il y a des peuples entiers qui n'ont jamais eu une ſeule de ces idées. En vérité, à quoi penſoit l'ame de Deſcartes & de Mallebranche, quand elle imagina de

elles rêveries ? suivons donc l'idée du petit enfant, sans nous arrêter aux imaginations des Philosophes.

Le jour que sa mere est accouchée de lui & de son ame, il est né un chien dans la maison, un chat & un serin. Au bout de 18 mois, je fais du chien un excellent chasseur; le chat, au bout de six semaines, fait déja tous ses tours, & l'enfant, au bout de quatre ans, ne sait rien. Moi, homme grossier, témoin de cette prodigieuse différence, & qui n'ai jamais vu d'enfant, je crois d'abord que le chat, le chien & le serin sont des créatures très-intelligentes, & que le petit enfant est un automate; cependant petit à petit je m'apperçois que cet enfant a des idées, de la mémoire, qu'il a les mêmes passions que ces animaux; alors j'avoue qu'il est comme eux une créature raisonnable. Il me communique différentes idées, par quelques paroles qu'il a apprises, de même que mon chien par des cris diversifiés me fait exactement connoître ses

divers befoins. J'apperçois qu'à l'âge six ou fept ans, l'enfant combine dans fon petit cerveau prefqu'autant d'idées que mon chien de chaffe dans le fien ; enfin, il atteint avec l'âge un nombre infini de connoiffances. Alors que dois-je penfer de lui ? irai-je croire qu'il eft d'une nature tout-à-fait différente ? Non, fans doute ; car vous voyez d'un côté un imbécille, de l'autre un Newton ; vous prétendez qu'ils font pourtant d'une même nature, & qu'il n'y a de la différence que du plus au moins. Pour mieux m'affurer de la vraifemblance de mon opinion probable, j'examine mon chien & mon enfant pendant leur veille & leur fommeil. Je les fais faigner l'un & l'autre outre mefure ; alors leurs idées femblent s'écouler avec le fang. Dans cet état je les appelle ; ils ne me répondent plus ; & fi je leur tire encore quelques poëlettes, mes deux machines, qui avoient auparavant des idées en très-grand nombre, & des paffions de toute efpece, n'ont plus aucun fen-

timent. J'examine ensuite mes deux animaux pendant qu'ils dorment ; je m'apperçois que le chien, aprés avoir trop mangé, a des rêves ; il chasse, il crie aprés la proie. Mon jeune enfant ètant dans le même état, parle à sa maitresse, & fait l'amour en songe : si l'un & l'autre ont mangé modérément, ni l'un ni l'autre ne rêve ; enfin, je vois que leur faculté de sentir, d'appercevoir, d'exprimer leurs idées, s'est développée en eux petit à petit, & s'affoiblit aussi par degrés. J'appercois en eux plus de rapport cent fois que je n'en trouve entre tel homme d'esprit & tel homme absolument imbécille. Quelle est donc l'opinion que j'aurai de leur nature ? Celle que tous les peuples ont imaginée d'abord avant que la Politique Egyptienne imaginât la spiritualité, l'immortalité de l'ame. Je soupçonnerai même avec bien de l'apparence, qu'Archimede & une taupe sont de la même espèce, quoique d'un genre différent, de même qu'un chêne & un grain de moutarde sont

formés par les mêmes principes, quoique l'un ſoit un grand arbre, & l'autre une petite plante. Je penſerai que Dieu a donné des portions d'intelligence à des portions de matiere organiſée pour penſer: je croirai que la matiere a des ſenſations à proportion de la fineſſe de ſes ſens; que ce ſont eux qui les proportionnent à la meſure de nos idées; je croirai que l'huitre à l'écaille, a moins de ſenſations & de ſens, parce qu'ayant l'ame attachée à ſon écaille, cinq ſens lui ſeroient inutiles. Il y a beaucoup d'animaux qui n'ont que deux ſens; nous en avons cinq, ce qui eſt bien peu de choſe; il eſt à croire qu'il eſt dans d'autres mondes d'autres animaux, qui jouiſſent de vingt ou trente ſens, & que d'autres eſpeces encore plus parfaites, ont des ſens à l'infini.

Il me paroît que voilà la maniere la plus naturelle d'en raiſonner, c'eſt-à-dire, de deviner & de ſoupçonner certainement. Il s'eſt paſſé bien du tems avant que les hommes aient été aſſez ingénieux pour

imaginer un être inconnu, qui eſt nous, qui fait tout en nous, qui n'eſt pas tout-à-fait nous, & qui vit après nous. Auſſi n'eſt-on venu que par degrés à concevoir une idée ſi hardie. D'abord ce mot *ame* a ſignifié la vie, & a été commun pour nous & pour les autres animaux. Enſuite notre orgueil nous a fait une ame à part, & nous a fait imaginer une forme ſubſtantielle pour les autres créatures. Cet orgueil humain demande ce que c'eſt donc que ce pouvoir d'appercevoir & ſentir, qu'il appelle *ame* dans l'homme, & *inſtinct* dans la brute. Je ſatisferai à cette queſtion, quand les humanités m'auront appris ce que c'eſt que le *ſon*, la *lumiere*, l'*eſpace*, le *corps*, le *tems* : je dirai dans l'eſprit du ſage Mr. Locke, la Philoſophie conſiſte à s'arrêter quand le flambeau de la Phyſique nous manque. J'obſerve les effets de la nature ; mais je vous avoue que je n'en conçois pas plus que vous les premiers principes : tout ce que je ſais, c'eſt que je ne dois pas attribuer à plu-

sieurs causes, sur-tout à des causes inconnues, ce que je puis atttibuer à une cause connue ; or, je puis attribuer à mon corps la faculté de penser & de sentir; donc je ne dois pas chercher cette faculté de penser & de sentir dans une autre appellée *ame* ou *esprit*, dont je ne puis avoir la moindre idée. Vous vous récriez à cette proposition ; vous trouvez donc de l'irréligion à oser dire que le corps peut penser ? Mais que diriez-vous, répondroit Mr. Locke, si c'est vous-même qui êtes ici coupables d'irréligion, vous qui osez borner la puissance de Dieu ? Quel est l'homme sur la terre qui peut assurer, sans une impiété absurde, qu'il est impossible à Dieu de donner à la matiere le sentiment & le penser ? Foibles & hardis que vous êtes, vous avancez que la matiere ne pense point, parce que vous ne concevez pas qu'une matiere, telle qu'elle soit, pense.

Grands Philosophes, qui décidez du pouvoir de Dieu, & qui dites que Dieu

peut d'une pierre faire un Ange, ne voyez-vous pas que, selon vous-mêmes, Dieu ne feroit, en ce cas, que donner à une pierre la puissance de penser; car si la matiere de la pierre ne restoit pas, ce ne seroit plus une pierre, ce seroit une pierre anéantie, & un Ange créé. De quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes forcés d'avouer deux choses, votre ignorance & la puissance immense du Créateur, votre ignorance qui se révolte, la matiere pensante & la puissance du Créateur, à qui certes cela n'est pas impossible.

Vous, qui savez que la matiere ne périt pas, vous contesterez à Dieu le pouvoir de conserver dans cette matiere la plus belle qualité dont il l'avoit ornée. L'étendue subsiste bien sans corps par lui, puisqu'il y a des philosophes qui croient le vuide; les accidens subsistent bien sans la substance parmi les Chrétiens qui croient la transsubstantiation. Dieu, dites-vous, ne peut pas faire ce qui implique contra-

diction. Il faudroit en savoir plus que vous n'en savez : vous avez beau faire, vous ne saurez jamais autre chose, sinon que vous êtes corps, & que vous pensez. Bien des gens qui ont appris dans l'école à ne douter de rien, qui prennent leurs syllogismes pour des oracles, & leurs superstitions pour la religion, regardent Mr. Locke comme un impie dangereux ; ces superstitieux sont dans la société ce que les poltrons sont dans une armée : ils ont & donnent des terreurs paniques, il faut avoir la pitié de dissiper leur crainte ; il faut qu'ils sachent que ce ne seront pas les sentimens des Philosophes qui feront jamais tort à la religion. Il est assuré que la lumiere vient du soleil, & que les planetes tournent autour de cet astre : on ne lit pas avec moins d'édification dans la Bible, que la lumiere a été faite avant le soleil, & que le soleil s'est arrêté sur le village de Gabaon : il est démontré que l'arc-en-ciel est formé nécessairement par la pluie ; on n'en respecte pas moins

le Texte sacré, qui dit, que Dieu posa son arc dans les nues, après le déluge, en signe qu'il n'y auroit plus d'inondation.

Le Mystere de la Trinité & celui de l'Eucharistie ont beau être contradictoires aux démonstrations connues, ils n'en sont pas moins révérés chez les Philosophes Catholiques qui savent que les choses de la raison & de la foi sont de différente nature. La nation des Antipodes a été condamnée par les Papes & les Conciles, & les Papes ont découvert les Antipodes, & y ont porté cette même Religion Chrétienne, dont on croyoit la destruction sûre, en cas qu'on pût trouver un homme, qui, comme on parloit alors, auroit la tête en bas & les pieds en haut, par rapport à nous, & qui, comme dit le très-peu Philosophe S. Augustin, seroit tombé du Ciel.

Jamais les Philosophes ne feront tort à la Religion dominante d'un Pays : pourquoi ? c'est qu'ils sont sans enthousiasme, & qu'ils n'écrivent point pour le peuple,

Divisez le genre humain en vingt parties, il y en a dix-neuf composées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne sauront jamais s'il y a eu un Locke au monde. Dans la vingtieme partie qui reste, combien trouve-t-on peu d'hommes qui lisent? il y en a vingt qui lisent les Romans contre un qui étudie la Philosophie. Le nombre de ceux qui pensent est extrêmement petit, & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde. Ce n'est ni Montaigne, ni Locke, ni Bayle, ni Spinosa, ni Hobbes, ni Strambourg, ni Colins, ni Zéland, &c. qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur patrie; ce sont la plupart des Théologiens, qui ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de secte, ont eu bientôt celle d'être chefs de parti. Que dis-je, tous les livres des Philosophes modernes, mis ensemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement qu'en fit autrefois la dispute des Cordeliers sur la forme de leurs manches & de leurs capuchons.

Au reste, je vous répete encore, qu'en écrivant avec liberté, je ne me rends garant d'aucune opinion ; je ne suis responsable de rien. Il y a, peut-être, parmi ces songe des raisonnemens, & même quelques rêveries auxquelles je donnerois la préférence ; mais il n'y en a aucune que je ne sacrifiasse tout-d'un-coup à la Religion & à la Patrie.



LES ADIEUX

DE MR. DE V***.

A MADAME

A

DU CHATELET.

ADIEU, belle Emilie, (a)
En Prusse je m'en vas
Etaler ma folie,
Et promener mes rats;
Dans cette Cour polie,
On connoît mieux le prix
Des beaux esprits.

Paris qui m'a vu naître,
Me laisse sans éclat, (b)

(a) Madame la Marquise du Châtelet.
(b) Voyez les Lettres Philosophiques & le

Et ma manie eſt d'être
Un Miniſtre d'Etat,
Des Finances le maître,
Au moins Ambaſſadeur
Comme feu Prieur. (c)

Adieu, mauvais Poëte, (d)
Jamais las du ſifflet,
Qu'à ſaint Lazare on fouette,
Chaſſé du Châtelet;
Adieu l'homme à courbette,
Tant frippon, tant battu,
Et de plus cocu.

Adieu toi, vilain Prêtre, (e)

Temple du goût, où Voltaire ne ceſſe de parler des honneurs rendus en Angleterre aux gens de lettres. Voyez auſſi la Préface de Zaire.

(c) Mr. le Prieur Anglois, homme d'eſprit & de mérite, a été Ambaſſadeur pour l'Angleterre.

(d) Roy, qui a été enfermé à S. Lazare pour ſon Coche, piece ſatyrique contre l'Académie Françoiſe; il eut ordre de ſe défaire de ſa charge de Conſeiller au Châtelet.

(e) L'Abbé Desfontaines; il n'a jamais com-

Tiré, par mon crédit,
Du Château de Bicêtre,
Pour le péché maudit
Qui fit brûler ton Maître,
Soin honteux que j'ai pris
D'un Fripier d'Ecrits.

Sur la sellette dure
Où siégea Deschauffour
Quand en humble posture,
Tu parus l'autre jour, (f)
Craignois-tu la brûlure ?
Oui, jamais on ne vit
Coquin plus petit.

Thiériot pauvre here,
Adieu, Juré crieur,
Tu fus en Angleterre

---

posé d'ouvrages ; il ne fait que rapetasser ceux des autres, & les défigurer. Voyez son Apologie faite par lui même.

(f) Il s'agit du jugement qu'il a subi pour le discours mordant qu'il a fait au nom de l'Abbé Seguy.

Mon digne Ambaſſadeur : (g)
Prône plutôt la Serre,
Que les vers de tes deux fats
Et de ton Midas.

Pour quelque rime fade,
Bernard, (h) que tu forgeas,
Tu crois que l'Iliade
Te doit céder le pas;
Céladon de Tribade,
Dis, Monſieur l'Ecrivain,
Qui te rend ſi vain ?

Si je quitte la Pruſſe
Chaſſé par le bâton,

Je

(g) Thiériot a été quelque tems chargé des affaires de de Voltaire à Londres; c'eſt ſon ami intime, & eſt dans la confidence de tous ſes ouvrages, c'eſt ce qui le fait appeller (Auteur conſultant.)

(h) Bernard, Secretaire du Maréchal de Coigny, a fait une Epître à la Sallé, qui eſt une Tribade, dont il eſt le Céladon, c'eſt-à-dire, l'Amoureux Virtuoſe.

Je fuirai chez le Ruſſe
Prêcher Locke & Newton,
Ou porter mon prépuce
Au Révérend Mufty
Comme Macarty. (i)

Adieu, belle Emilie,
Objet de mes plaiſirs,
Par la Philoſophie
Amuſe tes deſirs,
Ou bien ſuis-moi, m'amie,
Un Milord de mon nom
Vaut bien un Kinſton. (k)

Maupertuis ce Carême (l)

---

[i] L'Abbé Macarty, fils d'un Irlandois, paſſa, il y a quatre ans, en Turquie avec le chevalier de Mornaye & de Ramſay; ils avoient emprunté chacun 6000 livres à Samuel Bernard, ſous prétexte d'acheter une Lieutenance aux Gardes.

[k] Voltaire avoit pris le nom de Milord, étant logé à Rouen chez Jotre, Libraire, qui a imprimé les Lettres Philoſophiques.

(l) Maupertuis, de l'Académie des Scien-

Doit revenir, dit-on;
Il me dicta le thême
Que j'ai fait ſur Newton,
Tu ſauras le ſyſtême
Des meules de moulin
De ce Calotin.

Ne crains pas qu'on le drape;
Pour voir le Cavalier,
Sa mine eſt une attrape,
Le brave à Montpellier
De ce qui fait le Pape,
Autrefois a voulu
Etre raſibu. (m)

..dieu, chere Emilie,
Parce que je m'en vas;

ces, eſt un homme de mérite; mais admirateur outré des Anglois. Il a fait imprimer que les aſtres étoient ſemblables à des meules de moulin.

(m) Maupertuis ayant une indiſpoſition galante, alla à Montpellier, où il voulut engager les Chirurgiens à le mutiler.

N'abrege point ta vie
Avec la mort aux rats : (n)
Console - toi, m'amie,
Aux petites Maisons
Nous nous reverrons.

AUTRE PIECE.

ON dit que l'Abbé Terrasson,
De Law & de la Mothe apôtre,
Va du Bordel à l'Hélicon,
N'étant fait pour l'un ni pour l'autre.
Pour avoir un léger prurit,
Il se fait chatouiller la fesse,
Manon fouette, il la caresse;
Mais il bande comme il écrit.
Un jour dans la cérémonie,

(n) Allusion à ce que Madame du Châtelet a pris autrefois de l'opium dans un déscspoir amoureux.

On l'étrilloit, il fretilloit,
Notre Putain se travailloit
Dessus sa fesse racornie :
Entre Monsieur l'Abbé Dubos,
Qui voyant fesser son Confrere,
Dit tout haut, approuvant l'affaire,
Frappez fort, il a fait *Sethos*.

LE DE'BAUCHE' CONVERTI,

Par Mr. Robbé de Beauveset.

PUISSANT Médiateur entre nous & la femme,
Qui du plaisir secret nous ourdissez la trame,
Des feux de Prométhée ardent dispensateur,
Et de la gent humaine éternel Créateur;
Portassiez-vous encore un plus superbe titre,
Du bonheur de mes jours vous n'êtes plus l'arbitre :

Ce plaisir violent dont je fus enchanté,
D'un tourment de six mois est trop cher
acheté.
Qu'un autre que moi coure après ce vain
fantôme,
J'en connois le néant, grace à Monsieur
saint Côme ;
Et ses sacrés réchauds sont l'utile creuset
Où l'or faux du plaisir m'a paru tel qu'il est.
J'ai ruminé ces maux que sur son lit en-
dure
Un pauvre putassier tout frotté de mercure;
Des conduits saliviers, quand les pores
ouverts
Du virus repoussé filtrent les globes verds;
Quand sa langue nageant dans les flots de
salive,
Semble un canal impur qui coule une
lessive.
Ah ! que sur son grabat se voyant enchaîné,
Un Ribaud voudroit bien n'avoir pas dé-
gainé ;
Qu'il déteste l'instant où sa pompe aspi-
rante

Tira le suc mortel de sa cruelle amante.
L'œil cave, le front ceint du fatal chapelet,
Le teint pâle & plombé, le visage défait,
Les membres décharnés, une joue alongée,
Sa planete atteignant son plus bas périgée;
Alors avec David il prononce ces mots:
La vérole, mon Dieu, m'a criblé jusqu'aux os.
Car par *malùm*, David entend l'humeur impure
Qu'il prit d'Abigail, comme je conjecture,
D'autant que cette femme, épouse de Nabal,
De son mari pouvoit avoir gagné ce mal.
Ce Nabal, en effet, est peint au saint Volume
Tel qu'un compagnon propre au poil comme à la plume;
Et qui, quand il trouvoit fille de bonne humeur,
De ses bubons enflés méprisant la tumeur,
Lui faisoit sur le dos faire la caracole,

Eût-il été certain de gagner la vérole.
Auſſi je ſuis ſurpris que David ce grand clerc,
Au fait d'Abigaïl, ait pu voir ſi peu clair :
Certes, beſoin n'étoit d'être ſi grand Prophete
Ni d'avoir ſur ſon nez la divine lunette,
Pour voir que de Nabal tout le ſang corrompu,
Ayant poivré le flanc qui s'en étoit repu,
C'étoit néceſſité que ſon hardi Priape
Eût la dent agacée en mordant à la grappe.
Mais, quoi ! vit-on jamais raiſonner un paillard ?
Il prit, les yeux fermés, ce petit mal gaillard,
Dont quelque tems après ſa flamberge en furie
Enticha le vagin de la femme d'Urie.
De mes ébats auſſi j'ai tiré l'uſufruit ;
Mais grace au vif argent mon virus eſt détruit ;
Mon ſang purifié coule libre en mes veines,
Et deux globes malins ne gonflent plus mes aines ;

Du trône du plaisir les parois resserrées,
Ne laissent plus couler mille sucs égarés ;
Et ce moine velu que le prépuce enfroque,
De trois rubis rongeurs voit dérougir sa
toque.
Triste & funeste coup ! pouvois-je le
prévoir,
Qu'une fille si jeune eût pu me décevoir ?
Deux lustres & demi, qu'un an à peine
augmente,
Voyoient bondir les monts de sa gorge
naissante ;
Un cuir blanc & poli, mais élastique &
dur,
Tapissoit le contour de son jeune fémur ;
A peine un noir duvet de sa mousse légere,
Couvroit l'antre sacré que tout mortel ré-
vere ;
Les couleurs de l'aurore éclatoient sur son
teint,
Elle auroit fait hennir le vieux Moufti
Latin ;
Un front, dont la douceur à la fierté s'allie,
La firent à mes yeux plus vierge qu'Eulalie:

Auſſi combien d'aſſauts fallut-il ſoutenir,
Avant que d'en pouvoir à mon honneur venir ?
A mon honneur ! je faux, diſons mieux, à ma honte :
Après deux mois d'égards, de ſoupirs, je la monte.
Dieu ! quelle volupté, quand ſur elle étendu
Je preſſurois le jus de ce fruit défendu !
Sa gaîne aſſez profonde, en revanche peu large,
Entre elle & mon acier ne laiſſoit point de marge ;
Le piſton à la main, trois fois mon Jean chouard
Dans ſes canaux ouverts ſeringua ſon nectar,
Et trois fois la pucelle avec reconnoiſſance
Voitura dans mon ſang ſa vérolique eſſence.
Mais, quoi ! ma paſſion s'enflamme à ce récit ;
De mes tendons moteurs le tiſſu s'étrécit ;

Mes eſprits dans mes nerfs précipitent
leur courſe,
Et de la volupté courent ouvrir la ſource.
Quoi donc ! irois-je en proie à de vils in-
teſtins,
De mes os ébranlés empirer les deſtins ?
Irois-je ſur ces mers fameuſes en naufrages,
Nautonnier imprudent affronter les orages?
Moi qui, comme Jonas qu'un ſerpent en-
gloutit,
Ai ſervi de pâture à l'avide Petit.
Non, de la chaſteté j'atteins enfin la cime,
Là je rirai de voir cette pâle victime,
Que la fourbe Vénus place ſur ſes autels,
Traîner les os rongés de ſes poiſons mor-
tels.
Que le Ciel, ſi jamais je vogue ſur ce gouf-
fre,
Faſſe pleuvoir ſur moi le bitume & le ſou-
fre ;
Que l'infamant raſoir qui tondit Abaillard,
Me faſſe de l'Eunuque arborer l'étendart,
Si jamais enivré, fût-ce d'une pucelle,
Mon frocard étourdi ſaute dans ſa nacelle.

Tout visage de femme à bon droit m'est
suspect ;
Quiconque a salivé, doit fuir à son aspect.
Oui ! m'offrit-on le choix des onze mille
Vierges,
Jamais leurs feux sacrés n'allumeroient
mes cierges.
Le jaloux Ottoman m'ouvrît-il son serrail,
Quand j'y verrois à nu l'albâtre & le co-
rail
Briller sur ces beaux corps qu'embellit la
nature,
Mon Priape seroit un Priape en peinture,
Je dis plus ; quand le Ciel exprès de mon
côté
Tireroit la plus rare & plus saine beauté,
Dieu sait si la chaleur de cette nouvelle
Eve
Dans mon muscle alongé feroit monter la
seve.
Beau sexe, c'en est fait, vos ébats séduc-
teurs
Ne me porteront plus vos esprits destruc-
teurs ;

Je fuirai déſormais votre eſpece gentille,
Ainſi qu'au bord du Nil on fuit le Crocodile ;
Il eſt tems de penſer à faire mon ſalut ;
L'ame ſe porte mal quand le corps eſt en rut.
Lorſque l'affreuſe mort au ſec & froid ſquelette.
M'aura devant le Juge aſſis ſur la ſellette,
Cent mille coups de cul ne me ſauveront pas
Du foudroyant arrêt de l'éternel trépas :
C'eſt vous qui le premier avez fait tomber l'homme,
Par l'attrait ſéducteur de la fatale pomme ;
Mais vos culs dans l'abyme en ont plus deſcendus
Que ne feroient jamais tous les fruits défendus.
C'eſt avec vos filets que Satan nous attrape,
C'eſt vous qui nous pouſſez ſur l'infernale trape ;
Vous ſéduiriez, morbleu, je crois, tous les Elus,

Adieu, beau ſexe, adieu, vous ne me
tenez plus.

MARSIAS,

ALLÉGORIE CONTRE RAMEAU,

Par Roy. Août, 1737.

LULLY jouiſſoit de toute ſa réputation; lorſqu'un certain Carizelly vint d'Italie, pour inſulter au bon goût, & pour démentir les applaudiſſemens de toute la France. Sa muſique étoit auſſi barbare que celle de Lully étoit naturelle. Cet extravagant débuta un ſyſtême baroque, & tel que ſes chants : auſſi fut-il traité ſelon ſon mérite. Il fut condamné de tous les honnêtes gens; mais ce n'étoit point aſſez : le Public trouvoit bon que les Auteurs juſtifiaſſent eux-mêmes ſes déciſions. Carizelly fut donc joüé ſous ſon propre

nom, & immolé à la risée sur le théatre de l'Opéra, dans un divertissement qui subsiste encore. Quinault, plus modéré, & habile à manier la fable, se contente de l'Allégorie suivante, qu'on a depuis recouvrée.

Le téméraire violon
Qui s'escrima contre Apollon,
Et qui paya son Equipée,
De sa peau par lambeaux coupée,
Fut un échappé des forêts,
Un composé d'homme & de brute,
Un de ces êtres imparfaits,
Que même, en y mêlant leurs traits,
L'une & l'autre espece rebute;
Une carcasse rembrunie,
Fut l'étui de son dur génie.
Du lion les rugissemens,
Et des serpens les sifflemens,
Etoient l'école d'harmonie,
Qu'enfant il se plut d'écouter,
Et que vieux il sut imiter.
L'étude augmente son délire,

Son cerveau vient à s'échauffer
Jusqu'au point de croire étouffer
Les sons de la divine lire.
Phébus vengea l'honneur des chants,
Il vengea la tendre musique,
Présent des Dieux, qui dans nos sens
Répand un baume sympathique.
Heureux! si le sang du brutal
Eût éteint la source du mal.
Mégere, du monstre nourrice,
Prévoyant de loin le supplice,
Avoit de tout tems arrêté
Qu'il laisseroit postérité.
Mégere de ses sœurs suivie,
En hiver par un jour affreux,
Par un brouillard sale & nitreux
Guida Marsias chez l'envie,
Femelle qui ronge l'ennui,
Qu'amaigrit l'embonpoint d'autrui,
Au regard louche, au teint livide,
Telle qu'on la voit dans Ovide.
On dit qu'à leur premier aspect,
Effrayés tous deux reculerent;
Puis leurs carcasses s'accouplerent,

L'un & l'autre hurlant bec-à-bec.
Un vaste monceau de couleuvres
Fut le lit dressé pour leurs œuvres.
Tandis qu'ils filtroient leur poison,
Courage, s'écria Mégere,
Il naîtra de vous un garçon,
Il vivra pour venger son pere,
Pour contrecarrer la raison,
Et faire aux Muses double outrage,
Car outre sa rauque chanson,
D'écrire il lui prendra la rage.
J'entends, je vois l'antropophage,
Col d'autruche, sourcil froncé,
Air jaune & le poil hérissé,
Nez creux, vrai masque de Satyre,
Bouche pour mordre, & non pour rire,
Tête pointue & court menton,
Jambes seches comme Eryčton.
Le frénétique s'associe
Tous les ignares imprudens,
Par qui le clinquant s'apprécie;
Jeunes rimailleurs, vieux pédans,
Turbulente Démocratie,
Du faux goût sectateurs ardens;

C'est du bruit ſeul qu'il ſe ſoucie
Toute muſique radoucie
A ce fou fait grincer les dents,
Plus que la lime ni la ſcie.
Si dans les concerts diſcordans,
Il réclame en vain l'Euſonie,
Qui le condamne ou le renie,
Il voit venir à ſon ſecours
Les compatriotes des ours,
Vive le Marſias moderne,
Et les Iroquois qu'il gouverne.
Tremblez, Quinault, tremblez Lully,
Il va vous plonger dans l'oubli;
Et ſi ſon mérite apocryphe
Tombe par un juſte revers,
Nous l'occuperons aux enfers:
La lire jurant ſous ſa griffe,
L'aigreur de ſes barbares airs
Comblera les tourmens divers
Et de Tantale & de Syſiphe.





DISCOURS

Prononcé à la Réception des Frée-Maçons.

Par Mr. de Ramſay, Grand-Orateur de l'Ordre.

LA noble ardeur que vous Montrez, Meſſieurs, pour entrer dans le très-ancien & très-illuſtre Ordre des *Franc-Maçons*, eſt une preuve certaine que vous poſſédez déja toutes les qualités néceſſaires pour en devenir les membres. Ces qualités ſont la Philanthropie ſage, la morale pure, le ſecret inviolable & le goût des beaux Arts.

Lycurgue, Solon, Numa & tous les autres Législateurs politiques n'ont pu rendre leurs établiſſemens durables; quelque ſages qu'aïent été leurs loix, elles n'ont pu s'étendre dans tous les pays &

dans tous les siecles. Comme elles n'avoient en vue que les victoires & les conquêtes, la violence militaire, & l'élévation d'un peuple au dessus d'un autre; elles n'ont pu devenir universelles, ni convenir au goût, au génie, aux intérêts de toutes les nations. La Philanthropie n'étoit pas leur base. L'amour de la patrie mal entendu & poussé à l'excès, détruisoit souvent dans ces Républiques guerrieres l'amour de l'humanité en général. Les hommes ne sont pas distingués essentiellement par la différence des langues qu'ils parlent, des habits qu'ils portent, des pays qu'ils occupent; ni des dignités dont ils sont revêtus. Le monde entier n'est qu'une grande République, dont chaque nation est une famille, & chaque particulier un enfant. C'est pour faire revivre & répandre ces anciennes maximes, prises dans la nature de l'homme, que notre Société fut établie. Nous voulons réunir tous les hommes d'un esprit éclairé & d'une humeur

agréable, non-seulement par l'amour des beaux Arts, mais encore plus par les grands principes de vertu, où l'intérêt de la confraternité devient celui du genre humain entier, où toutes les nations peuvent puiser des connoissances solides, & où tous les sujets des différens royaumes peuvent conspirer sans jalousie, vivre sans discorde; & se chérir mutuellement sans renoncer à leur patrie. Nos Ancêtres, les Croisés, rassemblés de toutes les parties de la Chrétienté dans la Terre-sainte, voulurent réunir ainsi dans une seule confraternité les sujets de toutes les nations. Quelle obligation n'a-t-on pas à ces hommes supérieurs, qui sans intérêt grossier, sans écouter l'envie naturelle de dominer, ont imaginé un établissement, dont le but unique est la réunion des esprits & des cœurs, pour les rendre meilleurs, & former dans la suite des tems *une nation spirituelle*, où sans déroger aux divers devoirs que la différence des états exige, on créera un

peuple nouveau, qui, en tenant de plusieurs nations, iles cimentera toutes en quelque forte par les liens de la vertu & de la science.

La saine morale est la seconde disposition requise dans notre Société. Les Ordres Religieux furent établis pour rendre les hommes Chrétiens parfaits ; les ordres militaires, pour inspirer l'amour de la belle gloire ; l'Ordre des Frée-Maçons fut institué pour former des hommes & des hommes aimables, de bons citoyens & de bons sujets, inviolables dans leurs promesses, fideles adorateurs du Dieu de l'amitié, plus amateurs de la vertu que des récompenses.

Polliciti servare fidem ; sanctumque vereri numen amicitiæ, mores, non munus amare.

Ce n'est pas cependant que nous nous bornions aux vertus purement civiles. Nous avons parmi nous trois especes de confreres, des Novices ou des Aprentifs, des Compagnons ou des Profès, des Maî-

tres ou des Parfaits. Nous expliquons aux premiers les vertus morales & philanthropes ; aux seconds, les vertus héroïques ; aux derniers, les vertus surhumaines & divines. De sorte que notre Institut renferme toute la Philosophie des sentimens & toute la Théologie du cœur. C'est pourquoi un de nos vénérables Confreres dit dans une Ode pleine d'un noble enthousiasme :

Frée-Maçons, illustre grand Maître,
Révérez mes premiers transports,
Dans mon cœur l'ordre les fait naître ;
Heureux ! si de nobles efforts
Me font mériter votre estime,
M'élevent à ce vrai sublime.
A la premiere vérité,
A l'essence pure & divine,
De l'ame céleste origine,
Source de vie & de clarté.

Comme une Philosophie sévere, sauvage, triste & Misantrope dégoûte les hommes de la vertu, nos Ancêtres, les Croisées, voulurent la rendre aimable par

l'attrait des plaiſirs innocens, d'une muſique agréable, d'une joie pure & d'une gaieté raiſonnable. Nos ſentimens ne ſont pas ce que le monde profane & l'ignorant vulgaire s'imaginent. Tous les vices du cœur & de l'eſprit en ſont bannis, & l'irréligion & le libertinage, l'incrédulité & la débauche. C'eſt dans cet eſprit qu'un de nos Poëtes dit :

Nous ſuivons aujourd'hui des ſentiers peu battus,
Nous cherchons à bâtir, & tous nos édifices
Sont ou des cachots pour les vices
Ou des temples pour les vertus.

Nos repas reſſemblent à ces vertueux ſoupers d'Horace, où l'on s'entretenoit de tout ce qui pouvoit éclairer l'eſprit, perfectionner le cœur & inſpirer le goût du vrai, du bon & du beau.

O! noctes, cœnæque Deûm . . . . . .
Sermo oritur non de regnis, domibuſve alienis;
. . . . ſed quod magis ad nos

Pertinet, & nescire malum, & agitamus; utrùmne
Divitiis homines, an sint virtute beati;
Quidve amicitias, usus, rectumve trahat nos,
Et quæ sit natura boni, summumque quid ejus.

Ici l'amour de tous les desirs se fortifie. Nous bannissons de nos Loges toute dispute, qui pourroit altérer la tranquillité de l'esprit, la douceur des mœurs, les sentimens d'amitié, & cette harmonie parfaite qui ne se trouve que dans le retranchement de tous les excès indécens & de toutes les passions discordantes.

Les obligations donc que l'ordre vous impose, sont de protéger vos confreres par votre autorité, de les éclairer par vos lumieres, de les édifier par vos vertus, de les secourir dans leurs besoins, de sacrifier tout ressentiment personnel, & de rechercher tout ce qui peut contribuer à la paix, à la concorde & à l'union de la Société.

Nous avons des secrets; ce sont des signes

signes figuratifs & des paroles sacrées, qui composent un langage tantôt muet & tantôt très-éloquent, pour se communiquer à la plus grande distance, & pour reconnoître nos confreres de quelque langue ou de quelque pays qu'ils soient. C'étoient, selon les apparences, des mots de guerre que les Croisés se donnoient les uns aux autres, pour se garantir des surprises des Sarrasins, qui se glissoient souvent déguisés parmi eux pour les trahir & les assassiner. Ces signes & ces paroles rappellent le souvenir ou de quelque partie de notre science, ou de quelque vertu morale, ou de quelque mystere de la Foi.

Il est arrivé chez nous ce qui n'est guere arrrivé dans aucune autre société. Nos Loges ont été établies & se répandent aujourd'hui dans toutes les nations policées; & cependant dans une si nombreuse multitude d'hommes, jamais aucun confrere n'a trahi nos secrets. Les esprits les plus légers, les plus indiscrets

& les moins instruits à se taire, apprennent cette grande science aussi-tôt qu'ils entrent dans notre Société, tant l'idée de l'union fraternelle a d'empire sur les esprits. Ce secret inviolable contribue puissamment à lier les sujets de toute les nations, & à rendre la communication des bienfaits facile & mutuelle entr'eux. Nous en avons plusieurs exemples dans les annales de notre Ordre : nos Confreres qui voyageoient dans les différens pays de l'Europe, s'étant trouvés dans le besoin, se sont fait connoître à nos Loges; & aussi-tôt ils ont été comblés de tous les secours nécessaires. Dans le tems même des guerres les plus sanglantes, des illustres prisonniers ont trouvé des freres où ils ne croyoient trouver que des ennemis : si quelqu'un manquoit aux promesses solemnelles qui nous lient, vous savez, Messieurs, que les plus grandes peines sont les remords de sa conscience, la honte de la perfidie & l'exclusion de notre Société, selon ces belles paroles d'Horace.

Eſt & fideli tuta ſilentio
Merces; vetabo qui Cereris ſacrum
Vulgarit arcanæ, ſub iisdem
Sit trabibus, fragilemque mecum
Solvat Phaſelum.

Oui, Meſſieurs, les fameuſes fêtes de Cérès à Eleuſis, dont parle Horace, auſſi-bien que celles d'Iſis en Egypte, de Minerve à Athenes, d'Uranie chez les Phéniciens & de Diane en Scythie, avoient quelque rapport à nos ſolemnités. On y célébroit des myſteres, où ſe trouvoient pluſieurs veſtiges de l'ancienne religion de Noé & des Patriarches; (a) enſuite on finiſſoit par les repas & les libations; mais ſans les excès, les débauches & l'intempérance où les Païens tomberent peu-à-peu. La ſource de toutes ces infamies fut l'admiſſion des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe aux aſſemblées nocturnes,

[a] Voyez les mœurs des Sauvages du Pere Laffiteau, tom. 1. p. 221.

contre la primitive institution. C'est pour prévenir de semblables abus que les femmes sont exclues de notre Ordre. Ce n'est pas que nous soyions assez injustes pour regarder le sexe comme incapable de secret ; mais c'est parce que sa présence pourroit altérer insensiblement la pureté de nos maximes & de nos mœurs.

Si le sexe est banni, qu'il n'en ait point d'alarmes,
Ce n'est point un outrage à sa fidélité ;
Mais on craint que l'amour, entrant avec ses charmes,
Ne produise l'oubli de la Fraternité.
Noms de freres, d'amis seroient de foibles armes
Pour garantir les cœurs de la rivalité.

La quatrieme qualité requise pour entrer dans notre Ordre, est le goût des sciences utiles & des arts libéraux de toutes les especes : ainsi l'ordre exige de chacun de vous, de contribuer par sa

protection, par sa libéralité, ou par son travail, à un vaste ouvrage, auquel nulle Académie & nulle Université ne peuvent suffire, parce que toutes les Sociétés particulieres étant composées d'un très petit nombre d'hommes, leur travail ne peut pas embrasser un objet aussi immense.

Tous les grands Maîtres en Allemagne, en Angleterre, en Italie & par toute l'Europe, exhortent tous les savans & tous les artistes de la confraternité de s'unir, pour fournir les matériaux d'un Dictionnaire universel de tous les arts libéraux & de toutes les sciences utiles, la Théologie & la Politique seules exceptées. On a déja commencé l'ouvrage à Londres: mais par la réunion de nos confreres on pourra le porter à sa perfection en peu d'années. On y expliquera non-seulement le mot *technique* & son étymologie, mais on donnera encore l'histoire de la science & de l'art, ses grands principes & la maniere d'y travailler. De cette façon on réunira les lumieres de toutes les

nations dans un ſeul ouvrage, qui ſert comme un magaſin général & une bibliotheque univerſelle de ce qu'il y a de beau, de grand, de lumineux, de ſolide & d'utile dans toutes les ſciences naturelles & dans tous les arts nobles. Cet ouvrage augmentera dans chaque ſiecle, ſelon l'augmentation des lumieres ; c'eſt ainſi qu'on répandra une noble émulation avec le goût des Belles-Lettres & des beaux Arts dans toute l'Europe.

Le nom de Frée-Maçons ne doit donc pas être pris dans un ſens littéral, groſſier & matériel, comme ſi nos Inſtituteurs avoient été de ſimples ouvriers en pierre & en marbre, ou des génies purement curieux, qui vouloient perfectionner les arts. Ils étoient non-ſeulement d'habiles architectes qui vouloient conſacrer leur talens & leurs biens à la conſtruction des temples extérieurs ; mais auſſi des Princes religieux & guerriers qui vouloient éclairer, édifier & protéger les temples vivans du Très-Haut. C'eſt

ce que je vais démontrer, en vous développant l'origine & l'histoire de l'Ordre.

Chaque famille, chaque République & chaque Empire, dont l'origine est perdue dans une antiquité obscure; a sa fable & sa vérité, sa légende & son histoire, sa fiction & sa réalité. Quelques uns font remonter notre institution jusqu'au tems de Salomon, de Moïse, des Patriarches, de Noé même. Quelques autres prétendent que notre Fondateur fut Enoch, le petit-fils de Protoplaste, qui bâtit la premiere ville, & l'appella de son nom. Je passe rapidement sur cette origine fabuleuse, pour venir à notre véritable histoire. Voici donc ce que j'ai pu recueillir dans les très anciennes Annales de l'histoire de la Grande-Bretagne, dans les actes du Parlement d'Angleterre, qui parlent souvent de nos privileges, & dans la tradition vivante de la Nation Britannique, qui a été le centre & le siege de notre confraternité depuis l'onzieme siecle.

Du tems des guerres ſaintes dans la Paleſtine, plusieurs Princes, Seigneurs & Citoyens entrerent en Société, firent vœu de rétablir les temples des Chrétiens dans la Terre Sainte, & s'engagerent par ferment à employer leurs talens & leurs biens pour ramener l'architecture à ſa primitive inſtitution. Ils convinrent de pluſieurs ſignes anciens, de mots ſymboliques tirés du fond de la Religion, pour ſe diſtinguer des Infideles, & ſe reconnoître d'avec les Sarraſins. On ne communiquoit ces ſignes & ces paroles qu'à ceux qui promettoient ſolemnellement, & ſouvent même aux pieds des Autels, de ne les jamais révéler. Cette promeſſe ſacrée n'étoit donc plus un ferment exécrable, comme on le débite, mais un lien reſpectable pour unir les hommes de toutes les nations dans une même confraternité. Quelque tems après, notre Ordre s'unit avec les Chevaliers de S. Jean de Jéruſalem : dès - lors & depuis nos Loges porterent le nom de Loges de S. Jean

dans tous les Pays. Cette union se fit en imitation des Israélites, lorsqu'ils rebâtirent le second temple; pendant qu'ils manioient d'une main la truelle & le mortier, ils portoient de l'autre l'épée & le bouclier. (*Esdras chap.* 4. *v.* 16.) Notre Ordre, par conséquent, ne doit pas être regardé comme un renouvellement de bacchanales, & une source de folle dissipation, de libertinage effréné & d'intempérance scandaleuse, mais comme un Ordre moral, institué par nos Ancêtres dans la Terre sainte, pour rappeller le souvenir des vérités les plus sublimes, au milieu des innocens plaisirs de la Société.

Les Rois, les Princes & les Seigneurs, en revenant de la Palestine dans leurs Pays, y établirent des Loges différentes. Du tems des dernieres Croisades on voit déja plusieurs Loges érigées en Allemagne, en Italie, en Espagne, en France, & de-là en Ecosse, à cause de l'intime alliance qu'il y eut alors entre ces deux nations.

Jacques Lord Steward d'Ecosse, fut

Grand-Maître d'une Loge, établie à Kilwinnen dans l'Oueſt d'Ecoſſe, en l'an 1286 peu de tems après la mort d'Alexandre III Roi d'Ecoſſe, & un an avant que Jean Baliol montât ſur le trône. Ce Seigneur reçut Frée-Maçons dans ſa Loge les Comtes de Gloceſter & d'Ulſter, Seigneurs Anglois & Irlandois.

Peu-à-peu nos Loges, nos fêtes & nos ſolmnités furent négligées dans la plupart des pays où elles avoient été établies. De-là vient le ſilence des Hiſtoriens de preſque tous les Royaumes ſur notre Ordre, hors ceux de la Grande-Bretagne. Elles ſe conſerverent néanmoins dans toute leur ſplendeur parmi les Ecoſſois, à qui nos Rois confierent, pendant pluſieurs ſiecles, la garde de leurs ſacrées Perſonnes.

Après les déplorables traverſes des Croiſades, le dépériſſement des Armées Chrétiennes & le triomphe de Bendocdar, Soudan d'Egypte, pendant la huitieme & derniere Croiſade, le fils d'Henri III d'Angleterre, le grand Prince Edouard,

voyant qu'il n'y avoit plus de sûreté pour ses confreres dans la Terre sainte quand les Troupes s'en retireroient, les ramena tous ; & cette colonie de freres s'établit ainsi en Angleterre. Comme ce Prince étoit doué de toutes les qualités du cœur & de l'esprit qui forment les Héros, il aima les beaux arts, se déclara protecteur de notre Ordre, lui accorda plusieurs privileges & franchises, & dès lors les membres de cette confraternité prirent le nom de *Franc-Maçons*. Depuis ce tems, la Grande-Bretagne devint le siege de notre science, conservatrice de nos loix, & la dépositaire de nos secrets. Les fatales discordes de Religion, qui embraserent & déchirerent l'Europe dans le seizieme siecle, firent dégénérer notre Ordre de la grandeur & de la noblesse de son origine. On changea, on déguisa, ou l'on retrancha plusieurs de nos rits & usages, qui étoient contraires aux préjugés du tems.

C'est ainsi que plusieurs de nos con-

freres oublierent, comme les anciens Juifs, l'esprit de notre loi, & n'en conserverent que la lettre & l'écorce. Notre Grand-Maître, dont les qualités respectables surpassent encore la naissance distinguée, veut qu'on rappelle tout à sa premiere institution dans un Pays où la Religion & l'Etat ne peuvent que favoriser nos loix.

Des Isles Britaniques, l'antique science commence à repasser dans la France, sous le regne du plus aimable des Rois, dont l'humanité fait l'ame de toutes les vertus, sous le ministere d'un Mentor, qui a réalisé tout ce qu'on avoit imaginé de fabuleux. Dans ces tems heureux, où l'amour de la paix est devenu la vertu des Héros, la nation la plus spirituelle de l'Europe deviendra le centre de l'Ordre; elle répandra sur nos ouvrages, nos statuts & nos mœurs, les graces, la délicatesse & le bon goût; qualités essentielles dans un Ordre dont la base est *sagesse*, *la force & la beauté du génie.* C'est dans nos Loges à l'avenir, comme dans

des Ecoles publiques, que les François verront, sans voyager, les caracteres de toutes les nations ; & c'est dans ces mêmes Loges que les étrangers apprendront par expérience, que la France est la vraie Patrie de tous les peuples : *Patria gentis humanæ.*

STATUTS.

I.

NUl ne sera reçu dans l'Ordre, qu'il n'ait promis & juré un attachement inviolable pour la Religion, le Roi & les mœurs.

I I.

Tout Brocanteur en incrédulité, qui aura parlé ou écrit contre les anciens dogmes de l'ancienne Foi des Croisés, sera exclu à jamais de l'Ordre, à moins qu'il ne fasse

abjuration de ses blasphemes en pleine assemblée, & une réfutation de son ouvrage.

I I I.

Nul homme suspect de vices infames & dénaturés ne sera admis qu'après avoir donné, pendant trois ans, des preuves éclatantes de sa pénitence & de son amour pour le beau sexe.

I V.

Tout homme qui place la souveraine félicité à boire, manger & dormir; la perfection de l'esprit dans l'art de jouer, de jaser, de badiner, de savoir l'histoire des toilettes, de parler le style des ruelles, de ne lire que des contes bleux, est incapable d'entrer dans l'Ordre.

V.

Tout petit-maître, idolâtre de sa figure, de son toupet & de ses ajustemens, sera obligé, en entrant dans l'ordre, de s'ha-

oiller ſimplement ſans galons, ſans bro-
derie & ſans parure femelle, pendant
l'eſpace de trois ans.

V I.

Nul hypocrite en probité, en valeur, en dévotion, ni en morale ſévere, ne ſera reçu dans la ſacrée confraternité.

V I I.

Tout ſavant qu'on recevra dans l'Ordre, ſera tenu de promettre qu'il préférera à l'avenir le plaiſir de ſavoir à l'envie de briller; qu'il tâchera d'avoir le beau dans la tête & le bon dans le cœur, & qu'il ne montrera jamais l'un que pour faire aimer l'autre.

V I I I.

Nul bel eſprit qui aura médit, calomnié, ſatyriſé en vers ou en proſe, & dépenſé ſes talens en faux frais, en fariboles, en ſornettes immondes ou impies, ne ſera reçu qu'après avoir fait un ouvrage contre ſa propre impertinence.



L'ÉTONNEMENT.

QU'UN Cavalier ſuive par-tout les pas
D'une beauté qui l'a charmée,
Que pour elle il quitte l'armée ;
Cela ne me ſurprend pas :
Mais qu'un Abbé, d'une mine fripponne,
A Philis, preſque tout le jour,
Effrontément faſſe ſa cour,
Et lui marque ſon vif amour ;
C'eſt-là ce qui m'étonne.
Qu'un Financier, abondant en ducats,
Riſquant quelquefois ſa fortune,
Perde au Lanſquenet ſa pécune ;
Cela ne me ſurprend pas :
Mais que Damon qu'un Créancier talonne,
D'un ſeul coup riſque un revenu
Qui n'eſt pas encore venu,
Et qui bientôt ſera perdu ;
C'eſt-là ce qui m'étonne.
Que Lycoris, la fleur de nos climats,
Pour un charmant Berger ſoupire,

Qu'en ses beaux yeux elle se mire ;
Cela ne me surprend pas :
Mais que la jeune & piquante Pomone
Ecoute les vœux d'un Ragot,
Et se plaise avec un Magot,
Qui jamais ne sut dire un mot ;
C'est-là ce qui m'étonne.
Que mon Iris, vive & pleine d'appas,
A peine au printems de son âge,
Soupire après le mariage ;
Cela ne me surprend pas :
Mais qu'Alison, déja dans son automne,
Sans vigueur & sans agrément,
Pense encore au doux Sacrement,
Sans qu'il se présente un Amant ;
C'est-là ce qui m'étonne.
Qu'un froid vieillard, pour prendre ses ébats,
Avec ses amis sous la treille
Vuide quelquefois la bouteille ;
Cela ne me surprend pas :
Mais qu'un Barbon, d'une jeune Pouponne
Veuille encore éprouver les feux,
Après trois veuvages affreux,

Qui lui blanchissent les cheveux ;
C'est-là ce qui m'étonne.
Qu'Amarillis en amoureux combats,
Par l'éclat brillant de ses charmes,
Fasse au plus fier rendre les armes;
Cela ne me surprend pas :
Mais que Lison, marchant à la dragonne,
Pense captiver les Amans
Avec ses cheveux ardens
Et la jaunisse de ses dents ;
C'est-là cequi m'étonne.



LE POËTE VENGÉ. *

AVORTON de neuf Sœurs ; Grenouille du Parnasse,
Qui que tu sois, réponds ; quelle impudente audace
T'a contraint d'attaquer un redouté Géant,

* Cette piece & celle qui la suit, ont été faites a l'occasion de quelques misérables couplets lâchés contre Mr. C***.

Qui peut, d'un ſeul regard, te réduire au néant ?

Mais ne crains point : jamais dans ſa noble colere,
Ce Héros n'attaqua qu'un illuſtre adverſaire ;
Il mépriſe les coups d'une trop foible main,
Et t'honora toujours du plus parfait dédain :
Semblable à ce grand Roi qui força le Granique,
Malgré les boulevarts de l'Empire Perſique,
Il ne veut, comme lui, dans les combats d'honneur,
Que des Rois, dont il puiſſe éprouver la valeur ;
Il craindroit de ternir ſon éclatante gloire
S'il t'oſoit diſputer une foible victoire,
Il s'en eſt expliqué, j'en atteſte les Cieux :
Je ne veux, m'a-t-il dit, qu'un ennemi fameux ;
Je mépriſe un faquin que tout le monde ignore ;

Il croupit dans l'oubli, qu'il y croupisse
encore.
Il dit ; & je ne pus, en entendant ces mots,
Qu'admirer la grandeur & l'ame d'un
Héros ;
Quelle noble fierté ! me disois-je à moi-
même,
Que ce mépris est grand ! que ma joie est
extrême !
S'il paroît quelqu'esprit & savant & ja-
loux,
Le siecle de César revivra parmi nous.
Mais quoi ! je vois déja mon Baudet
qui s'admire,
Charmé des aigres sons de sa fade Satyre,
Il croit que ce mépris à propos concerté
Marque ou trop de foiblesse ou trop de
lâcheté :
Eh bien, prenons en mains du Héros la
vengeance,
Et du plat rimailleur dévoilons l'igno-
rance.
Dis-moi, prétendois-tu dans tes folles
fureurs,

Eterniser ton nom par de sales horreurs ?
Croyois-tu qu'Apollon, secondant ton audace,
Te placeroit au rang ou de Perse ou d'Horace ?
Insensé ! tu voulus croire ta passion.
L'infamie est le prix de ton ambition ;
Tu ne peux l'éviter, & je vois *Melpomene*
Qui grave sur ton front le nom d'*Energumene*.
Quel Démon furieux fait jouer les ressorts
De ton esprit rampant & de ton foible corps ,
Sans respect, sans pudeur, tu répands dans la ville
Le noirâtre poison que ta plume distille ,
La probité , l'honneur , l'esprit & le savoir ,
De tout satyriser tu te fais un devoir ;
Il n'est pas aucun jour , où du fruit de tes veilles ,
Tu n'oses empester nos yeux & nos oreilles :
Encor , si tu savois manier un écrit ,

Si l'on trouvoit en toi ce qu'on appelle
esprit,
Peut-être l'on pourroit, charmé de ton
génie,
Te passer un bon mot ou plaindre ta manie:
Mais non; tous tes écrits sales & dé-
goûtans
Semblent être formés en dépit du bon sens.
La rime & la raison, dans les vers si vantées,
De l'un à l'autre bout sont chez toi mal-
traitées;
En un mot, tes écrits sont des monstres
hideux,
La nature en frémit, j'en détourne les
yeux.
Mais ne crois pas pourtant éviter ma
colere,
Je prétends t'écraser, ou bien te faire taire;
Ecoute donc ces mots par où je vais finir,
Peut-être ils te rendront plus sage à l'a-
venir;
Du moins tu ne pourras méconnoître en
ma Fable
Dans l'âne maltraité ton portrait véritable.

L'ANE ET LE ROSSIGNOL,

FABLE NOUVELLE.

UN tendre Rossignol, favori d'Apollon,
Dans les bois du sacré Vallon,
Chantoit un jour l'objet, dont la vive jeunesse
Avoit su captiver son cœur & sa tendresse:
Tout étoit attentif aux accens de sa voix;
Un silence profond régnoit au fond des bois;
Les vents retenoient leur haleine;
Les ruisseaux ne couloient qu'à peine;
Les oiseaux d'alentour, charmés de ses doux sons,
Prenoient, en l'écoutant, de savantes leçons.
Phébus, alors couché sous un épais feuillage,
De son cher Rossignol entendit le ramage;

C'est lui-même, dit-il, avançons, hâtons-
nous.,
Ne perdons rien d'un chant si
doux.
Il dit; & suivi de sa troupe,
Il vint s'asseoir sur la prochaine croupe.
Là près de lui l'on vit ces Poëtes fameux,
Qui seront révérés chez nos derniers ne-
veux;
Là, tendrement couchés sur la molle ver-
dure,
On vit le doux Racan & le badin Voiture,
Le naïf Lafontaine & le gêné Godeau,
Le sublime Corneille & le mordant Rous-
seau.
Là parurent aussi Malherbe le Lyrique,
Ronsard, qui tient encor son chalumeau
rustique;
Benserade qui sait peindre amoureuse-
ment
Et les yeux d'une belle & les feux d'un
amant:
Regnier qui nous charma par sa vive Sa-
tyre,

Scarron

Scarron qui n'écrivit que pour nous faire
rire.
Là brilloient la Chapelle, & Lafare, &
Chaulieu,
Racine & Despréaux l'ornement de ce
lieu.
Vous y futes aussi Marot, & vous Mo-
liere,
Avec l'aimable Deshouliere.
Tout s'y trouva; Menard, Desmarest &
Villons,
Et mille autres encor, dont je passe les
noms.
Le Dieu des Vers à peine eut fait faire
silence,
Que l'Oiseau favori ressentant sa pré-
sence,
Se remit à chanter avec plus de douceur
La vive & tendre amour qui consumoit
son cœur.
Sa voix devint plus animée;
Toute la troupe en fut charmée;
Le gosier de l'oiseau ne parut point lassé;
Et Phébus avoua qu'il s'étoit surpassé.

Mais tandis que sa douce & divine harmonie
Enchantoit la troupe ravie,
Un baudet près de-là, qui broutoit des chardons,
Crut pouvoir imiter de si tendres fredons,
Il vous dresse à l'instant ses deux longues oreilles,
Et croyant faire des merveilles,
De son large gosier, il pousse avec vigueur,
Un aigre son, suivi d'un ton qui fit horreur;
Il redouble; & Phébus, indigné de colere,
L'impertinent! dit-il, allez le faire taire,
Prenez, mes fils, prenez de gros & forts tricots,
Qu'à ce sot animal on brise tous les os.
Alors vous eussiez vu cette troupe savante
S'armer de gros bâtons, & d'une main pesante
Etriller de bonne façon

Le baudet, qui poussoit un lamentable
son,
Chacun, à qui mieux mieux, fit pleuvoir
sur sa tête
Une grêle de coups semblable à la tempête;
On dit qu'entr'autres Desmarest,
D'un coup fort à propos, lui rompit un
jarret;
Ainsi moulu de coups, l'animal d'Arcadie
Fut chassé du Parnasse avec ignominie.
Alors réfléchissant sur son malheureux sort,
Il blâma son audace, & reconnut son
tort:
Je mérite, dit-il, tous les maux que
j'endure,
Mon orgueil est puni; mais par ma foi
j'en jure,
Jamais mes aigres sons, poussés à contre-
tems,
Du tendre Rossignol ne troubleront les
chants.

D

ÉPILOGUE.

LE sens de cette fable est facile à comprendre ;
On veut par-là nous faire entendre,
Que jamais il ne faut se mêler ici-bas
D'un métier que l'on n'entend pas ;
Sans cela, des expers on devient la risée ;
Témoin ce Rimailleur, dont la muse forcée,
N'enfante & ne seme en ces lieux,
Qu'une façon de vers dégoûtans, ennuyeux ;
Où l'on ne reconnoît qu'une extrême impudence,
Et des regles de l'art une crasse ignorance.
Ils sont bien faits, dit-on, ils sont beaux, ils sont grands ;
Ils sont beaux, qui le dit? De parfaits ignorans,
Qui n'eurent en naissant qu'un corps pour tout partage ;

Muſe, tu les connois, n'en dis pas davantage.
Ah! que de tels Grimauds mépriſent mes écrits?
Je conſens d'écrire à ce prix.

EPITRE A URANIE,

Par Mr. de Voltaire.

TU veux donc, charmante Uranie,
Qu'érigé, par ton ordre, en Lucrece nouveau,
Devant toi, d'une main hardie,
A la Religion j'arrache le bandeau,
Que j'expoſe à tes yeux le dangereux tableau
Des menſonges ſacrés, dont la terre eſt remplie,
Et qu'enfin ma Philoſophie
T'apprenne à mépriſer les horreurs du tombeau

Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois pas qu'enivré de l'erreur de mes sens,
De ma Religion blaſphémateur prophane,
Je veuille avec dépit, dans mes égaremens,
Détruire en libertin la loi qui les condamne;
Examinateur ſcrupuleux
Du plus redoutable myſtere,
Je prétends pénétrer d'un pas reſpectueux
Au plus profond du ſanctuaire
D'un Dieu, mort ſur la Croix, que l'Europe révere;
L'horreur d'une éternelle nuit
Semble cacher ce Temple à mon œil téméraire;
Mais la raiſon qui m'y conduit
Fait marcher devant moi ſon flambeau qui m'éclaire.
Les Prêtres de ce Temple, avec un front ſévere
M'offrent d'abord un Dieu que je devrois haïr;

Un Dieu qui nous forma pour être misérables,
Qui nous donna des cœurs coupables
Pour avoir droit de nous punir,
Nous fit à lui-même semblables,
Afin de nous mieux avilir,
Et nous faire à jamais sentir
Les maux les plus insupportables.
Il forme à peine un homme à son image,
Qu'on l'en voit soudain repentir;
Comme si l'Ouvrier n'avoit pas dû sentir
Les défauts de son propre ouvrage,
Et sagement les prévenir.
Bientôt sa fureur meurtriere
Du monde épouvanté sape les fondemens,
Dans un déluge d'eau, détruit en même tems
Les sacrileges habitans
Qui remplissoient la terre entiere
De leurs honteux déréglemens.
Sans doute on le verra, par d'heureux changemens,

Sous un ciel épuré, redonner la lumiere
A de nouveaux humains, à des cœurs innocens,
De sa haute sagesse aimables monumens.
Non, il tire de la poussiere
Un nouveau peuple de tyrans;
Une race livrée à ses emportemens,
Plus coupable que la premiere;
Que fera-t-il? Quels foudres éclatans
Va sur ces malheureux lancer sa main sévere!
Va-t-il dans le cahos plonger les Elémens?
O prodige! ô tendresse! ô mystere!
Il venoit de noyer les peres,
Il va mourir pour les enfans.
Il est un peuple obscur, imbécille & volage,
Amateur insensé des superstitions,
Vaincu par ses voisins, rampant dans l'esclavage
Et l'éternel mépris des autres Nations:
Le fils de Dieu, Dieu même oubliant sa puissance,

Se fait concitoyen de ce peuple odieux ;
Dans les flancs d'une Juive il vient prendre naissance,
Il rampe sous sa mere, il souffre sous ses yeux
Les infirmités de l'enfance.
Long-tems vil ouvrier, le rabot à la main,
Ses beaux jours sont perdus dans un lâche exercice ;
Il prêche enfin trois ans le Peuple Iduméen,
Et périt du dernier supplice.
Son sang, du moins le sang d'un Dieu mourant pour nous,
N'étoit-il pas d'un prix assez noble, assez rare,
Pour suffire à parer les coups
Que l'enfer jaloux nous prépare.
Quoi ! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,
Et son trépas m'est inutile !
Quoi ! l'on me vantera sa clémence futile !
Quand, remontant au Ciel, il reprend son courroux,

Quand ſa main nous replonge aux éternels abymes,
Et quand par ſa fureur effaçant ſes bienfaits,
Ayant verſé ſon ſang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons pas faits,
Ce Dieu pourſuit encore, aveugle en ſa colere,
Sur ſes derniers enfans l'erreur du premier Pere,
Il en demande compte à cent peuples divers
Aſſis dans la nuit du menſonge
Et dans l'obſcurité, où lui-même les plonge,
Lui qui vient, nous dit-on, éclairer l'Univers.
Amérique, vaſtes contrées,
Peuples que Dieu fit naître aux portes du ſoleil,
Vous, Nations hyperborées,
Que l'errreur entretient dans un profond ſommeil,

Vous ferez donc un jour à sa fureur livrées,
Pour n'avoir pas su qu'autrefois,
Sous un autre Hémisphere, aux plaines Idumées,
Le fils d'un Charpentier expira sur la Croix.
Je ne reconnois point à ces fausses images
Le Dieu que je dois adorer;
Je croirois le déshonorer
Par un si criminel hommage.
Entends, Dieu que j'implore, entends du haut des Cieux
Une voix plaintive & sincere;
Mon incrédulité ne doit pas te déplaire.
Mon cœur est ouvert à tes yeux;
On te fait un tyran, en toi je cherche un Pere;
Je ne suis pas Chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux.
Ciel! ô Ciel! quel objet vient de frapper ma vue!
Je reconnois le Christ puissant & glorieux;
Auprès de lui dans une nue;

Sa Croix ſe préſente à mes yeux.
Sous ſes pieds triomphans la mort eſt abattue ;
Des portes de l'enfer il ſort victorieux ;
Son regne eſt annoncé par la voix des oracles.
Son Trône eſt cimenté par le ſang des Martyrs.
Tous les pas de ces Saints ſont autant de miracles ;
Il leur promet des biens plus grands que leurs deſirs ;
Ses exemples ſont ſaints, ſa morale eſt divine ;
Il conſole en ſecret les cœurs qu'il illumine ;
Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui ;
Et ſi ſur l'impoſture il fonde ſa doctrine,
C'eſt un bonheur encore d'être trompé par lui.
Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
C'eſt à toi de chercher l'obſcure vérité,

A toi que la nature embellit d'un génie
Qui seul égale ta beauté.
Songe que du Très-Haut la sagesse éternelle
A gravé de sa main dans le fond de ton cœur
La Religion naturelle;
Crois que ta beauté, ta douceur
Ne sont point les objets de sa haine immortelle;
Crois que devant son Trône en tout tems, en tous lieux,
Le cœur d'un juste est précieux;
Crois qu'un Bonze modeste, un Dervis charitable,
Trouvent plutôt grace à ses yeux;
Qu'un Janséniste impitoyable,
Ou qu'un Pontife ambitieux.
Et qu'importe, en effet, sous quel titre on l'implore?
Tout hommage est reçu, mais aucun ne l'honore;
Un Dieu n'a pas besoin de nos soins assidus;

Si on peut l'offenser, c'est par des injustices ;
Il nous juge sur nos vertus,
Et non pas sur nos sacrifices.

ODE
A Mr. DE VOLTAIRE

PLEIN d'une sainte vengeance,
Je t'invoque, Dieu des Dieux,
Pour confondre l'arrogance
D'un impie ingénieux.
Ah ! toujours fougueux Voltaire,
Par un effor téméraire
Attaqueras-tu le Ciel ?
Ingrat ! le Dieu que tu blesses,
T'a comblé de ses largesses
Plus qu'aucun autre mortel.



Déja je me fais entendre ;

Tes remords parlent pour moi :
Réponds, tâche de m'apprendre
Pourquoi tu détruis ma foi.
Dans la divine parole
Que trouves-tu de frivole ?
Quel bandeau peut t'aveugler ?
Sois mon Oedipe toi-même ;
Est-ce ton cœur qui blasphême ?
Ton esprit veut-il briller ?



Du sentiment populaire,
Adversaire trop outré,
Avec le nombreux vulgaire,
Tu rougis de penser vrai.
Que je vois d'esprits sublimes
Suivre, en enfans, les maximes
Que me dicta Jésus - Christ !
Maximes vraiment Divines,
Les Corneilles, les Racines
Vous ont soumis leur esprit.



Qu'à ton exemple, plus sage,

Un peuple d'Adorateurs
Cesse enfin de rendre hommage
A tes talens enchanteurs.
Que t'importent, des Théatres
Les louanges idolâtres ?
Tu n'en es point honoré : *
C'est combattre ton systême,
Tu connois un Dieu suprême,
L'as-tu jamais adoré ?



On te croiroit, à t'entendre,
Le fléau du préjugé ;
C'en est un de le prétendre,
Tu n'en est point dégagé.
Se fuir, se vouloir séduire,
Juger, sans oser s'instruire,
Te voilà ; tu le sens bien :
Peut-être encor plus étrange,
Qu'aujourd'hui le culte change,

---

* Voltaire, dans son Epître à Uranie, dit que Dieu n'est point honoré par nos hommages.

Demain tu feras Chrétien.



Voltaire, rends-toi juftice,
Je te peins par ce feul trait ;
Tu reconnois ton caprice
A ce fidele portrait.
Orgueilleux de ton génie
Tu n'aveugles Uranie,
Que pour te diftinguer mieux.
Nouvel Ange de lumiere,
Tu retraces fur la terre
L'orgueil qu'il eut dans les Cieux.



Tu prétends, nouveau Lucrece,
Et tu le prétends en vain,
Du culte que je profeffe
Rompre le bandeau divin.
Ah ! confulte mieux ta gloire ;
Tu diffames ta mémoire
Par tes fyftêmes anglois.
De Pékin, Bifance & Rome,

Penses-tu détourner l'homme
Pour le fixer sous tes loix ?



Par certains tours énergiques,
Dont on aime les beautés,
Chez toi des erreurs antiques
Ont un air de vérité.
Tu sais, séducteur insigne,
Ne nous laisser aucun signe
Que tes Docteurs ont écrit.
Ton art fait tout ton solide ;
Ton Déisme est insipide
Sans le sel qu'y met l'esprit.



A tes qualités sublimes,
J'éleverois des autels ;
Mais tes sacrileges rimes
Les rendroient trop criminels.
Par quelle bizarrerie
De ta brillante Patrie
Es-tu l'opprobre & l'honneur ?

Des vertueux & des ſages
Paſcal à tous les ſuffrages;
Eſt-il moins illuſtre Auteur?



Plus un rare eſprit pénetre,
Je le confeſſe avec toi,
Plus il a peine à ſoumettre
Ses ſentimens à la Foi;
Mais ſans elle il ne lui reſte
Que la reſſource funeſte
De demeurer incertain.
Sous la Sageſſe infinie,
D'où part ſon rare génie;
S'il penſe, il pliera ſoudain.



J'apperçois ſous le tonnerre,
Si j'y jette un œil ſavant,
Tous les cultes de la terre
Se former, changer ſouvent.
Tout-à-coup, ſous ſon Empire,
J'en vois un ſeul les réduire;

Il est ſtable, c'eſt le mien.
Numa, ta loi politique,
Cede au dogme évangélique,
Et l'univers eſt Chrétien.



Tout prouve que mon hommage
N'eſt point l'œuvre d'un humain;
J'en croirai le témoignage
De tout l'Empire Romain.
Dois-je, à mon culte infidele,
En croire Socin & Bayle,
Qui me laiſſent dans la nuit?
Que ton Roi te ſoit, Voltaire,
Un exemple ſalutaire;
La mort vient, le remords fuit.



L'ART D'AIMER.

A MADAME ***.

L'Amour veut un culte suprême ;
Il veut dominer seul sur ses adorateurs :
Les autres passions l'énervent à l'extrême :
Il faut n'obéir qu'à lui - même,
Si l'on veut ressentir ses plus vives faveurs.
Que d'amans sont souvent vainqueurs,
Sans jouir comme il faut, sans savoir comme on aime !
Hélas! l'amour, dans plus d'un cœur,
Est moins sentiment que fureur !
En vain l'aimable & tendre Ovide ;
Instruit par les amours, a fait un art d'aimer :
De ce livre charmant tout le monde est avide ;
Mais c'est moins pour trouver un guide

Que pour voir des portraits qui peuvent enflammer.
Ses leçons sur l'art de charmer,
Au commun des humains n'offrent rien de solide.
Hélas ! l'amour, dans plus d'un cœur,
Est moins sentiment que fureur !



Souvent l'amant le plus vulgaire
Attrape le maintien d'un amant délicat ;
Langage, ardeurs, soupirs, il sait tout contrefaire . . . . .
Beau sexe, il veut se satisfaire :
Craignez de succomber, vous feriez un ingrat.
Des fermens faites peu d'état ;
Etudiez long-tems l'amant qui veut vous plaire.
Hélas ! l'amour, dans plus d'un cœur,
est moins sentiment que fureur !
Vous le savez, belle Silvie,
Tout respire dans moi l'aimable volupté :
D'une constante ardeur, ma tendresse est suivie ;

J'aime uniquement dans la vie
Les sentimens, l'esprit, les graces, la beauté.
Puissai-je enfin être imité !
Mon ame à découvert feroit peut-être envie.
Hélas! l'amour, dans plus d'un cœur,
Est moins sentiment que fureur !

ÉPIGRAMME.

UN Moine à barbe, exploitant bonne Sœur,
Réitéroit souvent ce doux labeur.
Ah ! c'est assez, finissons, lui dit-elle,
On sonne au Chœur ; je vais où Dieu m'appelle.
Eh quoi, si vîte ? Encore un pauvre *Ave*,
Encor, ma Sœur, puis je me retire.
Qu'un *Ave* ? Soit : voyons, je vais le dire ;
Ça faites donc, j'y joindrai le *Salve*.

LA COQUETTE.

DANS vieux & modernes Grimoires
J'ai lu maintefois les hiſtoires
Des amoureux infortunés,
De ces amans toujours bernés
Par des attentes illuſoires,
Et dont les ſoupirs ſurannés
N'ont jamais été méritoires.
J'en ai vu de mal-entendus,
Qui, de rage, ſe ſont pendus;
D'autres (c'eſt pis que de ſe pendre)
Qui voyant leur vœux aſſidus
Rejettés, mocqués, confondus,
Sans eſpoir, n'oſant plus attendre
Qu'on aimât leurs individus,
Moines froqués ſe ſont rendus.
Je vous plains ſur-tout ſots tondus;
Mais, ma foi, vos burleſques peines
N'avoient point égalé les miennes.
J'aime, que dis-je? Je ſuis fou,
Mais fou juſqu'à perdre le cou.

D'une

D'une cômique créature,
Qui, du côté de la figure,
Sans qu'elle a les yeux d'un matou,
Tiendroit en tout du Sapajou.
Très-épaisse est son encolure;
Son corps massif en feroit trois:
Parée, ainsi que sa parure,
Sa taille égale son minois.
(Mon bon goût brille dans ce choix.)
Quant au reste de sa structure,
Je n'en dis rien pour cette fois;
Car, aussi cruelle que laide,
En vain je la presse & l'excede;
En vain je meurs à ses genoux,
Jamais la Coquine ne cede;
Elle égratigne, entre en courroux,
Et traite mes transports de fous.
Elle a raison, oui, je l'avoue;
Mais cette raison, que je loue,
Parle bien foiblement au cœur,
Quand l'amour en est le vainqueur:
Convaincu que c'est une tâche
D'idolâtrer pareil objet,
Et d'en être fou sans sujet.

Souvent je me plains, je me fâche
De soupirer sans nul effet ;
Elle en rit : je la prends, je tâche
De la réduire tout-à-fait ;
(Car sa résistance m'attache.)
Pour empêcher mon sot projet,
Elle appelle, on vient, & je lâche.
(Dans ces quarts d'heure amoureux
Un témoin est toujours fâcheux.)
Je vois pourtant que ce manege
Flatte son petit esprit vain :
Elle m'agace, elle m'assiege,
Par fréquens baisers elle allege
Le très-ridicule chagrin
Que j'ai de voir son bras mutin
Toujours me repousser la main.
Son orgueil donne un privilege,
Son cœur le refuse soudain.
Le témoin sort, je recommence ;
Même appel, même résistance :
Il lui vient encor du secours :
Une stoïque contenance
Succede à mes combats trop courts.
Le ris la prend : ma patience,

Quoique j'enrage à toute outrance,
Eſt le remede où j'ai recours.
Que faire ? Il faut, par complaiſance,
L'écouter. O Dieux ! quels diſcours !
Quels riens ! Quels torrens de paroles !
Que ne fuis-je au nombre des ſourds !
Jeu, bal, repas, ménage, atours,
Sont les fatuités frivoles,
Dont elle m'entretient toujours.
Si du moins, ſtable en ſes fornettes,
Elle m'achevoit un récit,
Fait au babil des femmelettes,
J'écouterois ce qu'elle dit ;
Mais, dans ſes verves indiſcrettes,
Diſant beaucoup, n'achevant rien,
Elle ſurpaſſe ces Nonnettes,
Que le Ver-vert gloſa ſi bien ;
L'hiſtoire d'hier eſt la même,
Dont elle m'aſſomme aujourd'hui.
Je veux fuir ; un attrait ſuprême
Me force de vaincre mon ennui.
Pour rompre, je parle ſyſtême.
Amour, bel eſprit, ſentiment ;
Je veux la fixer un moment.

Elle rend vain tout ſtratagême,
Je fixerois plutôt le vent.
Aſſez bien la droline chante;
Mais toujours chanter.... je ſuis las.
Demandez-moi donc qui me tente
Dans cet objet, dont je fais cas.
Son cœur eſt bon; ſans lui déplaire,
Je lui dis maintes vérités;
Et ces vers, que je viens de faire
Dans un quart d'heure de colere,
Sans courroux ſeront écoutés.

CHANSON.

APOLOGIE DU JANSÉNISME.

Sur l'Air: *Grands Philoſophes, je vous blâme.*

NArgue du Dogme Moliniſte;
Sa nouveauté ne peut que m'alarmer.
Vive le Parti Janſéniſte;
Il ne preſcrit à mon cœur que d'aimer.

Je reconnois, & je sens que les graces
Sont toujours efficaces;
Car une beauté
Agit avec liberté
Sur ma volonté.

QUI-PRO-QUO,

Sur l'Air : *Des Folies d'Espagne.*

C'Est bien à tort qu'à la Vierge on m'égale,
Dit Sœur Agnès, d'un ton tout ingénu;
Je connois l'homme, & cette humble vestale,
Plus pure encor, ne l'a jamais connu.

BOUQUET.

ÇA, ma Muse, réveillez-vous,
C'est trop long-tems être endormie;

Manon veut de petits Vers doux,
Il faut en faire : allons, m'amie.
Vous savez tout ce que je dois
A cette aimable & tendre amie :
Si je n'obéis à sa loi,
Je vais m'en faire une ennemie.
Allons, vite secourez-moi.
Je l'aime ; c'est demain sa fête,
Il lui faut un Bouquet.... Eh quoi !
Vous faites la sourde, je crois.
Allons, ma plume est toute prête...
Eh bien ?.... J'en enrage, morbleu.
En vain, contre elle je tempête,
Il ne sort de ma foible tête
Que des Vers à jetter au feu.
Pour un très-orgueilleux Poëte,
Voilà, sans doute, un triste aveu.
Jamais de l'impuissant Ovide
Le malheur n'égala le mien ;
Sa Corine étoit trop avide,
Et Manon ne veut presque rien.
Qu'Ovide eût bien fait mon affaire.
Dans les Vers il étoit rompu ;
Il feroit ce que je n'ai pu,

Je ferois ce qu'il n'a pu faire.
Voilà mon fort, voyez, Manon,
Si cela vous convient ou non.
Le Bouquet, que je vous propose,
Vaut cent fois mieux que Vers & Prose.
Dites si ce Bouquet vous plaît,
J'irai l'offrir, il est tout prêt.

LETTRE
A MADAME DE***.

NON, je ne suis point satisfait,
Chere Maman, Belle entêtée,
De cette Epître, trop hâtée,
Qu'hier, sans loisir & distrait,
Je te barbouillai, Dieu le sait.
Ne pense pas en être quitte;
De ma colere non petite,
Tu n'as encor vu qu'un extrait.

Comment? Je n'en reviens pas. Tu m'offre du sirop; je te refuse opiniâtré.

ment, & plus opiniâtre que moi, tu me l'envoies ?

Je suis femme, me diras-tu,
L'opiniâtreté fait nôtre caractere;
Une Madame dégénere
Qui manque de cette vertu.

Et moi, qui suis homme & très-homme, je croirois dégénérer, ne t'en déplaise, si j'acceptois ton sirop.

Du sirop à moi ! quel présent !
En est-il de plus offensant ?
Ma foi, si sur ce ton tu débutes, la Belle;
J'aurai bientôt de la dentelle,
Une quenouille, des fuseaux,
Et toute la vaine sequelle
Des ragoûts femmelets, sucres, bon-bons, sirops.
C'étoit à quelques Damoiseaux
Que convenoit pareille bagatelle;
Par exemple : au Papa mignon,
Ce doucereux penché chignon,
Dont les apparences dévotes
Demandent que tu le sirotes :
A cet Abbé, Poupin fiéfé,

Jeune & gentille Demoiselle,
Qui de riens meubla sa cervelle
Pour aller plus de pair avec l'Etat coiffé.

Mais à moi qui me pique de faire un contraste parfait avec ces femmes manquées, il ne falloit offrir que toi. C'est un présent digne d'un homme.

Tout ton aimable individu,
Tout ton petit charmant toi-même;
Est un don friand & dodu,
Qui vaut tous les sirops, qui vaut un diadême.

LE NEZ ET LES PINCETTES.

Conte par Piron.

Les Saints & les Diables ensemble
Eurent toujours maille à partir;
Mais ce qui doit nous avertir
Qu'il faut que chacun de nous tremble,
C'est que le Serviteur de Dieu
N'a pas toujours avec le Diable

Ou la Légende est une fable.

Jadis un vieux Saint existoit,
Lequel Apoticaire étoit ;
Car en quelque état que l'on vive,
Est saint qui veut, noble, vilain,
Voire pis, témoins saint Crépin,
Sainte Madelaine & saint Ives.
Un jour que, pour le bien public,
Manipulant quelques recettes,
Le Distilateur en lunettes,
Dans un fourneau, sous l'alambic,
Fourgonnoit avec des pincettes :
Voici venir le Tentateur,
En intention de distraire
Le vigilant Opérateur,
Et d'être ainsi l'instigateur
D'un qui-pro-quo d'Apoticaire.
Devant le Saint Monsieur Satan
Culbute, caracole & fringue ;
Le fanatique Charlatan
De mille façons se distingue ;
Entr'autres le corps du lutin
Se tourne en cilindre d'étain,
Réprésentant une seringue,

Il fait de ſon nez le canon,
Soupirail exhalant la peſte,
De ſa gueule un mortier bouffon,
Et de ſa langue un gros pilon,
Dont le mouvement circulaire
Faiſoit un petit carillon,
Tel qu'au Sabat on peut le faire.
Des ténebres le Roi Falot
Epuiſa là tout ſon calot;
Mais ce qu'il y gagna fut mince;
Car le bon Saint, ne diſant mot,
Fait cependant rougir ſa pince,
Puis l'adreſſant au nez du Prince,
Vous le lui ſerre comme il faut.
Le Diable fait un ſoubre ſaut,
Montre de longues dents qu'il grince,
Veut avancer, veut reculer,
Tend les griffes, ſerre la queue,
Rue & beugle à faire trembler
Toute la terre & ſa banlieue,
Cependant, en malin ſournois,
L'autre jouit de ſa victoire,
Et fait faire au Diable vingt fois
Le tour de ſon laboratoire,

Jusqu'à ce que, las de ce jeu,
Il renvoya la bête au gîte;
Et pour l'y faire aller plus vîte,
Il lui seringua pour adieu
Quelques petits jets d'eau bénite.
C'est s'en tirer avec honneur:
Heureux le saint Pharmacopole,
S'il eût d'une telle faveur
Rapporté la gloire au Seigneur.
Par malheur, en tournant l'épaule,
Le Diable avoit trouvé moyen
Pour se dépiquer de son rôle,
De jetter au cœur du Chrétien
Un grain de sa vanité folle,
Dont à son tour le Tout-Puissant,
Très-mécontent, avec justice,
Châtia le Saint, en laissant
Triompher un tems la malice
Du maudit lion rugissant,
Dont voici quel fut l'artifice.
Il s'enveloppa d'une peau
De ces gens chargés de cuisine,
Masse de chair faite en tonneau,
Pesante, espece de pourceau;

Qui roule ici-bas sa machine ;
Et qui, pliant sous le fardeau,
Sur deux pieds quelquefois chemine
A la ville & dans le quartier,
Où le Saint faisoit son métier.
Le masque à figure massive,
En Moine de Cîteaux arrive,
Va descendre chez le Baigneur,
Se met au lit, fait le malade,
Et mande le premier Docteur,
Qui vient lui débiter par cœur
Cent mille & une coïonnades,
Et termine le sot narré
Par la formule réguliere
Du *clisterium donare*
De la faculté de Moliere.
Là paroît l'humble Apoticaire,
Tout prêt à donner de sa main
Avec sa mine débonnaire
Le remede chaud & benin.
Dieu des vers & de la peinture ;
Aidez-moi dans cette aventure.
Voilà tout bien appareillé,
Le Mousquetaire agenouillé,

Et le malin corps en posture :
Mais, quoique longue outre mesure,
La canule n'arrivoit point
A mi-chemin de l'embouchure ;
Pour que tout donc aille à son point,
De deux valets l'effort s'y joint,
Chacun d'eux du fessier difforme
Prend une part, la tire à soi,
Et de l'ennemi de la Foi
Présente le podex énorme.

Le collateur, un peu butor,
Qui malgré cela craint encor
De s'égarer dans la bruyere,
Et qui pour ses péchés de plus
Etoit un peu court de visiere,
Met le nez si près du derriere,
Qu'il est à deux doigts de l'anus.

C'est où mon drôle attend son homme :
On ne peut trop admirer comme
Droit au devant la bague alla,
Et d'elle-même s'enfila.
Alors sur chaque Joue on laisse
Retomber l'une & l'autre fesse :
L'impitoyable Lucifer

A cris, ni pleurs ne veut entendre,
Et change en tenailles d'enfer
L'endroit où le nez s'est fait prendre.
Ah! vous avez beau trépigner,
Vous voilà pris, l'homme aux pincettes,
C'est à vous de vous résigner;
Car de la façon dont vous êtes,
Vous ne pouvez pas vous signer.
Il dit, & plus fier de sa proie
Que ne le fut le beau Pâris
Rapportant la femme de Troie,
L'infame ravisseur déploie
Ses ailes de chauve-souris,
Et s'éleve en l'air avec joie.
Spectacle horrible & scandaleux
Au cul du Démon cauteleux,
Et de qui triomphe la fraude;
L'un d'entre les Prédestinés,
Un Saint en l'air & par le nez
Pendu comme une guinguenaude.
Ainsi sur le saint homme Job
Le Dieu d'Isaac & de Jacob,
Jadis de la même puissance,
Toléra l'affreuse licence,

Et bientôt ſut y mettre fin,
Auſſi mit-il ici la main.
Le Saint reconnut ſon offenſe;
Dieu tonna, le malin eſprit
Ouvrit la pincette maudite;
Et de la foire qui lui prit,
Aſpergeant le nez du contrit,
Adieu, lui dit-il, quitte-à-quitte.



LA MULE DU PAPE.

FRere très-cher, on lit dans ſaint Matthieu,
Qu'un jour le Diable emporta le bon Dieu
Sur la montagne, & là lui dit, beau Sire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaſte Empire,
Ce nouveau monde inconnu juſqu'ici,
Rome la grande, & ſa magnificence?
Je te ferai maître de tout ceci,
Si tu veux me faire la révérence.
Notre Seigneur, ayant un peu rêvé,

Dit au Démon, que quoiqu'en apparence,
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvoit le faire en conſcience,
Ayant toujours oui dire en ſon enfance,
Qu'étant ſi riche on fait mal ſon ſalut.
Un tems après, notre ami Belzébut
Alla dans Rome; or c'étoit l'heureux âge
Où Rome étoit fourmilliere d'Elus:
Le Pape étoit un pauvre perſonnage,
Paſteur de gens, Evêque, & rien de plus.
L'eſprit malin s'en va droit au Saint Pere,
Dans ſon taudis l'aborde, & lui dit, frere,
Si tu voulois tâter de la grandeur;
Si j'en voulois, oui par Dieu, Monſeigneur;
Marché fut fait, & voilà mon Pontife
Aux pieds du Diable, & lui baiſant la griffe:

Le farfadet, d'un ton de Sénateur,
Lui met au chef une triple couronne ;
Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne,
Servez-le bien, vous aurez sa faveur.
Oh! vous Papes, voilà l'unique source
De tous vos biens, comme savez, & pour ce
Que le Saint Pere avoit en son tracas
Baisé l'ergot de Monsieur Satanas :
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire,
Que l'on baisât la Mule du Saint Pere.
Que s'il advient jamais que ces vers-ci
Tombent des mains de quelque galant homme,
C'est bien raison qu'il ait quelque souci
De les cacher, s'il fait voyage à Rome.





LE NOUVEAU ROI DES GRENOUILLES, OU LE P. J. DANS UN FOSSÉ,

STANCES LIBRES.

VOus, qu'on vit autrefois ſur le haut
du Parnaſſe
Folâtrer avec du Cerceau, (a)
Venez, badine Muſe, animant mon audace,
Guider mon timide pinceau.

Souffrez aujourd'hui que je chante
Sur les bords du ſacré vallon

(a) Jéſuite qui a compoſé des vers ſur des ſujets aſſez plaiſans.

Une aventure assez plaisante,
Pour dérider les sourcils d'Apollon.

Près des lieux où périt Charles le Téméraire, (b)
S'éleve une maison, (c) dont l'aspect enchanté
Auroit sans doute de quoi plaire,
Si l'on pouvoit y vivre en toute liberté.

Mais un nombreux essaim de folâtre jeunesse, (d)
Dont, sur ma foi le meilleur n'en vaut rien,
Alentour de ce lieu, court, va, revient, sans cesse,
Pour voir, ce qui s'y fait, ou de mal, ou de bien.

Encor, si l'on pouvoit de quelque épais ombrage
Parer les traits malins qui partent de leurs yeux;

(b) Dernier Duc de Bourgogne, tué devant Nancy, en assiégeant Réné dans sa Capitale.

(c) Maison de campagne des J***.

(d) Les Ecoliers rodent sans cesse autour de cette maison.

Mais ô douleur ! ô désespoir ! ô rage !
Il n'est point d'ombrage en ces lieux.

Pour surcroît de malheur, une race méchante
D'animaux, (e) dont la terre enferme les foyers,
Vient ronger l'écorce naissante
De nos jeunes Poiriers.

Bien en prit au vieillard, (f) qui donna des chaussures
A nos tilleuls craintifs, à nos foibles ormeaux ;
Moins pour les garantir des piquantes froidures,
Que de la triste dent de ces vils animaux.

Sans les soins empressés du Barbon charitable,
Ces lieux, destinés aux plaisirs,
Ne seroient aujourd'hui qu'un désert effroyable,

(e) On voit près de-là une garenne qui fourmille de lapins.

(f) Le P. J. garnissoit le pied des arbres, de vieux lambeaux de soutanes.

Séjour de pleurs & de soupirs.

Mais c'est trop exhaler la douleur qui
m'inspire :
Allons au fait, & sans détour ;
Aujourd'hui, Muse, il nous faut rire,
Nous pleurerons un autre jour.

Décrivez-nous l'endroit où se passa la scene
Que je vais dans mes Vers transmettre à
nos neveux ;
Venez, Muse, échauffer ma veine,
Point de trait qui ne soit heureux.

D'abord se présente à la vue
Un large & vaste enclos qu'enferme un
grand conduit :
Une porte à demi rompue
Sépare en deux un mur (g) que la terre
a produit.

A peine a-t-on franchi cette porte admi-
rable,
Qu'on voit un Pont, mais des plus
beaux ;

(g) Une haie vive.

Dédale (h) y travailla, si l'on en croit la
fable,
Au sortir des prisons du farouche Minos.

Divine fille de mémoire,
Décrivez-nous ce Pont, ce magnifique
Pont,
Rendez-le plus fameux, s'il se peut, dans
l'Histoire,
Que celui qu'un grand Roi (i) jetta sur
l'Hellespont.

Six ais cloués sur deux solives,
Par-tout du sable répandu;
Voilà ce qui, sur les deux rives,
Forme en peu le Pont prétendu.

A droite on voit un trou couvert d'une
fascine,
A gauche un plus petit, plus traître (k)

[h] Architecte de l'antiquité, qui bâtit le fameux labyrinthe de Crete, dans lequel il fut ensuite emprisonné par Minos, Roi de l'Isle, & dont il s'envola avec des aîles de cire.

[i] Xerxès, Roi de Perse, couvrit l'Hellespont de vaisseaux.

[k] C'est le trou qui fit tomber le P. J.

& plus trompeur,
Fait que, sur toute la machine,
Le plus hardi Champion ne marche
qu'avec peur.

Au dessous, un fossé, large de six coudées,
Profond de cinq (si je puis bien juger)
Contient des eaux si fort consolidées,
Que jamais l'œil ne les a vu bouger.

C'est au fond de cette eau verdâtre &
croupissante,
(Comme on le dit en ces climats)
Que la Nation croassante
Tous les Jeudis (1) en pompe assemble
ses Etats.

Depuis mille ans, ce Peuple au vieux
fils de Cybele
A grands cris demandoit un Roi,
Qui pût par des Arrêts d'une forme
nouvelle
Corriger les abus, & rétablir la loi.

[1] C'est ordinairement les Jeudis que les J... vont à la campagne.

Sa demande long-tems fut inutile & vaine;
Mais un jour il cria si fort,
Que Jupin en laissa tomber sa coupe pleine,
Et que son aigle en prit l'essor.

Vertu-mort, s'écria le Dieu tout en colere,
De quel front vient-on m'insulter ?
Moi, le Maître des Dieux, l'arbitre du tonnerre;
Et je pourrois y résister!

Qu'on m'apporte au plutôt ma foudre,
Je veux exterminer ces importuns marauds;
Oui, je veux les réduire en poudre;
Vite ici, Mulciber, fournis-moi des carreaux.

Eh, quoi ? reprit Junon, quoi pour si peu de chose,
Exterminer ainsi le peuple des Marais ?

Pour un peu de Nectar ? Voyez la belle
cause :
Hébé, verse-nous-en du meilleur, du
plus frais.

Que chacun (m) suive ici l'exemple que
je donne :
A votre santé, cher Gogo ;
Sachez qu'on n'est heureux (n) que lors-
que l'on pardonne,
Et qu'on boit à tir-la-rigo.

A cette belle & pieuse sentence
On vit trois fois tout l'Olympe
applaudir,
Comme on voit aujourd'hui sur la scene
de France,
A de pareils discours le peuple s'ébaudir.

A l'instant le Dieu rentre au-dedans de
lui-même,

(m) Ce vers est tiré de la Tragédie de Maximien.

(n) C'est une des sentences de Constantin, qui ne parle que par apophtegmes dans cette Tragédie.

Et blâmant ſon courroux un peu pré-
cipité,
Voici, dit-il, chere Epouſe que
j'aime,
Voici quelle eſt ma ſtable volonté.

Qu'à ma parole on prête une oreille at-
tentive;
Ecoutez-moi, peuple importun;
Vous demandez un Roi, quoi qu'il vous
en arrive,
Vous le voulez; eh bien, je vous en
promets un.

Mais gardez-vous, race maudite,
De le traiter ainſi que le Roi *Soliveau*;
Je punirois ce crime autant qu'il le mérite,
J'en jure, & vos Marais ſeroient votre
tombeau.

Il dit; & ſecouant ſa noire chevelure,
Il fit trembler le firmament;
Il tonne, & toute la nature
Sentit que Jupiter avoit fait un ſerment.

Mais en attendant l'arrivée
Du nouveau Roi promis par le Maître
des Dieux,
Achevons, Muse, la corvée;
Montrez-nous ce qui reste à voir dans
ces beaux lieux.

Ne différons pas davantage,
Guidez mes pas vers la Maison;
Je l'apperçois; ô Ciel! quel heureux
avantage.
D'entrer dans le séjour qu'habite la
Raison!

Tu te trompes; c'est-là qu'habite la
Contrainte,
Et le froid Pédantisme, & la fausse dou-
ceur;
Tous ces noirs habitans ne respirent
qu'en crainte,
Chacun, Censeur d'autrui, trouve aussi
son Censeur.

A deux Divinités propices

Ils font gloire d'offrir chaque jour des
présens ;
Les vieux seuls font les sacrifices ,
Les jeunes préparent l'encens.

Vois - tu l'ambition avec sa tête altiere ?
Jusques sur l'Empirée elle fixe ses yeux ,
Dominant sur la terre entiere ,
Elle voudroit encor dominer dans les
Cieux.

A ses côtés paroît la politique habile
Au maintien décevant , au front toujour
couvert ,
Elle prête à sa sœur une main trop facile,
Et feint de la blâmer , pour agir de
concert.

Mais entrons , j'apperçois les deux salles
ouvertes ;
Que de tables , bons Dieux ! la belle
quantité !
De mets les plus communs ces tables sont
couvertes ;

Les mêts communs, dit-on, ſont bons
pour la ſanté.

Plus loin paroît une cuiſine,
Preſqu'auſſi blanche qu'un vieux
four ;
C'eſt en ce bel endroit que Madame Lezine
A fixé pour jamais ſon bienheureux ſéjour.

Ô la laide figure ! ô la vieille grand'mere !
Je n'y puis plus tenir, je vais la ſouffleter ;
Sors d'ici, vilaine Mégere ;
Non ; moi j'y veux toujours reſter.

Que vois-je, on ſe leve de table ;
L'un prend ſa canne, & l'autre
ſon manteau,
Il n'en reſte plus qu'un, qui jette un
verre en ſable,
Et court comme un perdu rejoindre le
troupeau.

Trois ſont déja partis où leur ardeur les
porte ;
Il en reſte encor cinq, deux jeunes &
trois vieux,

D'un pas grave & pédant ils marchent
vers la porte,
Ne sachant pas qu'un Roi se trouve au
milieu d'eux.

Apprenez-nous, Muse divine,
Vous à qui l'avenir est comme le présent;
Apprenez-nous celui que Jupiter destine
A commander un jour au Peuple croassant.

Il a les cheveux noirs, & les sourcils
de même,
Le nez long, les yeux grands, un front
de majesté;
Aussi-tôt qu'on le voit, on l'aime,
Tout prêche en lui la Royauté.

Ennemi de tout artifice,
Excellent cœur, & bon ami,
Il n'aime jamais par caprice,
Il n'aime jamais à demi.

Ses discours sont remplis d'une noble
élégance,

Il a du tour, de l'ordre, & beaucoup
de bon ſens;
Auſſi depuis long-tems la divine Elo-
quence
L'a placé parmi ſes enfans. (o)

Mais tandis que je veux vous le faire
connoître,
Il eſt déja tombé dans ſes nouveaux
Etats
Selon l'ordre de notre Maître,
Les pieds en l'air, la tête en bas.

Sa chûte répand l'épouvante
Parmi le peuple des Marais,
Et cette nation tremblante
Crut être perdue à jamais.

Raſſurez-vous, peuple timide,
Accourez, & venez ſaluer votre Roi;
Son bras n'eſt pas armé d'un acier ho-
micide,
Il vient en paix faire obſerver ſa loi.

(o) Le P. J. faiſoit le métier de Prédicateur.

Ce n'eſt plus cette hydre terrible
Qui croqua jadis vos aïeux,
C'eſt un homme doux & paiſible,
C'eſt un Roi conforme à vos vœux.

Sa bouche n'eſt point meurtriere,
Sous ſa langue jamais on ne trouva de fiel,
Il vous apporte un cœur de pere,
Un cœur confit dans le ſucre & le miel.

Vous verrez ſous ſes loix la paix & l'abondance
Régner de nouveau parmi vous;
Du ſerpent venimeux la brutale inſolence
Tombera ſous ſes coups.

A ces mots j'apperçois la troupe épouvantée
Quitter ſes trous bourbeux, & paroître au grand jour;
Déja ſur la rive montée
Elle vient lui faire ſa cour.

Autour de lui chacun s'attroupe,
C'eſt à qui montrera le plus d'activité ;
Mais un ſeul, au nom de la troupe,
Fait ſerment de fidélité.

Chacun ſe dit en ſon langage,
Qu'il eſt aimable, qu'il eſt beau !
Il ſera déſormais notre unique partage ;
Il vaut mille fois mieux que le Roi *So-liveau*.

ÉPIGRAMME.

QUE penſez-vous de l'Auteur d'Uranie,
Vous l'avez vu Poëte, Hiſtorien,
Critique amer, hardi Pyrronien,
Sur tous ſujets exerçant ſon génie ;
Vous le voyez Anti-Cartéſien,
Ami du vuide, Anglois à toute outrance ;
Eſt-ce tout ? Non. Grace à ſon inconſtance,
Je le prédis, vous le verrez Chrétien.





LES DEUX RATS.

Au bon vieux tems, lorsque Berthe
filoit,
Et que mainte Bête parloit,
Mieux que ne font nos Docteurs de Sorbone.
On dit que certaine Mitronne,
Un soir, comme elle pêtrissoit,
Se sentit vivement mordre par une puce;
Sur le bord d'un certain endroit,
Par où l'Hermite Frere Luce
Fit croire que d'Agnès un Pape sortiroit.
Sur le champ la Mitronne adroite,
Surprit cette puce indiscrette,
La pressant, le col lui tordit,
Puis après sa besogne faite,
Auprès de son Mitron elle se mit au lit.
Or, quand la puce elle avoit dénichée,
La pâte de ses doigts, qui s'étoit attachée
Aux plumes de l'oiseau que je ne nomme
pas,

Atrira dans le lit deux Rats,
Dont le nez fin l'avoit flairée ;
En tapinois venus pour en tâter,
Ils commençoient à grignoter,
Quand le Mitron sentant sa pâte bien
levée,
Se mit en devoir d'enfourner :
Les Rats le voyant se tourner,
L'un étourdi de peur, tremblant, tête
baissée,
Dans le plus prochain trou brusquement
se jetta,
Et l'autre auprès tapie resta.
Le Mitron, besogne achevée,
Se recoucha sur le côté ;
Les prisonniers en liberté
S'enfuirent au grenier à leur gîte ordinaire ;
Les voilà se questionnant,
L'un & l'autre se demandant
Comment ils s'étoient tirés d'affaire :
Moi, dit l'un, j'ai donné dedans le pot
au noir,
Je ne crois pas qu'on puisse avoir
Une plus risible aventure ;

Je me suis fourré dans un trou
Où j'ai cru ma retraite sûre ;
Mais le maudit Mitron m'a bourré tout
son soul ,
Avec je ne sais quoi qu'il poussoit à
mesure
Que pour sortir je voulois avancer ;
Il m'a cogné le nez , & m'a fait le tapage,
Tant que , lassé du badinage ,
Ce gros & long je ne sais quoi ,
Prenant enfin congé de moi ,
M'a craché par mépris au milieu du visage,
Le vilain m'a presque aveuglé.
Et moi , dit l'autre tout troublé,
Dans l'encoignure d'une cuisse ,
Sans grouiller , m'étant cantonné ,
Témoin impatient d'un si fort exercice,
Pendant qu'il te cognoit le nez
Avec sa cheville ouvriere ,
Qui te causoit tant de souci ,
Deux boules qui pendoient à son chien
de derriere ,
Sans cesse allant , venant , cognoient
mon nez aussi.

L'Y GREC *ou* LA FOURCHE.

Monstres ne sont si rares que l'on croit.
Certain homme vrai monstre étoit,
Non de corps, de bras, de tête,
Mais par l'endroit chéri du sexe féminin,
Et qui sert à lui faire fête.
Double il étoit cet instrument malin,
Fourchu, de plus fait de telle maniere,
Qu'une branche, passant dans la route
 ordinaire,
L'autre à l'instant prenoit l'autre chemin,
Et sourdement enfiloit le voisin.
Mainte belle, avec complaisance,
Avoit senti la double expérience
D'un tel prodige, & gardoit le tacet
Sur le cas qui n'étoit pas net.
Or, il advint que notre personnage
D'une Veuve dévote & sage
Fit emplette, & se maria.
A son devoir, la premiere nuitée,
La Veuve instruite se rangea;

Mais auſſi-tôt, ſe ſentant perforée
En certain lieu d'où le pauvre défunt
N'avoit jamais tiré ſon allumelle,
Traitant d'abomination
Cette double intromiſſion,
Jura que déſormais la perfide entrepriſe
N'auroit ſuccès qu'après déciſion
Exprès donnée en conſultation
De notre Mere ſainte Egliſe.
Auſſi-tôt Docteurs conſultés,
Docteurs herminés & froqués;
Mais toute la Gent Sorbonique
Devint muette & ſans replique;
Et les illuſtres ignorans
Renvoyerent l'affaire au Pere des Croyans,
Au Pape donc l'affaire fut portée.
Puis au conſiſtoire traitée;
On étala grande érudition,
On fouilla dans l'hiſtoire & profane & ſacrée;
Camuſe cependant ſur la ſolution
Fut la ſacro-ſainte Aſſemblée:
Plus vivement encore on conſulta Sanchès,

Escobard, Tambourin, Lenès.
Ces pieux & savans Dépôts
N'offrirent à leur ouverture
Que sottises hors de propos ;
Rien de certain sur l'aventure,
Leur embarras détermina l'affaire
En faveur du monstre mari,
Et la Réponse du Saint Pere
Fut, *Gaudeant bene nati.*

ÉNIGME.

Je suis une plaisante chose,
Qui peut avoir environ
Six à sept pouces de long ;
Je ne sers point quand on repose,
Quand je pends je suis hors d'emploi ;
Dès qu'on veut se servir de moi,
Alors une main féminine
Me prend, me secoue, & badine ;
Puis après le jeu, me conduit,
Ainsi que mon fidele guide,
Dans une fente fort humide,

Comme en mon naturel réduit ;
Là, j'entre autant que l'on me pousse :
Après mainte & mainte secousse,
Si l'on me retire dehors,
Je suis tout mouillé quand je sors.
C'est par ce plaisant exercice
Qu'au genre humain je rends service ;
Mais si par malheur, rebuté,
Ou trop vainement excité,
On ne peut me mettre en usage ;
C'est alors grand bruit au ménage.
Oh ! vous tous, qui lisez ceci,
Le détail de mon savoir faire,
Si vous me devinez, vous pouvez sans mystere
Me nommer, car de moi vous vous êtes servi.

EPIGRAMME sur le C. de S. F....

JE suis un animal d'équivoque nature,
Comédien, escroc, dévot, plein de ferveur ;

J'éleve un Temple au Créateur,
En filoutant la créature.

EPITAPHE pour Jean-César Rousseau de la Parisiere E... de N..., décédé le 15 Novembre, 1736.

ICI gît un Prélat d'empruuteuse mémoire,
Qui toujours prit, & jamais ne rendit :
Seigneur ! s'il est dans votre gloire,
Il n'y peut être qu'à crédit.



LETTRE

De la Baronne de Roupillac à Madame des Etoiles, au sujet d'une brochure intitulée : L'Ennui d'un quart-d'heure, *de feu Mr. l'Abbé . . aujourd'hui Mr. de la Mare tout court.*

QUE de graces, Mademoiselle, j'a à vous rendre ! De quel service ne vous suis-je pas redevable ! Oui, ma reconnoissance sera toujours au-dessous du bienfait, je ne le sens que trop ; mais du moins j'ai la consolation de vous devoir presque la vie : car, peut-on vivre sans dormir ? Et avant le bienheureux paquet d'écrits modernes, que vous m'avez fait tenir, je ne dormois pas plus qu'un vrai lutin. En ouvrant votre lettre, j'ai trouvé une liste de sujets récréatifs : elle débute

par *l'ennui d'un quart-d'heure*, & voilà justement mon Esculape. Aussurément votre amitié, toujours tendre & prévenante, a deviné qu'une cruelle insomnie me tourmentoit depuis bon nombre de jours, & une guérison aussi prompte, d'une migraine violente, ne pouvoit m'être procurée plus à propos par la personne du monde la plus précieuse à ma tendresse.

Que veut dire ce prélude embrouillé, direz-vous, peut-être, Mademoiselle, *je ne comprends rien à ces propos ridicules :* patience, voici le débrouillement du cahos.

Je lis ordinairement avant de me livrer aux douceurs du sommeil, qui me fuit bien souvent, & qui me vend bien cher ses douceurs ; car j'ai soixante ans passés. Ah ! qu'à votre âge, jeune & belle Souchette, il étoit d'instans ou Morphée me prodiguoit ses faveurs, après avoir goûté des plaisirs, dont les Dieux auroient même été jaloux. Ma jeunesse

éclipſée ne me laiſſe que le regret de ne pouvoir rajeunir, & n'a point diminué la paſſion que j'ai toujours eue pour les amuſemens d'une vie aimable. Les vieilles rediſent toujours, je reviens.

Le ſoir donc, je me trouve dans des ouvrages ingénieux (pas ſi ſouvent que je le ſouhaiterois); la matiere a des ſonges agréables, dont la douce impoſture charme le tems délicieux de la nuit. Rendue, ſuivant ma coutume, à mes livres, le jour même de votre envoi reçu, je ſaiſis avec empreſſement *l'ennui d'un quart d'heure*; je me mets en ſituation commode pour repaître moins mes yeux que mon eſprit & mon cœur, des nouveautés contenues dans la brochure que j'ai à la main: je touſſe, je crache, je recueille toute mon attention, j'ouvre & je lis, je continue, j'acheve... Mais, ô vertu divine répandue dans cette merveilleuſe feuille! j'ai bâillé, & le ſommeil m'a ſurpris ſans être invoqué. Depuis dix ans, fortune pareille ne m'étoit arrivée.

Je le soutiens, Apollon a inspiré le pere de ces Poésies, & il a prouvé par ses rimes ennuyeuses, qu'il étoit autant le Dieu de la médecine que de l'harmonie. Tout l'opium & la thériaque de la docte faculté des Pharmacopoles n'auroient pas opéré aussi sûrement que *l'ennui d'un quart-d'heure*, dont le titre, aussi modeste que l'Auteur, ne me dispense pas de lui dire qu'il m'a fourni de *l'ennui* pour plus d'un siecle ; si je pouvois vivre autant, je consentirois à partager ce soporatif avec nos neveux les plus reculés ; car ne trouve-t-on pas dans le monde les *ennuis* immortels, & la joie trop courte ?

Ce *la peste me tue*, que l'Observateur du Parnasse a relevé judicieusement, est une expression du bel air, n'est-il pas vrai, Mademoiselle ? Monsieur de la Mare fréquente les cercles où regnent la galanterie & les petits Maîtres d'une espece transcendante.

Vous me mandez, Mademoiselle, que

l'Auteur publie, avec complaisance, les éloges qu'il prétend lui être dus ; j'y souscris, & ne le regarde point du tout comme un habitant de la Garonne, quoiqu'il en ait le mérite & la vivacité, je dirai avec vous que ...

Ennemi du mensonge & de la jalousie,
On ne le vit jamais blesser la vérité;
Organe de la modestie
Son Apollon est la sincérité;
Pour lui Pégase oublia sa fierté,
Clio devint plus sage, & moins coquette,
Melpomene à sa sœur cadette
Fit part de ses talens & de sa gravité;
Thalie à son tour plus severe,
Lui donna ces attraits, ce vif, cet enjouement,
Ces yeux frippons qui savent plaire,
Et régner à leur gré sur le cœur d'un Amant.
La Muse sut vaincre les plus cruelles,
Et les neuf sœurs, ces divines pucelles,
A la virginité préférerent l'amour :
Nouvel Endmion, de ces tendres Déesses,
Il reçut maints baisers, faveurs, bon-bons, caresses.
Apollon, obligé de lui faire la cour,
Quitta les rives du Permesse,

La Mare pour jamais, ſans eſpoir de retour,
Fut le Dieu qu'encenſa Cypris & la molleſſe.

La fortune, Mademoiſelle, rougit des fautes du deſtin ; a-t-elle proſpéré ? l'on oublie les loix de la nature, & l'on déroge aux degrés du ſang le plus proche : le Poëte des *ennuis* en eſt une preuve vivante. Je vois que ce petit ingrat, en grimpant à la double cime, a changé ſon véritable nom : je l'ai connu à Paris ; on l'appelloit Mr. l'Abbé *Croque-chenille*, & Mr. *d'Hoſier* lui-même n'auroit pas été plus heureux dans la découverte d'aucune généalogie.

Je vous envoie un extrait authentique d'un parchemin que je poſſede, il eſt unique ; Mr. *Croque-chenille* m'a ſollicité plus d'une fois de m'en défaire en ſa faveur, pour être fondé en raiſon en cas des ſucceſſions à recueillir. Je conçois que le dépit & la gloire l'ont dégoûté de ſa vrai naiſſance. Je lui pardonnerai cette boutade, s'il veut paſſer le reſte de l'automne

tomne

tomne à ma campagne, & je lui rendrai l'original timbré, dont je fais pour vous une copie, en attendant le plaisir de le voir.



Admirable & incomparable Transition de l'Abbé de la Mare en escargot, & ce qui advint d'icelle.

OYEZ, grands & petits,
Ce dont vous serez ébahis.
Entre le Franc & l'illustre Voltaire,
Cruels débats survinrent l'autre jour;
L'un vouloit, à son ordinaire,
Nous ennuyer d'un fade amour;
L'autre, plus docte & moins ignare,
Soutenoit que l'amour énervoit les esprits,
Et qu'il ne vouloit point d'éloges à ce prix.

Le Franc s'irrite, en appelle à la Mare:
Or qu'advint-il? Notre nouveau Midas
Se leve, & bientôt vous décide,
En faveur de la Zoraïde.
Voltaire pour cela les armes ne mit bas:

G

Il vole au Temple de Mémoire,
A Melpomene explique net le cas ;
Phébus, instruit de cette histoire,
Résolut de punir notre Juge ignorant.

Par subite métamorphose
La Mare, hélas ! comment dire la chose ?
D'homme devint un insecte rampant ;
Le nouvel Escargot court sans retardement
Dépeupler parterres, charmilles,
De papillons & de chenilles.
Pour récompenser son ardeur,
On le nomma Croque-chenille,
Et sur le Pinde avec honneur
Des Escargots il orna la famille.

Une preuve nouvelle de cette origine, Mademoiselle, que j'ajoute par surcroît d'évidence, est que je ne vois pas pourquoi ce petit ingrat a changé de dénomination. Il a beau se déguiser, on connoîtra toujours Mr. *Croque-chenille* à une bosse qui lui est restée au front. C'est un accident qui lui est arrivé le jour d'un grand vent, qui le jetta à terre dans le potager du Parnasse. La nature

qui lui a donné autant d'esprit qu'à Esope, a chargé l'art de suppléer à son défaut. L'art, moins habile que la nature, n'a pu lui donner double bosse, mais il a fait une éminence sur le front de notre Poëte, qui, bien loin de changer un ancien nom, auroit dû en prendre un nouveau le jour de cette aventure, qui, suivant quelques malins trop véridiques, a une origine du cinquieme étage.

Cette addition devroit les tenter, Mademoiselle, sur-tout quand on est friand de gloire, & qu'on cherche à briller par les *ennuis*. Scipion n'a-t-il pas été surnommé l'Africain; Fabius le Temporiseur? & une foule de conquérans, que je pourrois citer, n'ont-ils pas brigué des noms qui passassent à l'immortalité.

Je propose à Mr. *Croque-Chenille* le surnom de *Dufront* : je me regarderois bienheureuse, s'il vouloit adopter un intrus qui demande un quartier dans l'écusson de sa gloire. Bonsoir, mes belles amours, je les aime trop, pour ne pas

supprimer les façons ; je vous embrasse cent mille fois pour une, votre, &c.

DE ROUPILLAC.

A Frêne, ce 19 Oct.
1736.

LETTRE

Pastorale du Révérendissime Pancrace Bellegrin, *Patriarche de l'Opéra ; A tous les Fideles de son Diocese, Salut, &c.*

PANCRACE, Prêtre, *& cætera*,
Patriarche de l'Opéra,
Relevant en plein de Cythere :
A nos Ouailles les Acteurs,
Actrices, Danseuses, Danseurs,
Salut, Indulgence pléniere.
Très-chers Freres, très-cheres Sœurs,

Un grand scandale vient de naître
Dans les Temples de voluptés ;
On attente à nos libertés,
Un Appellant, que dis-je ? un traître,
Puis-je autrement le qualifier,
Cet Evêque de Montpellier, (a)
Qui rit des saints foudres de Rome ;
Qui vit, & prétend mourir comme
Un Augustin, un Cyprien,
Et, quoique Prélat, ne doit rien :
Quoi ! parce qu'il sort d'un grand homme,
De Colbert, Ministre immortel,
A qui l'Etat doit un Autel,
Pour les beaux Arts dont il fut pere.
Ce Mécréant, ce Réfractaire,
Cet Evêque de Montpellier,
Ose dans sa fureur brutale
Sans respect excommunier
Sœur Petitpas, digne Vestale ;
Donc parce que Seigneur Bonnier,
Aux yeux d'une troupe animale,
Couche avec elle sans scandale,

(a) Feu Mr. de Colbert.

Comme Arbricelle fit jadis,
Il faut crier, allez, maudits:
Est-ce donc un Marquis de balle
Que Monſeigneur de la Moſſon?
Je veux apprendre la leçon
A ce petit porteur de Mitre,
Et lui demander à quel titre
Il s'inſinue dans mon bercail:
Qu'il apprenne par cette Epître,
Que seul en ſuis Paſteur arbître,
En quelque lieu que le bétail
Soit traduit & mis au travail,
En vertu d'un bref de Cythere,
Signé par l'Amour & ſa mere,
Et ſcellé du ſceau du Serrail.
Vit-on Monſeigneur Vintimille,
Prélat ſachant vivre tranquille,
Faire le moindre carillon,
Quand l'an mil ſept-cent deux fois ſeize,
Au magaſin de ſaint Nicaiſe,
En plein midi, ſans cotillon,
Sans robe, même ſans chemiſe,
Sœur Camargo, Sœur Peliſſier
Firent danſer leur noir feſſier

Au yeux de la ville surprise ;
Vit-on ce bon Prélat crier,
Malheur à qui nous scandalise ?
Mais l'Evêque de Montpellier
Pour un rien anathématise.
Sait-il, si Monseigneur n'est pas
Mari de la Sœur Petitpas ?
Qu'il le demande au vieux *Destouches*,
Qui pour les mettre chaque soir
Dedans la nuptiale couche,
Fit l'office d'Eunuque noir.
Ils sont époux, je le proteste ;
Car c'est moi qui les ai conjoints,
Et l'extrait en est manifeste,
Arlequin & Tribou témoins.
Au commencement de leurs flammes
Rodillardus de Paradis (b)
Miaula leur Epithalame,
En galant fêta telle Dame ;
Et le Jettonnier de Genlis, (c)
Autre Automate académique,

(b De Moncrif.
(c) L'Abbé Seguy.

Au dîner pour quatre louis,
Vint lire ſon panégyrique,
Ainſi que ſouloit l'Embrion :
Si je n'ai pas, dans mon Mercure
Viſé par Martin *Hardion*,
Enrégiſtré cette union,
Qu'on n'en tire mauvais augure ;
Le Marquis tient ſes nœuds ſecrets,
Par la peur que les Cadenets (d)
N'aillent dans leur humeur revêche
Lâcher ſur lui leur Pigrieche.
Très-chers Freres, très-cheres Sœurs,
Quand donc quelque Prélat ſévere
Troublera la paix de vos cœurs,
Riez de ſa morale auſtere ;
Vous avez le *Committimus*,
Appellez-en, comme d'abus,
Au grand Pontife de Cythere.
Donné dans notre cul-de-ſac,
L'an que le mâtin *Desfontaine*,
Pour avoir lancé le Micmac
D'un des chefs de la Quarantaine,

---

[d] Mrs. de Luynes étoient trois freres.

Courut long-tems la pretentaine,
La nuit comme un vrai loup-garou,
Pour faire entériner ſa grace,
Le jour tapi comme un hibou :
Sous notre ſcel, ſigné *Pancrace*,
Plus bas, *la Roque*, Délateur
Du pauvre *Ribou*, le Libraire,
Du Mercure poſtiche Auteur,
Imbécille & très-digne frere
Du grand *la Roque*, l'Antiquaire. (e)

LA BOUGIE
DE NOEL.

A Piſe, Ville d'Italie,
Habitoit un certain Joſeph d'Alcantaris,

(e) On a vu & ſu le détail de cette aventure. Le Sr. Bonnier vivoit publiquement avec ſa Catin, ſous les yeux de l'Evêque, qui les excommunia tous deux. Ils s'enfuirent de Montpellier, & allerent promenant leur ſcandale de terre en terre.

Jaloux de sa moitié jusqu'à la frénésie ;
Le fait n'est étonnant ; Italiens maris
Sont sujets, comme on sait, à visions cornues.
Celui-ci galant autrefois,
Savoit sur le bout de ses doigts
Les rubriques d'amour, même les moins connues,
Pour mettre donc en sûreté
Son honneur, ou plutôt celui de son Epouse,
Ceintures de virginité
Vinrent s'offrir d'abord à son ame jalouse;
Mais c'étoit peu pour lui, les plus forts cadenats,
Pour garder ce trésor, font en vain résistance ;
Le drôle le savoit & par expérience :
Voici donc ce qu'il fit pour éviter le cas.
Il joignit à cette ceinture,
Vers l'endroit dangereux, deux lames de rasoir.
Deux ressorts les faisoient mouvoir,

Qui dès qu'on les lâchoit refermoient
l'ouverture.
La femme à peine eût reçu ce
présent,
Qu'un billet de sa part en avertit l'Amant :
L'Amant arrive, il court dans les bras
de sa Belle :
Par des baisers on prélude un mo-
ment ;
Mais las de ces faveurs qui croissent son
tourment,
Il en cherche une plus réelle.
Il découvre à son gré la porte des plai-
sirs,
Et l'obstacle ne fait qu'irriter ses desirs.
Le serpent, qui tenta notre commune
Mere,
Se réveille d'abord à ces objets char-
mans,
Et leur fait inventer, dans ces heureux
momens,
Les moyens de se satisfaire.
Des deux ressorts la belle tenoit un,
L'Amant retenoit l'autre, & dans cette
aventure, G 6

Le ſerpent ſans trembler ſaiſit la con-
jonɛture,
Et ſe plonge à l'inſtant avec vivacité
Dans le ſein de la volupté :
A cette douce approche on s'emporte, on s'oublie,
On eſt prêt à perdre la vie,
On ne penſe plus, mais on ſent ;
Et dans cet effort ſi puiſſant
Le ſerpent ſe trouva la funeſte victime
Des raſoirs échappés, & cet endroit ſi beau,
Trône de ſes plaiſirs, en devient le tombeau.
Au cri de l'homme accourt la Soubrette tremblante,
Elle enmene l'Amant, tandis que ſon Amante,
Ignorant du ſerpent les cruels déplaiſirs,
Jouit confuſément de ſes derniers ſoupirs.
Il fallut tirer le ſerpent,
Et l'embarras étoit comment.
Un tire-bourre en fit heureuſement l'affaire.
L'animal ençor furieux,

Ne ſortit qu'avec peine, écumant de co-
lere,
Quoiqu'il eût les larmes aux yeux,
Sur le lieu de ſa ſépulture
Il fut queſtion d'opiner.
La Dame paroiſſoit encline à le garder;
La ſervante diſoit, que ce ſeroit folie,
Et que beſoin n'étoit de l'embaumer,
Tels animaux étant communs en Italie;
Par la fenêtre enfin elle le fit paſſer.
Une vieille dévote, en allant à l'Egliſe;
Car c'étoit, m'a-t-on dit, Noël le len-
demain:
Trébuche & laiſſe échapper de ſa
main
La lanterne qu'elle avoit priſe.
La nuit étoit obſcure, autour elle tâtonne;
Sa main tombe ſur le ſerpent,
Pour ſa chandelle elle le prend,
Le met dans ſa lanterne; ainſi Dieu
n'abandonne
Ses ſerviteurs, dit-elle, & fait les ſe-
courir.
Elle arrive à l'Egliſe, & dit les premieres

Ce que par cœur elle fait de prieres;
Mais bientôt à son livre il lui faut recourir :
Elle met sa chandelle des mains de sa voisine,
Jusqu'en celles du Clerc elle parvient enfin ;
Il souffle sur la meche, il se tourmente en vain,
Pour l'allumer, tant plus il l'examine
Plus ce qu'il tient lui paroît surprenant :
Mais à la fin comprenant le mystere,
A d'autres, cria-t-il, d'un ton plein de courroux,
Cette chandelle est faite à s'allumer chez vous :
Mesdames, que chacun fasse son ministere.



L'ANTI - MONDAIN,

Par Piron.

O Jours heureux ! qui purs & ſans nuages
Avez du monde éclairé le berceau,
Dont vainement un odieux pinceau
Vient à nos yeux défigurer l'image :
Jours fortunés ! quoiqu'en publie encor
Un maître-fou dans ſans verve indiſcrette,
Age à bon droit appellé ſiecle d'or.
O bon vieux tems ! c'eſt moi qui vous regrette ;
Mais, ô regrets en effet ſuperflus !
A notre dam, hélas ! vous n'êtes plus !
Tranquille au ſein d'une heureuſe abondance,
Exempt de peine, affranchi de tous ſoins,
L'homme vivoit, la ſage providence
Pour ſon bonheur lui cachoit ſes beſoins,
Il étoit libre, & la ſeule nature
Dictoit ſes loix, régiſſoit ſes devoirs ;

La trahison, le meurtre, l'imposture,
Les attentats, les forfaits les plus noirs,
Sous des climats où régnoit la droiture,
De son cœur simple ignorés & bannis,
N'avoient alors besoin d'être punis;
Nul préjugé n'asservissoit son ame,
Heureux de vivre ainsi qu'il étoit né;
Ni bien, ni mal, gloire, honte, ni
blâme,
N'étoient connus de son esprit borné.
O douce erreur! favorable ignorance!
Fille du Ciel, mere de l'assurance;
Point de remords qui gênât ses desirs;
Né pour jouir, fait pour le bien suprême,
Il le trouvoit dans un autre lui-même;
Rien ne troubloit leurs innocens plaisirs:
Eh quels plaisirs! A leur douceur extrême
Le monde entier doit ses accroissemens!
Tendres états! divins embrassemens!
Fréquens sur-tout plus qu'au siecle où
nous sommes,
Et c'est raison, car le destin des hommes
En dépendoit dans ses commencemens,
Plaisirs exempts de tous les vains fan-
tômes,

Dont un bizarre & chimérique honneur
Séduit des cœurs susceptibles d'alarmes,
Ce fier tyran d'un sexe plein de charmes,
Ne mettoit point d'obstacle à son bonheur ;
Un esprit simple, une aimable innocence,
Un cœur naïf, de candeur revêtu,
Neuf encore même après la jouissance,
Tenoient alors lieu de toute vertu.
De nos Aïeux, sous le regne d'Astrée,
Telle étoit donc la race bienheurée,
D'un siecle à l'autre, & vigoureux & sain
L'homme vivoit ; alors un Médecin,
Coupable engeance en ce tems ignorée,
De ces beaux ans n'abrégeoit la durée.
Or maintenant notre ami du bel air,
Qui vous moquez impunément du monde,
Vantez-nous bien votre siecle de fer ;
Vantez sur-tout votre cœur très-immonde,
Osez fronder l'illustre Fénélon,
Déprisez-nous les accords de sa lyre,
Ce beau Roman, le seul utile à lire,
Vous toutefois, vous, ce rare Apollon,
Dont les écrits ne vont point au talon
De ce Prélat ; vous, dont le chaud délire,

Pis qu'une fievre en fes accès preffans,
Vous fait choquer la raifon, le bon fens,
Vous, dis-je encor, qu placez dans un
Temple
D'un bout à l'autre ouvrage original,
Fille de joie auprès d'un Cardinal;
Vous, dis-je enfin, qui, pour dernier
exemple,
Venez de faire affemblage nouveau,
Et, comme on dit, une galimafrée
D'Eve, d'Adam, de Saturne & de Rhée,
Affortimens dignes d'un tel cerveau,
Plaçant le bien de la nature humaine
Dans un bouchon qui frappe au foliveau,
Ou bien à voir une tête de veau,
Qui mollement dans un char fe promene;
Or maintenant le féjour enchanté,
Ce Paradis terreftre fi vanté:
Cher Calotin de la premiere claffe,
De bonne-foi convenez entre nous,
Que pour favoir où peut être fa place,
On auroit tort de s'adreffer à vous.



L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE.

Conte par le même.

MUSE de grace, au fait & point d'exorde.
Dès Ecumeurs, gens ſans miſéricorde,
Firent deſcente à je ne ſais quel port,
Et tout de ſuite y deſcendit la mort;
L'affreux dégât, le viol, l'équivoque,
Qu'Agnès redoute, & dont Barbe ſe moque;
L'ardente ſoif du ſang & du butin,
Tant d'autres maux, le ſacrilege enfin;
Péché mignon, d'aiſance ſcélérate.
Ce dernier-ci conduiſit les Pyrates
Dans un Couvent des Peres Cordeliers;
Châſſe, encenſoir, croix, ſoleil, chandeliers,
Vaſes ſacrés, tout fut de bonne priſe;
Burettes, draps, le cellier & l'Egliſe,
Tout fut pillé; voyez que les Vauriens,

En qui, peut-être, eût agi le ſcrupule,
S'ils n'avoient pas dans plus d'une cellule
Trouvé de quoi ſe dire; eh, ventrebleu,
N'en ayons point, puiſqu'ils en ont ſi
peu.
Tout bien cherché, de gentilles commeres
Gagnent la Nef, pour avec les Corſaires
Gaiement paſſer leurs jours dorénavant,
Eux à ramer, elles comme au Couvent.
Père Guichard, bilieuſe pécore ....
Prêche & fulmine en pieux ....
Pere Guichard eſt traité d'étourneau,
Et pour réponſe on le jette dans l'eau.
D'autres encor de prêcher ont la rage;
Ils prêchoient donc, mais ſur un ton plus
ſage,
Que le plus fier de tous les ouragans,
Mieux qu'un Sermon, convertit nos bri-
gands.
Les voilà tous devenus des Panurges,
Se fiant moins à Dieu qu'au Taumaturge,
Et prometant chandelle à tous les Saints
Du Paradis & lieux circonvoiſins:
L'équipage eſt au pied de la chiourme;

On crie, on pleure, & sanglots on regourme :
Meâ culpâ, mon pere, mon mignon,
Ce n'est pas moi, c'étoit mon compagnon ;
Moine de dire en faisant grise mine,
Punition & vengeance divine ;
Le bon Larron contrit comme à la Croix,
De se vouer à Monsieur saint François,
S'il en échappe : à l'instant le tems change,
Vous auriez dit que sur l'aile d'un Ange
Le Séraphique avoit dit, *quos ego*,
Le Ciel reprend l'azur & l'indigo,
L'eau reverdit, & sa claire surface
S'applanissant redevient une glace.
Tout rentre enfin dans son premier état.
Tout y compris, le cœur du scélérat,
Il rit du vœu formé pendant l'orage,
Le Capitaine absout tout l'équipage,
Réunissant tout le pouvoir en soi,
Et sur son bord étant Pontife & Roi.
Buvons, chantons, rions, dit le Corsaire ;
Frappons, f...... & vogue la galere.

Les penaillons disoient, vous avez tort,
On fait la figue ainsi plus près du port,
De Pharaon tel étoit le vestige,
Moïse aussi coup sur coup le fustige ;
Le chef répond qu'on ait tort ou raison,
Ramez, Faquins, belle comparaison ;
De fouet à fouet, la verge de Moïse
Et le cordon de saint François d'Assise,
Trois jours avoient coulé sans accidens ;
Le quatrieme, ainsi qu'entre leurs dents,
Les gris vêtus prioient leur Patriarche
De se venger en purifiant l'Arche :
L'un des Frocards s'écrie, ah ! le voilà,
Qui ? Saint François. Où ? Sur l'eau, là-
bas, là,
Tenez, voyez, vis-à-vis de la pouppe,
Sur le tillac ; aussi-tôt l'on s'attroupe :
Oui, c'est, dit-on, vraiment un Cor-
delier,
C'en est bien un, le fait est singulier.
En pleine mer un homme, & n'en dé-
plaise ;
Qui paroît même être là fort à l'aise ;
C'est, s'écrioit un Moinillon servant,

C'eſt ce grand Saint qu'à la merci du
vent,
Dans le péril, ingrats, vous réclamâtes ;
Mon œil d'ici diſtingue les ſtigmates :
Je vois, je vois l'Ange exterminateur,
Les bras levés ſur le profanateur ;
Tremblez, méchans. Le frocail en tu-
multe,
Paſſoit déja de l'eſpoir à l'inſulte.
La ſoldateſque incertaine & tout bas,
Se demandoit, l'eſt-ce, ou ne l'eſt-ce pas ?
La nuit laiſſa leur ame en grande tranſe
Et du ſoleil attendit le retour.
Il reparoît, l'on revoit tout le jour
Le même objet à pareille diſtance.
Lors, les relaps enclins à pénitence,
C'eſt ſaint François, qui pourroit-ce être
donc ?
Voilà des gens penauts, s'ils en fut onc.
Le Commandant, dont la viſiere eſt nette,
Pour le plus ſûr, mit l'œil à la lunette,
Et dit, ma foi, vous ne vous trompez
point :
Je vois capuche & froc, c'eſt de tout point

Un Cordelier promptement à la nage,
Voulant venir peut-être à l'abordage :
Il faut l'attendre, hola, ho ! le Grapin ;
Chacun se ligue au cri du turlupin ;
D'horreur le poil en dresse à tout son monde ;
L'objet s'enfonce, & disparoît sous l'onde.
A l'instant souffle un vent des plus gaillards,
Et fut-ce un coup du Ciel où du hazard,
Vous en allez savoir le pour & contre ;
Tout au plus près le nageur se remontre;
Le Grapin tombe ; accroche & tire ; eh, qui ?
Etoit-ce bien un Cordelier ? Nenni.
Là, de par Dieu, sa mere & saint Antoine,
Jamais l'habit ne fit si peu le Moine ;
C'étoit au vrai l'habit d'un Franciscain,
Mais sous lequel ne gisoit qu'un Requin,
Poisson goulu, vorace, antropophage,
Poisson hideux, poisson pour tout potage,
Mais un poisson froqué ; par quel hazard?
Vous avez vu nager Pere Guichard ;

Figurez-

Figurez - vous le Requin qui le gobe,
Non pas avec, mais par-dessous sa robe;
Des pieds au col tantôt il fut grugé,
Et de ce tronc la tête prit congé:
Le froc alors présentant l'ouverture,
Avoit d'un monstre embeguiné la hure;
Et de ce jour quêteux, humble & gourmand,
Frere Requin suivoit le Bâtiment.

CONTE PAR LE MEME.

Un pauvre here, enfant de l'Hélicon,
Gisoit mourant à-peu-près sur la paille,
Et pour Payer casse & catholicon,
Dans son coffret n'avoit denier ni maille;
Un gros Banquier regorgeant de mitraille,
En même tems étoit malade aussi;
Guérissez-moi, s'écrioit celui-ci,
Voilà de l'or; chers enfans d'Esculape,
S'écrioit l'autre; en cas que j'en réchappe,
Je vous destine au Pinde un beau loyer,

La Faculté vers ce lieu ne galope,
En autre part elle aime à giboyer.
Si que bientôt du Vernage à Procope,
Ce dit l'histoire, & d'Astruc à Boyer,
Depuis le Cedre enfin jusqu'à l'Hysope,
Auprès de lui notre veau d'or eut tout;
Au pauvre diable il resta la nature.
Conclusion : le pauvret est debout,
Et le richard est dans la sépulture.

EXCUSE de Mr. Piron à Procope sur les vers précédens.

PARFUMÉ de l'encens du Pinde,
Au sommet duquel on te guinde;
Procope, ne rougis-tu pas
De revendiquer l'aromate,
Dont notre sottise ici-bas
Suffumige un fils d'Hippocrate ?

Mais quelque juste que puisse être
Le chagrin que tu fais paroître,
Ne m'en veut pourtant point de mal;

Chaſſe mon tort de ta mémoire ;
A Sylva je te crois égal,
Si de l'égaler tu fais gloire.

Dans ſon audace illégitime,
Un autre diroit que la rime
L'auroit induit à ce faux pas ;
Qu'elle en fait faire au plus habile ;
Que Boileau même en pareil cas
Bronche entre Quinault & Virgile

Mais la rime eſt-elle une excuſe
Que doive alléguer une Muſe,
Pour qui l'honneur a des appas ?
Non. Fut-elle encore plus ſtérile,
Cent Richelets ne valent pas
La civilité puérile.

Je n'ai voulu, je te déclare,
Marquer le ſavant ni l'ignare.
Eh, qu'importe ? Ignare ou ſavant,
A qui ſe rit de l'art funeſte,
Où le plus verſé très-ſouvent
Eſt le plus ſemblable à la peſte.

Des trois filandieres finiſtres
Je voulois nommer les Miniſtres,
Sans toucher au point déciſif,
Et ſeulement dans l'Apologue
citer d'entr'eux le plus oiſif,
Pour l'oppoſer au plus en vogue.

Oh! je te fais l'ami des belles,
Le favori des neuf pucelles,
Le charme de tes Auditeurs.
Un Catulle, un Alcibiade;
Je te fais mille admirateurs;
Et ne te fais pas un malade.

L'honneur du Pinde & de Cythere,
J'ai cru que tu ne ſongeois guere
A l'emploi de docte aſſaſſin;
Que tu te piquois peu de l'être.
Enfin, je t'ai cru Médecin,
Comme plus d'un Evêque eſt Prêtre.

Voilà l'eſprit de l'antitheſe:
Et pour peu qu'elle te déplaiſe,
Publie à tous mon repentir;

Je publierai mon témoignage,
Et ne craindrai plus de mentir
En te comparant à Vernage.

Même outre la Palinodie,
En cas de grande maladie,
Dont on ne sauroit qu'augurer,
Le coupable avec diligence
T'appellera pour assurer
Ou son salut ou sa vengeance.

La réconciliation de Rousseau avec ses ennemis.

OUI, pour mourir dans ma Patrie,
Je chante la Palinodie:
Vous, à qui j'ai porté les traits les plus sanglans
Pour des écrits trop vrais, mais pourtant ressemblans,
Avec vous désormais je me réconcilie.

Venez, Chrifologue (a) & Midas, (b)
Venez, grands Officiers & Goujats du
Parnaffe,
Approchez que je vous embraffe ;
Mais j'oubliois le Poëte Autereau,
Lui dont la mifere & la craffe,
Sans le fecours de fon pinceau,
D'un gueux au naturel font un parfait
tableau.
Pardon, ami, je croyois ta carcaffe
Depuis long-tems gifante au monument ;
Ou, pour parler plus poétiquement,
Je te croyois reclus dans le fombre Tartare,
Avec le feu petit Abbé de Pont,
Maître la Faye, & le glacé Pindare. (c)
Oh ! (d) Créateur du monde, Dieu vous gard,

---

[a] L'Abbé Bignon.
[b] Le Maréchal de Noailles.
[c] La Mothe.
[d] Fontenelle.

Je suis charmé de vous revoir ici,
Ma foi, je vous croyois aussi
Bien & duement cloué, respirant à Clamard.
Quel est donc ce Fumeur (e) qui s'offre à mes regards ?
Il paroît, à ses yeux hagards,
Ne respirer que le meurtre & l'inceste ;
Vraiment je le remets, c'est l'Auteur de Thieste,
Qui vous promet Catilina,
Et qui long-tems le promettra.
Viens, frere en Appollon, viens à l'estaminette,
Nous fumerons & nous boirons canette ;
Nous trinquerons, si tu le veux,
A ce bel esprit bilieux, (f)
De qui le cerveau frénétique,
Contre les regles du bon sens,

[e] Crébillon.
[f] Le Poëte Roy.

A fait éclorre les cinq sens
Et la grace mélancolique.
Hé ! bonjour, Pere Nitetis,
Qu'as-tu fait de Déidamie,
Et du vaillant fils de Thetis ?
Réponds ; la cabale ennemie
Les auroit-elle, en sa mauvaise humeur,
Envoyé paître avec notre Rimeur ?
Oui, sur ta physionomie
Je lis leur condamnation ;
Console-toi, cette infamie
Fait voir la dépravation
Du goût de notre Nation.
A propos, de bon goût ; qu'est devenu
le Sire ? (h)
Qui dans le fort de son délire,
Des Auteurs les plus excellens
Voulut apprécier à son gré les talens,
Et s'érigeant en maître du Parnasse,
A chacun assigner sa place.

---

[g] Danchet.
[h] Voltaire.

Belle demande ! il court le loup-garou,
Et maintenant il est je ne sais où.
Dieu lui fasse miséricorde,
Et lui donne avec le bons sens,
Ainsi qu'à vous, mes chers enfans,
Repos, santé, joie & concorde.

APOTHEOSE de Mademoiselle le Couvreur, Actrice, morte le 2 Mars, 1730.

Par Mr. de Voltaire.

QUEL contraste frappe mes yeux ?
Melpomene ici désolée,
Eleve avec l'aveu des Dieux
Un magnifique Mausolée.
Si la superstition,
Distinguant jusqu'à la poussiere,
Fait un point de Religion
D'en couvrir une ombre légere :
Ombre illustre, console-toi,
En tous lieux la terre est égale ;
Et lorsque la Parque fatale

Nous fait subir sa triste loi,
Peu nous importe où notre cendre
Doive reposer, pour attendre
Ce tems où tous les préjugés
Seront à la fin abrogés.
Ces lieux cessent d'être profanes;
En contenant d'illustres mânes,
Ton tombeau sera respecté.
S'il n'est pas souvent fréquenté
Par les diseurs de Patenôtres,
Sans doute il le sera par d'autres,
Dont l'hommage plus naturel
Rendra ton mérite immortel.
Au lieu d'ennuyeuses Matines,
Les graces, en habit de deuil,
Chanteront des hymnes divines:
Tous les matins, sur ton cercueil,
Sophocle, Corneille, Racine
Sans cesse y répandront des fleurs,
Tandis que Jocaste ou Pauline
Verseront des torrens de pleurs.
Enfin pour ton Apothéose
On doit te faire une Ode en prose;
Le chef-d'œuvre d'un bel esprit

Vaudra bien du moins un obit.
Méprise donc cette injustice,
Qui fait refuser à ton corps
Ce que par un plus grand caprice
Obtiendra *Pelletier des Forts*.
Cette ombre impie & criminelle,
La honte du nom François,
Quelque jour dans une Chapelle
Brillera sous l'appui des loix.
Ainsi par un destin bizarre
Ce Ministre dur & barbare
Doit reposer avec splendeur,
Tandis qu'avec ignominie,
A l'émule de Cornélie,
On refuse le même honneur.



ÉPIGRAMME.

De quelqu'un qui, sans doute, a troqué son encensoir contre des verges, & qui fouette sa coquine, après avoir adoré sa Déesse.

SUr la *Sallé* la critique est perplexe :
L'un va disant qu'elle a fait maints heureux ;
L'autre répond qu'elle en veut à son sexe ;
Un tiers prétend qu'elle en veut à tous deux.
Mais c'est à tort que chacun la dégrade,
De sa vertu pour moi je suis certain :
Resnel soutient qu'elle n'est pas Tribade,
La *Grognet* dit qu'elle n'est pas putain.

ODE

A un Prélat, que son zele pour la défense de la vérité expose à des persécutions.

PRÉLAT, dont les travaux fameux
Ont répandu par-tout la gloire,
Dont les combats victorieux
Immortalisent la mémoire,
Quels cris s'élevent contre toi?
Eh! quelle est cette hydre cruelle,
Qui ne peut te voir sans effroi?
La vengeance marche près d'elle,
La noire envie arme ses mains.
Ciel! de leurs complots inhumains
Sauvez une tête si chere;
L'intérêt de vos dogmes saints
Vous rend son salut nécessaire.
Mais pourquoi trembler pour ses jours?
Continuez, troupes iniques;

Oui, j'y consens, à ses recours
A mille odieuses pratiques,
Ne montrez que dans de faux jours
Ses démarches les moins critiques;
Tâchez par d'indignes détours
D'ôter aux éloges publiques
Ses œuvres les plus canoniques.
Inutile, impuissant courroux!
L'Etat, dont il prend la Défense,
Contre la fureur de vos coups;
Les Ouailles que sa vigilance
Dérobe à vos efforts jaloux;
La foi qu'il maintient contre vous;
Voilà l'écueil insurmontable
Où se briseront tous vos traits.
Et toi, Prélat, dont à jamais
Le nom doit être respectable,
Ne cesse, par d'illustres faits,
De mériter toute la haine
De ceux dont l'audace hautaine,
Sous le joug d'une juste loi,
Prétend faire plier la foi.



ÉPITRE

Qu'un Auteur écrit à un de ses amis dans un besoin d'argent, pour lui en demander.

DE ma triste déconvenue
Apprends, ami, l'aventure imprévue:
Le Diable, quittant son caveau,
Et voulant sur notre hémisphere
Avoir un auspice nouveau,
Qui fût & moins sale & moins chaud
Que son domicile ordinaire,
Vient, par je ne sais quel travers,
De prendre son gîte en ma bourse;
C'est-là que pour toute ressource
Il s'offre à mes besoins divers.
Depuis cet accident funeste,
Pour moi tout change en l'univers;
Chacun me fuit, me déteste,
Hôte, Boulanger, Rôtisseur,
Ne peuvent me voir sans frayeur;

Le Marchand ferme sa boutique,
Le pâle Banquier son comptoir,
Et c'est un fâcheux pronostique
Seulement de m'appercevoir.
Pour expulser si méchant hôte,
Signe de croix de patenôte,
Et tout ce que la piété
Met d'armes aux mains des Fideles,
Pour chasser les esprits rebelles,
J'ai tout essayé, tout tenté;
Mais le frippon n'a fait que rire,
Et en vain je prétends lui dire,
Que l'Eglise m'a mis en main
Sur les puissances souterraines
Un despotisme souverain;
Qu'à tort il faisoit le mutin,
Qu'il en augmenteroit ses peines:
Le perfide tient toujours bon,
Se raille de mon Catéchisme,
Qu'il traite de pure chanson.
Cher ami, si ton exorcisme
Ne vient bientôt à mon secours,
Tu vois le dernier de mes jours.



ÉPIGRAMME.

Contre un jeune Prédicateur ignorant, qui avoit donné, comme de lui, une piece éloquente & pleine d'érudition.

JEUNE Damis, dans tout ce beau discours,
Où le ſavoir, les graces du langage,
L'eſprit, les mœurs, la nouveauté des tours
De l'Auditeur raviſſent le ſuffrage,
Rien n'eſt de toi, ſi j'en crois le lardon;
Mais par trop loin va cette médiſance,
Le ſon de voix, certaine diſſonnance,
Je ne ſais quoi d'Ardénois dans le ton,
Contre ces traits vient prendre ta défenſe,
Et ſemble dire, arrêtez, médiſans,
De ce diſcours ſi rempli d'éloquence
Le bon Damis a du moins les accens.

AUTRE ÉPIGRAMME,

Sur la rencontre imprévue que l'Auteur fit d'une Demoiselle, avec laquelle il avoit vécu quelques années auparavant d'une maniere très-particuliere, & qui fit semblant de ne pas le reconnoître.

A MADAME ***.

Seroit-ce vous, adorable Clarice,
Qu'offrit hier à mes regards surpris
Du sort l'agréable caprice ?
Mes sens charmés, mon cœur épris,
Mon ame jusqu'au fond émue,
Livrée aux transports les plus doux,
A votre rencontre imprévue,
Me persuade que c'est vous.
J'ai reconnu cette taille charmante
Et cette gorge ravissante,

Où l'on voit folâtrer les ris & les amours.
J'ai reconnu cette bouche touchante
Dont autrefois tous les discours
Flattoient mon oreille étonnée,
Eclairoient mon esprit, attendrissoient
mon cœur,
Et qui, par un pouvoir vainqueur,
Retenoient mon ame enchainée.
Mais, ô portrait! ô plaisir imposteur!
Dans une muette langueur,
Vos yeux venant à s'offrir à ma vue,
Au même instant je vous ai méconnue.

LE CHAPITRE GENERAL

DES CORDELIERS.

DEja la renommée avoit passé les mers,
Pour aller annonçer à cent Peuples divers,
Que l'invincible Chef de la Gent Corde-
liere
Venoit de terminer son illustre carriere.

Déja pour faire choix d'un digne Succesſeur,
De chaque monaſtere on aſſemble la fleur,
Et Tolede eſt choiſi pour tenir l'aſſemblée,
Où doit ſe réunir l'élite députée.
Le Chapitre commence, il ſe tient à huit clos;
Un moine, beau parleur, l'ouvre par ce propos.
O vous! dignes ſoutiens de toute gueuſerie,
Vous, qui faites valoir la ſainte momerie,
Qui n'avez pour tout bien & pour tout revenu
Que le droit caſuel & du con & du cul;
Vous, qui de toute part venez ici vous rendre,
Au ſaint Générala, vous qui voulez prétendre,
Vous vous flattez en vain, que la Brigue en ces lieux
Favoriſe jamais des vœux ambitieux.
Quiconque oſe aſpirer à cette grande place
Ne doit ſur ſes talens attendre aucune grace.

Plus humbles, plus savans fussiez - vous
mille fois,
Plus ardens à gueuser que le grand saint
François ;
Si vous n'avez des vits d'une énorme
mesure,
Vous devez de ce rang vous - mêmes
vous exclure ;
Le mieux muni de nous doit être Général;
C'est - là pour notre choix le point fonda-
mental :
A notre Ordre aujourd'hui donnons un
nouveau lustre,
Choisissons parmi nous le vit le plus il-
lustre :
Peres, préparez-vous; voici l'instant fatal;
Qu'il faut mettre au grand jour le Sceptre
monacal ;
De vos roides engins montrez la révérence,
Et voyons qui de vous aura la préférence.
Alors montrant le sien, voici, dit - il,
mes droits,
Et le signe assuré de mes fameux exploits ;
Quoiqu'on en ait retranché par un malheur
funeste,

Pour être Général, voyez ce qui me reste;
Révérends, c'est, je pense, un assez bel hochet,
A son aspect, on croit voir un vit de mulet.
Saisi d'un saint transport, un vieillard en lunette
S'approche, & pour le voir fait une humble courbette;
De près il l'examine, & dit, par saint François,
Voilà, je crois, de l'Ordre un des plus beaux anchois.
Mais d'un air dédaigneux, saisissant la parole,
Pere Tapeux soutient que c'est une hyperbole;
Prétendant qu'il n'a pas suffisante grosseur,
Défie, à son égard, le plus rude censeur,
Et levant d'une main sa longue robe brune,
De l'autre il sort un vit propre à faire fortune.
A peine le peut-on empoigner d'une main,

Long à proportion, quarré, sec & mutin :
Voilà, dit-il, un vit rougissant de colere,
Et non pas ce que vient de nous montrer
le Pere :
Avec cet outil-là, je peux, sans me gêner,
Fourbir mes douze coups, dont six sans
déconner.
Le Chapitre sourit, & prend cette bravade
Pour un discours en l'air, pour une gas-
connade ;
Mais le Moine piqué de cet affront nou-
veau,
Frappe de son outil vingt fois sur le bu-
reau ;
Cet effort vigoureux fait trembler le Cha-
pitre :
L'on admire, l'on rend justice à votre
titre ;
Vous méritez beaucoup, lui dit le Prési-
dent,
Pere Tapeux, calmez ce noble emporte-
ment,
C'est assez, Révérend, contenez ce ton-
nerre,

Vous avez effrayé tout notre Monaſtere,
Votre engin, à ſon tour, doit être meſuré,
Et s'il eſt le plus long, il ſera préféré.
Pere Examinateur, commencez votre ronde,
Que chacun faſſe voir ſur quel titre il ſe fonde;
Qu'on enrégiſtre tout, la taille & la groſſeur,
Qu'on faſſe mention exacte de longueur;
Et du tour du Breteur, ſur-tout qu'on examine
Les couilles & les vits juſques à leur racine;
Enfin ce que chacun montrera de vigueur,
Soit dans votre examen produit en ſa faveur.
L'examen achevé, il faut que l'on opine;
Mais pour l'élection, nul ne ſe détermine.
Le Pere Briſe-motte & Pere l'Enfonceur

Ont

Ont leurs engins égaux en longueur, en
grosseur,
Egalement bandant, ils ont des reins de
diable,
Les couillons sont égaux, enfin tout est
semblable;
Mais comment faire un choix, où tout
paroît égal,
Il faut pourtant que l'un des deux soit
Général?
Pour nous tirer, dit l'un, de cette in-
certitude,
Mettons-les tous les deux à quelque
épreuve rude:
Pour choisir, sans scrupule & sans pré-
vention,
Faisons venir ici jeune fille & garçon;
Sur l'un & l'autre sexe exerçons leur cou-
rage,
Nous verrons qui des deux prend mieux
un pucelage,
Lequel en fouterie est meilleur ouvrier,
En un mot, qui des deux est meilleur
Cordelier.

Bientôt après ces mots on présente à la
Salle
Un jeune Ganimede, une jeune Vestale
Environ de quinze ans, plus belle que le
jour,
Teint de rose & de lis, ouvrage de l'a-
mour.
Chaque Pere, en voyant cette jeune fil-
lette,
Sent son bidet tout prêt à rompre sa
gourmette.
Le Président fait signe au Pere l'Enfon-
ceur
De commencer l'épreuve, & grimper sur
la sœur.
Si-tôt dit, si-tôt fait, dessus une couchette,
Mise en ces lieux exprès, mon Frocard
vous la jette,
Il la trousse, & se met en devoir d'obtenir
Des plaisirs que l'amour ne sauroit définir.
Le Pere, avec transport, acheve sa vic-
toire,
Et tirant du conin son vit couvert de
gloire,

Si-tôt il le renfonce, & pour dignes exploits
De l'aveu du Tendron il déchargea six fois,
Six fois sans déconner, & puis levant sa cotte
Il fait voir au grand jour la plus charmante motte,
Une cuisse plus blanche, & le plus beau conin
Qui se trouva jamais sous jupe de Nonnain.
Le vit du Moine alors montrant sa rouge tête,
S'échappe furieux de la sainte brayette,
Ecumant de luxure, il remonte à l'instant,
Jean chouard cette fois entre plus aisément.
Ce jeune petit con, quoique con de poupée,
Au moine vigoureux laisse une libre entrée:
Dans ce second assaut, sans plainte & sans douleur,
De l'enfroqué Jean-f.... elle remplit l'ardeur
Tant & si bien, qu'enfin ne pouvant passer outre,

Il lui laiſſe le con tout barbouillé de
foutre.
Le Pere l'Enfonceur, illuſtre candidat,
Ainſi fut éprouvé pour le Généralat.
Le Pere Briſe-motte, à ſon tour, ſur la
ſcene
Entre, & dit, qu'il foutra dix coups tout
d'une haleine :
Il eſſuie le con de cette jeune ſœur,
Et dans trois coups de cul lui cauſe une
douleur
Qui fait jetter des pleurs à la jeune in-
nocente :
Le Moine ſans pitié, dans ſon ardeur
brûlante,
La ſerre entre ſes bras, ſaiſi d'un doux
tranſport ;
Sentant ſon vit preſſé, comme par un
reſſort,
Change en tendres ſoupirs les pleurs de
ſa conquête,
Et régale ce con d'une ſi belle fête,
Que le cul de la Nonne en ſauta de fureur.
Le paillard darde au fond la bénigne li-
queur,

Et ſuivant ſans repos l'amoureux exercice,
Douze coups, tous portant, ſon vit lui
fut propice.
La douzaine finie, on crut qu'à cette fois
Le Moine borneroit le cours de ſes exploits:
On alloit opiner, quand ce nouvel Her-
cule,
Retournant le Tendron, du prémier coup
l'encule,
Sodomiſe deux coups, & deux fois dé-
chargeant,
Il retire du cul deux fois ſon vit bandant.
Juſques-là Briſe-motte avoit eu l'avantage,
Et le Chapitre alloit lui donner ſon ſuf-
frage;
Le mien n'eſt pas pour lui, répond Frere
Frappart,
Au choix en queſtion je prétends avoir
part,
Et ſur lui remporter une pleine victoire;
Mon vit n'eſt pas ſi long, Peres, je veux
le croire,
Mais pour foutre je veux lui damer le
pion,

Je vais vous le montrer fur ce jeune garçon.
Il dit, & fur le champ déculotant le Frere,
Aux yeux des Papelards paroît le beau derriere.
Il pouffe vivement fon vit fans le mouiller,
Sans effort & fans peine encule l'écolier.
Chacun frappe des mains à ce charmant fpectacle,
Et l'on tient que le coup approche du miracle ;
Quand le bougre, charmé de l'applaudiffement,
Leur dit, fans déculer, je foutrois tout un an :
Le faint homme, en effet, de toute la journée
Ne ceffa de tenir la mazette enculée.
Le Préfident fe leve, & recueille les voix,
Tout eft en fa faveur, le Chapitre en fait choix :
Quand un Moine étourdi fe faifit de la porte,
Et dit qu'il ne veut pas qu'aucun Cordelier forte,

Sans avoir déclaré qu'il faut pour être élu,
Foutre quarante coups, soit en con, soit en cul,
Appellant de leur choix au plus prochain Concile,
Prétendant d'y montrer qu'il n'est pas moins habile,
Qu'il offre de montrer sa proposition,
Mise dans le moment en exécution :
Il sort, ferme après lui, le Chapitre en murmure.
Je veux vous foutre tous, dit-il par la serrure :
Pied ferme & vit en main, il les prend au guichet.
Les Moines se voyant surpris au trébuchet,
Déliberent enfin, & la sainte assemblée,
Qui se voit au passage à coup sûr enfilée,
Veut bien qu'à ce mutin on présente le cul :
Tout autant qu'il en sort, tout autant de foutus.
Pas un n'en est exempt, pas même la vieillesse ;

Le bougre encule tous d'une même viteſſe.
Chaque Moine convient qu'il n'a rien vu
d'égal,
Et qu'on ne peut choiſir un plus grand
Général.



LE DÉSAGRÉMENT DE LA JOUISSANCE.

ENFIN après ſix mois de peine & de ſoupirs
Clymene s'eſt rendue à mes preſſans deſirs.
D'un moment tendre & doux j'ai ſaiſi l'avantage;
Mais, hélas! qui l'eût cru? cette prude ſauvage,
Qui tant & tant de fois a refuſé mes vœux,
A plus foutu de coups que je n'ai de cheveux.
Son con vaſte & ſon cul font une même fente,
Mon vit en fut frappé d'horreur & d'épouvante;
Et parcourant au loin cet abyme profond,
En même tems foutit & le cul & le con.
O vous! qui recherchez l'honneur d'un pucelage,
Amans, ne jugez pas du con par le viſage.
Les dévotes beautés qui vont baiſſant les yeux,
Sont celles, plus ſouvent, qui chevauchent le
mieux;

Telle, d'un air bigot, vous affronte & vous
dupe,
Qui pour un malheureux vingt fois leve sa jupe,
Et feignant de prier, en fermant son volet,
Pour un godemichi quitte son tchapelet.

LE POINT D'AIGUILLE,

CONTE.

CERTAIN tendron qu'Isabeau l'on
nommoit,
Après quinze ans, ayant son pucelage,
Cas singulier, dans un Bal se trouvoit:
Chacun illec de danser faisoit rage,
Fors Isabeau, la pauvre fille étoit
Seule en un coin, faisant triste figure,
Les yeux baissés & tenant sa ceinture
De ses deux mains que point ne remuoit,
Si qu'eussiez dit que c'étoit une idole.
Un sien ami, que j'appelle Damon,
Vient l'acoster, lui fait cette leçon;
Tandis qu'ici l'on rit l'on cabriole,
Être ainsi triste, à vous n'est pas fort
beau,

Chacun s'en moque ; allons, belle Isabeau,
Venez danser, souffrez que je vous mene,
Là votre main .... Non, ce n'est pas la peine,
Dit Isabeau, Monsieur, laissez ma main,
Bien grand merci, pourtant ne croyez mie
Qu'un tel refus provienne de dédain ;
De danser j'aurois grande envie :
Mais on m'a dit, que quand je danserois,
Mon pucelage aussi-tôt je perdrois,
Qu'il tomberoit devant les gens, Eh Dame !
Maman après me chanteroit sa gamme,
Bien la connois, elle m'affoleroit :
Ah ! dit Damon, qui sous cape rioit,
Je vois que c'est ; or qu'à ce point ne tienne
Que ne preniez votre part du plaisir ;
Dans ce moment tout à votre loisir
Pourrez danser, sans crainte qu'il advienne

Ce que si fort me semblez redouter :
Il faut sans plus à votre pucelage
Trois points d'aiguille, & vais, sans différer,
Si le voulez, vaquer à cet ouvrage;
Je ne ferois, pour toute autre que vous,
Besogne telle ; or ça dépêchons-nous,
Puis danserons après tout à notre aise.
Aussi-tôt dit, notre belle Niaise,
Suit le galant, & tout alla si bien,
Que de leur fuite on ne soupçonna rien.
Voilà Damon qui prend en main l'aiguille,
Vous fait un point, puis un autre ; la fille
De prendre goût & de dire, Ah ! vraiment,
Je couds fort mal, à ce que dit Maman,
Elle me gronde, oh bien ! qu'elle m'achete
Pareille aiguille, elle verra beau jeu :
Les vend-on cher ? Cousez encor un peu :
On coud un point, puis Damon fait retraite :
Belle, dit-il, c'est bien assez cousu
Pour cette fois, & votre pucelage

N'a déſormais à craindre aucun dommage,
Venez danſer : la fripponne eût voulu
Ne point ſi-tôt abandonner l'ouvrage,
Elle allégoit bien des *ſi*, bien des *mais*,
Rien que trois points, il ne tiendra jamais,
Onques ne fut robe trop bien couſue ;
Mais le galant s'éloignant à ſa vue,
Elle rentra dans le Bal à l'inſtant.
Quelqu'un la prend pour danſer, elle danſe,
On admira ſa noble contenance,
Son air, ſes traits, ſon teint vif & brillant,
Le tout étoit l'ouvrage d'un moment.
Un ſeul moment d'Iſabeau l'imbécille,
Avoit ſu faire Iſabeau la gentille :
Comment cela, demandez-le aux Docteurs,
Docteurs en Loix ou bien en Médecine ;
Nenni-da, non, au diable leur doctrine ;
Ce ſont Pédans que Dieu fit ; c'eſt ailleurs

Que trouverez ſolution certaine,
De cettui cas, chez Jean le Florentin;
Chez mon Patron, le gentil la Fontaine,
Gens, qui d'amour tiennent tout leur
latin;
Or reprenons notre conte. La belle
Ayant danſé pendant aſſez long-tems,
Vint à Damon; je crains fort, lui dit-elle,
Qu'après maints ſauts & maints trémouſſemens,
Ce qu'avez fait ne ſoit peine perdue;
Partant allons coudre tout de nouveau
Mon pucelage, il ne ſeroit pas beau
Que tout-à-coup il tombât à la vue
De tout le monde, & pouvant l'empêcher,
Vous en auriez autant que moi de blâme;
Venez donc, ſuit: Damon répond, oh
Dame!
Plus n'ai de fil, d'un autre couturier
Pourvoyez-vous; c'eſt méchanceté pure;
Dit Iſabeau, de fil vous n'avez plus?
Eh! dites-moi, que ſont donc devenus
Deux pelotons qu'aviez à la ceinture?

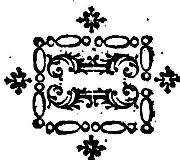


QUATRAIN

DU COMTE DE GUICHE

A Mr. D'OLONNE.

COMTE, jaloux de la Comteſſe,
Crois-moi, ne me reproche rien,
Mon ſort eſt moin doux que le tien;
Je ne fous que ta Femme, & tu fous ma Maîtreſſe,



LA
COMTESSE
D'OLONNE.

COMÉDIE

DE MR. DE BUSSI RABUTIN.

ACTEURS ET ACTRICES
de la Piece.

ARGENIE, *la Comtesse d'Olonne.*

BIGDORE, *le Comte de Guiche.*

GELONIDE, *la Comtesse de Fiesque.*

L'ABBÉ, *l'Abbé de Roye.*

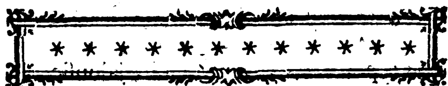
MARCELIN, *Marsillac.*

LIZE, *femme-de-chambre de la Comtesse d'Olonne.*

CASTELLOR, *le Duc de Castres.*

MANICAMP, *le Giton du Comte de Guiche.*

GANDALIN, *le Duc de Candale, & autres.*



LA COMTESSE D'OLONNE, COMEDIE.

Le théâtre représente, à l'ouverture de la piece, la Comtesse d'Olonne couchée sur un lit de repos, sa femme-de-chambre assise dans un fauteuil à côté de son oreiller. La Comtesse s'éveille en sursaut, épouvantée d'un rêve qu'elle vient de faire, & dit sous le nom d'Argénie.

SCENE PREMIERE.

ARGENIE & LIZE.

ARGENIE, *croyant voir l'ombre du Duc de Candale son premier amant.*

FANTOME impérieux, qui viens mal-à-propos
Condamner mes plaisirs & troubler mon repos,

Va, reporte aux enfers ta noire jaloufie.
Et ne te mêle plus de cenfurer ma vie.
Chargé de tant d'horreurs, de quoi t'a-
vifes-tu
De venir ici me prôner la vertu?
Ne te fouvient-il plus que je fuis une
femme,
De qui le con brûlant fent la plus vive
flamme,
Et que de ton vivant, loin de me foulager,
Cruel, tu débandois à me faire enrager?
Non, je ne te crains plus, tes menaces
font vaines,
Par ton heureux trépas la mort brifa mes
chaînes:
Depuis ce doux moment, prodiguant mes
faveurs,
J'ai dans mes intérêts réuni tous les cœurs;
Il faut foutre ou mourir.

LIZE.

Il faut mourir ou foutre!
Eft-ce donc la colere, ou l'amour, qui
vous outre,
Madame, qu'avez-vous?

ARGENIE.

Ah ! Lize, quel réveil !
Et que n'ai-je point vu dans mon triste
sommeil !
Au sortir du repas me trouvant assoupie,
Sur ce lit de repos je me suis endormie ;
Lorsque me remplissant & d'horreur &
d'effroi,
Le jaloux Gandalin a paru devant moi.
Infame, m'a-t-il dit, d'une voix ef-
froyable,
Je viens te reprocher ta vie abominable ;
Ingrate, as-tu si-tôt perdu le souvenir
De l'estime où mon feu pouvoit te main-
tenir ?
Dans le nombre des morts je n'étois pas
encore,
Quand tu m'associas Marcelin & Bigdore,
Crisante, Castellor, l'Aventurier, l'Abbé;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être
nommé.
Que tu m'as fait souffrir ! mais non plus
grand supplice,
Fut de voir quels Amans étoient à ton
service,

Que sans discrétion & sans cacher ton feu,
Tu fis de plus en plus à tous venans beau
jeu.
Va, ton abaissement fait honte à ma
mémoire,
Ma passion à part, il y va de ma gloire.
Les Dieux pour t'accabler de malheurs
infinis,
Vont t'élargir le con & raccourcir les vits;
Les plus jeunes fouteurs auront mille foi-
blesses,
Toujours à contre-tems tu leveras les
fesses,
Et tes Amans contraints par une dure loi,
Au milieu du coït s'endormiront sur toi.
Pour un gueux impuissant l'amour te ren-
dra folle,
Tes moindres maux seront chaude-pisse
ou vérole;
Enfin, Bougresse, enfin pour avoir trop
foutu,
Un chancre confondra ton con avec ton
cul.
L'ombre à peine eut fini ces mots épou-
vantables,

Qu'il diſparut.

LIZE.

O Ciel ; quels malheurs effroyables
Menacent vos beaux jours ! & quel affreux
tableau !
N'appréhendez - vous pas de tomber en
lambeaux ?

ARGENIE.

On ne peut de frayeur être plus agitée.

LIZE.

Vous êtes dans l'Amour auſſi trop em-
portée.
Madame ; Gandalin peut bien vous gour-
mander :
Pour vous foutre, ne faut que vous le
demander.

ARGENIE.

Que veux - tu, ma Lizon, je n'ai que cet-
te envie,
Et c'eſt le plus grand bien qu'on goûte
dans la vie.

LIZE.

Je lis dans votre cœur, je connois vo-
tre goût,

Il n'eſt aucun plaiſir pour vous, ſi l'on
ne f....
Abandonnez-vous donc à votre humeur
lubrique,
Et mêlant l'Etranger avec le Domeſtique,
Le Prince, le Bourgeois & les premiers
venus,
Foutez, foutez, Madame, à couillons
rabattus.

SCENE II.

La Comteſſe d'Olonne devient amoureuſe du Comte de Guiche, & conſulte la Comteſſe de Fieſque.

ARGENIE & GELONIDE.

ARGENITE.

Vous ne croiriez jamais, aimable Gélonide,
Que pour prendre un Amant je fuſſe encor timide;
Cependant je balance à recevoir le cœur

D'un garçon de vingt ans, d'un aimable
vainqueur,
Qui me dit chaque jour qu'il m'aime &
qu'il m'adore;
Vous le connoissez bien, c'est le charmant
Bigdore,
Qui véritablement en ressentant vos coups,
N'a pas eu de sujet de se plaindre de vous,
Le croyez-vous mon fait, est-il homme
solide?
Vous m'entendez fort bien, ma chere
Gelonide.

GELONIDE.

Madame, à tout ceci, d'honneur je n'en-
tends rien.

ARGENIE.

Je parlerai plus clair, ce garçon fout-il
bien?

GELONIDE.

Que dites-vous, Madame, ah l'horrible
langage!

ARGENIE.

Ne le parlez-vous plus depuis votre veu-
vage?

GELONIDE.

Moi, je dis, tout au plus, des mots à double ſens.

ARGENIE.

Comment nommez-vous donc un vit en mots décens ?

GELONIDE.

Si je nommois cela, je dirois une pine.

ARGENIE.

Ayant le vit au con, vous m'avez bien la mine
De l'y laiſſer plutôt juſqu'à demain matin,
Que d'oſer, pour l'ôter, le toucher de la main.
Mais quittons ce propos, chacun fout à ſa guiſe,
Banniſſons les façons, parlons avec franchiſe ;
Que me conſeillez-vous ſur ce nouveau fouteur ?

GELONIDE.

On ne prend là-deſſus avis que de ſon cœur ;

Pour

Pour moi, j'ai cru le mien, croyez-en donc le vôtre,
Il vous conseillera beaucoup mieux que tout autre.

ARGENIE.

Le mien sur ce fouteur ne me dit rien de bon,
Et mille gens m'ont dit qu'il n'aimoit pas le con;
Au contraire, on m'a dit qu'il est de la manchette.
Et que faisant semblant de le mettre en levrette,
Le drôle en vous parlant toujours du grand chemin,
Comme s'il se trompoit; enfiloit le voisin
Par inclination, c'est un branleur de Pique

GELONIDE.

Et qui cherche le con par pure politique.

ARGENIE.

Que dites-vous, Madame, & comment parlez-vous?

GELONIDE.

On apprend à hurler au bois avec les loups.

ARGENIE.

Je suis de votre avis, Madame, je l'approuve ;
Mais je suis la Brebis pour foutre, & vous la Louve.

SCENE III.

La Comtesse d'Olonne, amoureuse du Comte de Guide, l'appelle.

Parodie du Cid.

ARGENIE & BIGDORE.

ARGENIE.

A Moi, Comte, deux mots.

BIGDORE.

Parle.

ARGENIE.

Ote-moi d'un doute ;
Connois-tu bien le con ?

BIGDORE.

Oui.

ARGENIE.

Parlons bas, écoute :
Sais-tu bien qu'il vaut mieux mille fois
que le cul,
Qu'en tous lieux on t'appelle un Bougre,
le sais-tu ?

BIGDORE.

Tels discours sont tenus par Dames mé-
prisées.

ARGENIE.

Non, non, nous savons bien tes histoires
passées.

BIGDORE.

A quatre pas d'ici je t'en éclaircirai.

ARGENIE.

Jeune présomptueux.

BIGDORE.

Je suis jeune, il est vrai,
A peine ai-je vingt ans ; mais aux couil-
les bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des
années.

ARGENIE.

De t'attaquer à moi, qui t'ai rendu si
vain,
Toi qu'on ne vit jamais le vit roide à la
main?

BIGDORE.

Je n'ai, jusqu'à présent, jamais trompé
de Belles,
Et ton con, si tu veux, en saura des
nouvelles.

ARGENIE.

Sais-tu bien qui je suis ?

BIGDORE.

Oui, tout autre que moi,
Au seul bruit de ton nom, pourroit trem-
bler d'effroi :
Mille & mille fouteurs, crevés à ton ser-
vice,
Semblent me présager un semblable sup-
plice.
J'attaque en téméraire un con toujours
vainqueur ;
Mais j'aurai trop de force, ayant assez
de cœur ;

A qui ſout Argénie il n'eſt rien d'impoſſible,
Ton con eſt invaincu, mais non pas invincible.

ARGENIE.

La grandeur qui paroît aux diſcours que que tu tiens,
Par tes yeux chaque jour ſe découvroit aux miens,
Et croyant voir en toi l'honneur de la jeuneſſe,
Mon cœur te deſtinoit en ſecret ſa tendreſſe;
Il eſt vrai que le bruit de ton peu de vigueur
Avoit, non ſans raiſon, ralenti mon ardeur;
Mais puiſqu'il eſt certain, & qu'enfin tu m'aſſure
Que tout ce qu'on a dit eſt autant d'impoſture,
Je viens t'offrir mon con, m'abandonner à toi,
Et me faire un plaiſir de recevoir ta foi.

SCENE IV.

Le Comte de Guiche en veut jouir, il se trouve impuissant, & veut s'excuser en disant.

BIGDORE

MAdame, pardonnez à ce triste accident;
Il vient de trop d'amour.

ARGENIE.

Ah ! ne m'aimez pas tant;
Si votre trop d'amour cause votre impuissance,
Honorez-moi, Seigneur, de votre indifférence;
Mais puisque le destin vous a fait pour les culs,
Pourquoi Diable songer à faire des cocus?
Apprenez, apprenez enfin à vous connoître,
Sortez, ou je vous fais jetter par la fenêtre.

SCENE V.

Le Comte de Guiche, après avoir raconté son aventure à Manicamp son Giton, il lui dit.

BIGDORE.

Saisi du plus juste dépit,
Je voulois me couper le vit,
Ma résolution fut vaine;
Le cruel auteur de ma peine,
Que la peur avoit tout glacé,
Tout malotru, tout replissé,
Etoit allé chercher son centre,
Et s'étoit sauvé dans mon ventre:
Ne pouvant donc rien faire à ce bougre de vit,
Voilà ce qu'à-peu-près ma colere lui dit:
Toi, qui fais le vaillant quand tu ne vois personne,
Et sur la foi duquel est fou qui s'abandonne,

Infame traitre, à qui je peux donner le
nom
D'une partie honteuſe, avec juſte raiſon,
Toi, qui ne pris jamais les gens que par
derriere,
Et par qui je reſſemble au Maréchal mon
pere,
Dis-moi pourquoi la peur t'a ſi fort rac-
courci,
Que t'ai-je fait, ingrat, pour me traiter
ainſi ?
Mais le lâche, l'œil morne & la tête baiſſée,
Sembloit ſe conformer à ma triſte penſée,
C'étoit du tems perdu que lui rien re-
procher,
Il étoit à ma voix auſſi ſourd qu'un rocher.



SCENE VI.

Le Comte de Guiche retourne à la Comtesse d'Olonne, & s'en acquitte à son honneur, & lui dit.

ARGENIE.

JE reconnois, Seigneur, que j'étois dans
l'abus ;
Or, qu'aimez-vous le mieux, ou des
cons ou des culs ?
A présent vous avez de tous deux connoissance.

BIGDORE.

Je fais des cons aux culs beaucoup de
différence,
Et si, jusqu'à présent, j'ai mieux aimé
les culs,
Reine, c'est que les cons ne m'étoient
pas connus.
Si faut-il convenir qu'on n'en peut voir
un autre

Plus haut, ni plus brûlant, plus charmant que le vôtre,
N'eſt-il pas vrai, mon cœur ?

ARGENIE.

Je crois, ſans vanité,
Qu'il n'en eſt pas beaucoup de cette qualité ;
Les enfans n'en ont pas fort ouvert le paſſage,
Et tout le monde y trouve un air de pucelage.





ODE
A PRIAPE.

Par Mr. Piron.

FOutre des neuf Graces du Pinde ;
Foutre de l'Amant de Daphné,
Dont le flasque vit ne se guinde
Qu'à force d'être patiné.
C'est toi que j'invoque à mon aide,
Toi, qui dans les cons d'un vit roide
Lance le foutre à gros bouillons ;
Priape, soutiens mon haleine,
Et pour un moment dans ma veine
Porte le feu de tes couillons.



Que tout bande, que tout s'embrasse,
Accourez Putains & Ribaudes.
Que vois-je ! où suis-je ! ô douce extase!
Les Cieux n'ont point d'objets si beaux ;

Des couilles en blocs arrondies,
Des cuisses fermes & bondies.
Des bataillons de vits bandés,
Des culs ronds sans poil & sans crotes,
Des cons, des tetons & des mottes,
D'un torrent de foutre inondés.



Restez, adorables images,
Restez à jamais sous mes yeux;
Soyez l'objet de mes hommages,
Mes Législateurs & mes Dieux.
Qu'à Priape on éleve un Temple,
Où jour & nuit l'on vous contemple;
Au gré des vigoureux fouteurs:
Le foutre y servira d'offrande,
Les poils & couilles de guirlande,
Les vits de Sacrificateurs.



Aigle, Baleine, Dromadaire,
Insecte, Animal, Homme, tout
Dans les Cieux, sous les eaux, sur la
terre,

Tout nous annonce que l'on fout.
Le foutre tombe comme grêle,
Raisonnable ou non, tout s'en mêle ;
Le con met tous les vits en rut,
Le con du bonheur est la voie,
Dans le con gît toute la joie,
Mais hors du con point de salut.]



Que l'or, que l'honneur vous chatouille,
Sots avares, vains conquérans,
Vivent les plaisirs de la couille,
Et foutre des biens & des rangs.
Achille, aux rives du Scamandre,
Pille, détruit, met tout en cendre ;
Ce n'est que feu, que sang, qu'horreur;
Un con paroît, passe-t-il outre ?
Non, je vois bander mon Jean-foutre,
Ce Héros n'est plus qu'un fouteur.



Quoique plus gueux qu'un rat d'Eglise,
Pourvu que mes couillons soient chauds,

Et que le poil de mon cul frise,
Je me fous du reste en repos.
Grands de la terre, l'on se trompe,
Si l'on croit que de votre pompe
Jamais je puisse être jaloux ;
Faites grand bruit, vivez au large,
Quand j'enconne & que je décharge,
Ai - je moins de plaisir que vous ?



Des fouteurs la fable fourmille.
Le Soleil fout Leucothoé,
Cynire fout sa propre Fille,
Un Taureau fout Pasiphaé,
Pygmalion fout sa Statue,
Le brave Ixion fout la Nue,
On ne voit que foutre couler ;
Le beau Narcisse pâle & blême,
Brûlant de se foutre lui-même,
Meurt en tâchant de s'enculer.



Socrate, direz-vous, ce Sage,
Dont on vante l'esprit divin,

A vomi peste & a fait rage
Contre le sexe féminin ;
Et pour cela le bon Apôtre
N'en a pas moins foutu qu'un autre.
Interprétons mieux ses leçons :
Contre le sexe il persuade,
Mais sans le cul d'Alcibiade,
Il n'eût pas tant médit des cons.



Mais voyons ce brave Cynique,
Qu'un bougre a mis au rang des chiens,
Se branler gravement la pique,
A la barbe des Athéniens.
Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne,
L'éclair brille, Jupiter tonne,
Son vit n'en est point démonté ;
Contre le ciel sa tête altiere,
Au bout d'une courte carriere,
Décharge avec tranquillité.



Cependant Jupin dans l'Olympe,
Perce des culs, bourre des cons ;

Neptune au fond des eaux y grimpe
Nymphes, Sirenes & Tritons.
L'ardent fouteur de Proserpine
Semble sans sa couille divine
Avoir tout le feu des Enfers.
Ami, jouons les mêmes farces,
Foutons tant que le con des Garces
Nous foute enfin l'ame à l'envers.



Tysiphone, Alecto, Mégere,
Si l'on foutoit encor chez vous;
Vous, Parques, Caron & Cerbere,
De mon vit vous tâteriez tous.
Mais puisque par un sort barbare,
On ne bande plus au Tartare,
Je veux y descendre en foutant:
Là, mon plus grand tourment, sans doute,
Sera de voir que Pluton foute,
Et de n'en pouvoir faire autant.



Redouble donc tes infortunes,
Foutu sort, sort plein de rigueur,

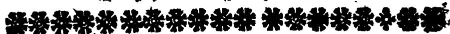
Ce n'eſt qu'à des ames communes
A qui tu peux foutre malheur ;
Mais la mienne que rien n'alarme,
Plus ferme que le vit d'un Carme,
Rit des maux préſens & paſſés.
Qu'on me mépriſe & me déteſte,
Que m'importe ; mon vit me reſte,
Je bande, je fous, c'eſt aſſez.

COUPLET.

Sur l'air : *Quel caprice, quelle injuſtice*, &c.

QU'ON me baiſe,
Plus chaud que braiſe.
Mon con, Nicaiſe,
Se préſente à toi :
Qu'on me baiſe,
Point de foutaiſe,
Viens, bande à l'aiſe,
Vîte mets-le-moi.
Avance donc, foutu colin,
Quoi, tu n'es pas encore en train ?
Et dans ma main,

Qu'à te branler je lasse en vain,
Ton vit plus froid que glace
Reste mollasse,
Il fontimasse,
Quel bougre d'engin !
Mais il dresse,
Par mon adresse
Le charme cesse,
Qu'il est gros & long !
Que sa flamme
Brûle mon ame.
Ah ! je me pâme ;
Que le foutre est bon !



E'TIMOLOGIE

DE L'AZE-TE-FOUTE,

CONTE.

Un jour de foire dans Châlons,
Colas s'en alloit à la ville,
Monté sur le roi des ânons,
Animal soumis & docile
Contre l'usage des grisons.
N'étant qu'au milieu de sa route,

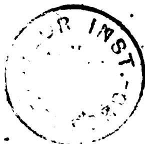
Il fit rencontre de Catin
Lasse, suant à grosse goute,
Et faisant à pied le chemin.
La belle, voyant son Voisin,
Qui s'en alloit le vent en poupe,
Le conjura par Saint Martin,
De la laisser monter en croupe.
Un cœur aussi dur qu'un rocher
Se fût attendri pour la belle;
Elle étoit fraîche, encore pucelle;
Et sa main pouvoit s'accrocher
Par fois au pommeau de la selle.
Mais ces menus dons des Amans,
Que nous autres, honnêtes gens,
Avons batisé *Petite Oie*,
Sont nommés par certains manans,
Viande creuse & fausse monnoie:
De ces manans étoit Colas,
Aussi n'en faisoit-il grand cas.
Depuis long-tems de la Donzelle
Il avoit pris ville & fauxbourgs,
Mais elle défendoit toujours
Avec vigueur la citadelle.
Le Gars en plus de vingt assauts

Fut repoussé sur la verdure,
Non sans force coups de fuseaux,
Sans mainte & mainte égratignure,
Colas en avoit le cœur gros ;
Aussi tout sec piquant sa bête,
Néant, dit-il, à la requête :
Catin le flatte tendrement,
Le manant tousse fiérement ;
Si l'une presse, l'autre chante ;
Que faire en telle extrémité ?
Catin n'avoit point d'Atalante
Les pieds, ni la légéreté :
Puis c'étoit au cœur de l'Eté,
Peut-être dans la canicule ;
Colas gardoit son quant-à-moi,
Nécessité n'a point de loi.
Enfin la belle capitule :
Arrêté fut qu'à chaque pet,
Que feroit messire baudet,
Maître Colas & la Bergere.
Feroient un tour sur la fougere ;
Le tout pour le soulagement
Et le repos de la monture ;
Que toutefois griffe, ni dent,

Façon aucune, aucun murmure
Ne ſéroient admis nullement,
Sinon à pied & promptement.
Le traité fait, la Belle monte;
Le drôle auſſi-tôt du talon
Frappe le flanc de ſon griſon;
Maître baudet pete & ſans honte,
Il ſavoit par cœur ſa leçon.
A cette eſpece d'exercice
Jadis l'avoit dreſſé Colas,
Pour certaine Dame Thomas.
Martin ayant fait ſon office,
Colas deſcend, point de quartier;
Elle eut beau cent fois le prier,
Il l'emporte, il ſue, il travaille,
Et d'une ſanglante bataille
Revint tout couvert de laurier.
Tous deux remontent: la Fillette
Rajuſte & mouchoir & cornette.
Bientôt après le Villageois
Tournant vers elle le minois,
Fut ſurpris de la voir plus belle;
C'étoit l'effet d'un incarnat
Qu'elle avoit acquis au combat.

Tout auſſi-tôt ardeur nouvelle,
Coups dans les flancs & nouveau ſon,
Pour deſcendre moins de façon.
A la troiſieme pétarade
Catin vous fait une gambade,
Tire Colas par ſes habits,
Lui montrant un prochain taillis.
Ce bois lui donna l'eſtrapade,
Il en revint pâle & défait,
Et jurant contre le baudet.
Il n'étoit au but : la Fillette
Avoit découvert ſon ſecret :
Elle talonne, l'ânon pete;
Lors, dit Catin, n'entends-tu pas ?
Quoi, répond l'autre ? l'Aze . . . écoute :
Si l'Aze pete, dit Colas,
Palſangué. que l'Aze te foute.





LA PUCE.

CONTE.

LE hazard seul, sans l'aide du génie,
Est quelquefois pere d'inventions,
Tel est vanté pour ses productions,
Qui n'y pensa, peut-être, de sa vie:
C'est ce qu'on voit tous les jours en chymie.
Nature tient tous ses trésors ouverts
Aux ignorans aussi-bien qu'aux experts;
Le tout dépend d'en faire la rencontre;
Sans la chercher, souvent elle se montre.
Nous le voyons par l'exemple d'Agnès,
Qui n'étoit fille à découverte aucune;
Mais qui pourtant un matin en fit une
Que cent Nonnains vanteront à jamais.
Voici le fait. Suivante d'une Dame
Etoit Agnès, farouche elle avoit l'ame;
Non par vertu, mais par tempérament,
Ainsi qu'on voit qu'il arrive à la femme,
Lorsque le Ciel la traite durement.

La jeune Agnès passoit pour fille sage,
Elle étoit belle, & n'avoit que quinze
ans.
Auprès d'Agnès Laquais du voisinage
Ne rencontroient que griffes & que dents;
Jeunes Marquis visitoient la Maitresse
Pour voir Agnès; mais sans distinction,
Agnès pour tous implacable tigresse,
Egard n'avoit à la condition.
Amour, pour faire à son cœur quelques
breches,
Avoit contr'elle épuisé maintes fleches
Sans nul effet: elle portoit un cœur
Bien cuirassé; si que dans sa fureur
Amour jura de venger cet outrage;
Mais ce courroux tomba sur son auteur,
Agnès tourna tout à son avantage.
Dans la saison de l'aimable Printems,
Un jour, dit-on, de Dimanche ou de
Fête,
Du tendre émail, dont Flore orne les
champs,
La jeune Agnès avoit paré sa tête.
Entre deux monts, formant un sein de
lis,
Etoit

Etoit placée une rose naissante,
Qui relevoit leur blancheur ravissante,
Et recevoit un nouveau coloris.
Dans un corset sa taille prisonniere
Pouvoit tenir, sans peine, entre dix
doigts.
Sous un jupon d'une étoffe légere
Un bas de lin paroissoit quelquefois,
Tiré si bien & si blanc à la vue,
Qu'on auroit cru voir une jambe nue;
Bref dans l'enclos d'un soulier fait au tour,
Son petit pied inspiroit de l'amour.
L'Enfant aîlé, plus espiegle qu'un Page,
Comme j'ai dit, lui gardoit une dent.
Voici le tems, dit-il, ça, faisons rage,
Et dérangeons tout ce vain étalage
Chez cet objet qui m'est indifférent.
Aussi-tôt dit, il change de nature,
Puce devient, d'abord lui saute au cou,
Au front, au sein, à la main, fait le fou,
Laissant par-tout une vive piquure.
Notre beauté, sensible à cet assaut,
Cherche la puce, en veut faire justice;
Mais Cupidon esquive par un saut,

Et Doucement sous son corset se glisse,
Y fait carnage & n'en veut déloger.
Fillettes sont bons morceaux à gruger,
L'Amour en fait souvent son ordinaire :
Si comme lui je savois me venger,
De par saint Jean je ferois bonne chere.
Agnès en feu déchire son corset,
Le jette au loin, arrache sa chemise,
Et montre au jour deux montagnes de lait,
Où sur chacune une fraise est assise.
Elle visite & regarde en tous lieux
Où s'est caché l'ennemi qui l'assiege;
Mais il étoit déja loin de ses yeux,
Et lui mordoit une cuisse de neige.
Ce dernier coup accroît ses déplaisirs;
Elle défait sa jupe, toute émue :
Au même instant mille amoureux zéphyrs
Vont caresser ce qui s'offre à leur vue,
Et combattant en foule à ses côtés,
Pour une heureuse & douce préférence,
Sauvent l'amour d'une prompte vengeance
Qui l'attendoit au sein des voluptés.
A la faveur d'un saut, d'une gambade

Le petit Dieu soutient sa mascarade ;
Aux batres joue & sans cesse fend l'air.
Il vient s'offrir de lui-même à la Belle,
Puis il échappe aussi prompt qu'un éclair,
Et fait cent tours d'un vrai Polichinel.
Pendant ce jeu, vers un jeune taillis,
L'Amour lorgnoit un portail de rubis,
Fief en tous lieux relevant de Cythere ;
Mais que la Belle, injuste & téméraire,
Avec chaleur disputoit à Cypris.
Plus mille fois que la nature humaine,
Les immortels sont jaloux de leurs droits ;
Puis il étoit question d'un domaine
A faire seul l'ambition des Rois.
Dans son enceinte, aux alarmes fermée,
Régnoient en paix les délices des sens :
Il y couloit une source enflammée
De pamoisons & de ravissemens.
Contre tels Forts besoin est de courage ;
L'Amour en a bonne provision :
Il fait l'attaque, il force le passage,
Et prend d'assaut ce charmant appanage,
Malgré l'effort de la rebellion.
Calmez, Agnès, ce courroux qu'on voit
naitre, L 2

Ne craignez rien pour ce charmant séjour;
Si le premier l'amour s'en rend le maître,
C'est un tribut qui n'est dû qu'à l'amour.
Vaines raisons; on court à la vengeance;
Un doigt de rose, à cet effet armé,
Tient, lui tout seul, l'ennemi renfermé,
Et le pressant, l'attaque à toute outranoe;
Cupidon fuit par un étroit sentier;
On le poursuit, l'attaque est redoublée;
Le doigt vengeur met l'alarme au quartier,
Et la demeure en est toute troublée.
Les citoyens de ce séjour heureux,
Les deux plaisirs, les charmantes ivresses,
Jusques alors oisifs & langoureux,
Par ce combat sortent de leurs mollesses;
Chacun d'un vol badin & caressant,
S'empresse autour de son aimable mere,
Répand sur elle un charme ravissant,
Lui fait bientôt oublier sa colere.
Ce doigt vengeur, au meurtre destiné,
Fait sous ses coups naître mille délices;
L'Amour lui-même en est tout étonné,
Et se repent déja de ses malices;
Il craint de voir son trône abandonné,

Et ses autels privés de sacrifices.
De son palais enfin la volupté
Sur l'œil d'Agnès pousse une sombre nue,
Elle se pâme, elle tombe éperdue :
L'Amour s'échappe & court épouvanté
Remplir Vénus d'une alarme imprévue.
De son extase à peine revenue,
L'aimable enfant recommença ce jeu ;
Elle y prit goût, & par elle dans peu
Dans l'Univers la science en fut sue ;
Mais nuit & jour chez le Peuple Nonnain,
Il fut en vogue, où cette heureuse histoire
Fut aussi-tôt écrite sur l'airain,
Pour en garder à jamais la mémoire.

JOUISSANCE.

L'Amoureux oiseau du matin
Chantoit sa premiere victoire,
Quand l'Amour m'éveillant soudain,
Offre Doris à ma mémoire.
Au réveil de l'astre du jour,

Entre mes bras, fenfible & tendre,
La jeune Doris devoit rendre
Son premier hommage à l'Amour.
Déja chez moi pour cette fête
Sont tous les enfans de Cypris :
Les uns pour couronner fa tête
Préparent des myrtes fleuris ;
Ceux-ci des campagnes de Flore
Portent un butin précieux,
De fes dons qui viennent d'éclorre
Font un autel délicieux ;
D'autres de leurs aîles légeres
Provoquent les tendres Zéphyrs ;
Plufieurs attendent le myftere,
Folâtrant avec les plaifirs.
J'animois leur troupe riante,
Quand foudain j'entends un bruit fourd ;
J'ouvre & je vois Doris tremblante,
A pas lents qui fuivoit l'amour.
Ses yeux fe troublent à ma vue,
Sur fon front monte la pudeur,
Et l'innocente retenue
Combat encore dans fon cœur.
Sur fa main délicate & tendre

Je me colle amoureusement ;
Elle me suit sans se défendre
Dans mon heureux appartement.
L'air de Paphos qu'on y respire
Excite, enflamme nos desirs :
Doris se trouble, je soupire,
Aussi-tôt, volent les plaisirs.
Après mille baisers de flamme
Pris sur sa bouche & sur ses yeux,
Je romps un corset envieux,
Et sur sa gorge je me pâme.
Quels furent vos tendres transports,
Zéphyrs ? Vos riantes haleines
Jamais sur l'émail de nos plaines
N'ont caressé tant de trésors.
Cependant le Dieu qui préside
A ces mysteres révérés,
D'une fureur feinte & rapide,
Agite mes sens égarés.
Rempli du Dieu qui me transporte,
J'embrasse Doris & la porte
Sur l'autel sacré de l'Amour,
Autel simple, mais plein de charmes,
Où le sang coule sans alarmes,

Où tout mortel reçoit le jour,
O ! toi, dont la flamme m'anime,
Dieu d'Amatonte, dis je alors,
Tu vois à tes pieds ta victime,
Rends-la docile à mes efforts !
A ces mots, la Cour de Cythere
Forme un long applaudissement ;
J'acheve un pénible mystere,
Et Doris se plaint tendrement.



VERS

A MADAME DE***.

Sur un Passage de Pope.

POpe l'Anglois, ce Sage si vanté,
Dans sa Morale au Parnasse embellie,
Dit que les biens, les seuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aisance & la santé.
Il s'est trompé Quoi ! dans l'heureux partage
Des dons du Ciel faits à l'humain séjour,

Ce trifte Anglois n'a pas compté l'amour ?
Qu'il eft à plaindre ! il n'eft heureux, ni fage.



LETTRE

De Mademoiselle .... à Monsieur ....

CHer ami, j'ai reçu votre très-petite Lettre; mais toute petite qu'elle eft, elle m'a occupée toute la nuit & m'a occafionné un volume de réflexions plus tendres les unes que les autres, & plus difficiles encore à vous exprimer. Que ne puis-je les tirer affez au clair pour en remplir cette lettre ! que vous feriez content de moi ! je vous défierois de croire encore que votre amour l'emporte fur le mien. Les fentimens que vous m'avez infpirés font trop vifs pour vous les bien peindre. Que votre pénétration m'interprete, qu'elle vous montre tel que vous

êtes, aimable & charmant & avec toutes les qualités capables d'inſpirer le plus tendre attachement, qu'elle vous voie par mes yeux . . . .

J'ai un cœur, mon plus cher, & un cœur qui vous eſt tendrement attaché. Quelque vive que ſoit votre pénétration, quelque effor qu'elle prenne, elle ne l'interprétera jamais comme il faut. Hélas! je ſouffre plus que vous de ne pouvoir pas à loiſir vous donner les preuves les plus ſenſibles de mon amour. Que cet aveu mette le ſceau à nos tendres ſentimens, en attendant le moment heureux de le couronner.

Il me ſemble, mon cher petit cœur, que je ne te dis que des mots & que je t'exprime bien mal à quel point je t'aime. Viens donc lire dans mes yeux l'aſſurance de ton bonheur, s'il eſt vrai que tu le faſſe de ma conquête; viens, tout ce que j'ai de plus cher au monde, viens, le plus aimable & le plus aimé des hommes.

RÉPONSE.

JE n'ai pas lu ta lettre, mon plus cher cœur, je l'ai dévorée, & cela cent fois depuis que je l'ai. Tu n'as rien laissé à ma pénétration .... Eh ! que pourrois-je suppléer aux tendres aveux que tu me fais ? Qu'ils se sont insinués aisément dans mon ame ! Ah ! quelle volupté ils y ont répandue ! J'ai presque eu la présomption de penser que j'étois aimé de vous autant que je vous aime : pardonne, ma bonne amie ; la différence de toi à moi, que j'ai senti à l'instant, a corrigé ma présomption : il n'appartient qu'à toi d'être aimée sans bornes, & voilà comme je t'aime. A chaque lecture que j'ai faite de ta lettre charmante, je n'ai existé que dans une partie où tout moi-même s'est concentré. Dieux ! quel essor mon imagination prenoit dans ces heureux momens! elle anéantissoit l'humanité, te réservoit

ſeule, franchiſſoit tous les obſtacles, voloit vers toi ; je me précipitois dans tes bras. Là, nos levres collées enſemble laiſſoient à peine de tems en tems un libre paſſage à nos langues amoureuſes qui cherchoient à s'unir. Combien de fois tes joues appétiſſantes, tes yeux touchans, ton front noble, ouvert, le trône des graces, furent-ils couverts de mes baiſers brûlans ? Ils le feroient encore ; mais combien d'autres beautés plus faites pour l'amour, quoique moins parlantes, demandoient mon hommage ! C'étoit alors que, preſſé par les plus vives ardeurs, je te prenois, avec tranſport, dans mes bras, & te portois ſur l'autel où je voulois conſommer le ſacrifice. Là, d'une main, ſecondée par l'Amour & par l'Amour le plus puiſſant, je te dépouillois de tout ce qui n'étoit point toi-même : le voile diſparoiſſoit..... Quel plus beau ſpectacle ! oh ! que tes yeux brillans l'embelliſſoient ! je reſtois immobile ; ma vue dévoroit toutes tes beautés à la fois,

fans pouvoir fe fixer fur aucune ; j'admirois.... furprife de mon extafe, tu me rappellois tendrement à moi, tu m'invitois à être heureux ; tes yeux alors rencontroient les miens, ils leur parloient un langage fi touchant .... Je fortois de mon raviffement, je n'ôtois pas, j'arrachois mes vêtemens fuperflus, je fondois fur toi... ta gorge, ton fein, le parterre limité par le centre de la volupté, les colonnes qu'il couronne, tout étoit en proie à mon amour, & l'objet de mes plus tendres careffes. Mes mouvemens précipités changeoient ta fituation; toutes ces beautés difparoiffoient pour faire place à d'autres auffi dignes de mon culte ; je les fêtois avec un égal tranfport. Que tu te prêtois amoureufement à toutes les attitudes que ma volupté demandoit de toi ! tes appas les plus cachés n'échappoient point à mes regards lafcifs ; eh! comment y euffent-ils échappés ? Tu me les indiquois, tu m'invitois à les découvrir, tu les offrois toi-même à mes

regards & à mes baisers. Quand, pressé par les dernieres fureurs de l'Amour, je les quittois pour m'unir à toi, tu m'y rappellois ; j'y retournois ; mes feux y prenoient encore un nouveau degré de vivacité ... le remede pressoit, j'y courois. Attends, mon plus cher, me disois-tu, attends ; changeons de personnage, ou plutôt apprends de moi à goûter, comme il faut, les avant-coureurs délectables d'un plaisir qui ne les égale point ; j'obéissois. Ah ! que tes caresses dévorantes ajoutoient à ma flamme que je croyois à son terme. Laisse-moi, te disois-je, je brûle, je n'en puis plus, souffre .... La violence de mes feux me donnoit des forces, je te remettois dans ta premiere posture, je saisissois le sceptre de l'amour, je le guidois vers son centre, les efforts impétueux qu'il faisoit pour s'y plonger t'arrachoient des soupirs & des cris ; tu me tenois cependant serré entre tes bras, tes jambes croisées sur moi ; tes soupirs changeoient de ton, ma bouche les étouffoit la plu-

part, je la collois plus vivement sur la tienne, je te pressois avec plus de transport, tu me rendois coup pour coup, secousse pour secousse, tu te pâmois, je ressentois dans toutes les parties de mon corps un plaisir, une volupté, un torrent de délices...

Ah!... ah!... oh!.. mon plus cher cœur, viens... accours... Oui, ma plus tendre amie, l'idée seule d'un plaisir que mon imagination m'a fait goûter cent fois, viens de m'en procurer un nouveau. Que sera-ce, quand je le goûterai en réalité!

ÉPITRE

A ATHENAÏS.

Vous dont la main sage & sévere,
A, par un effort généreux,
Arraché de l'erreur le bandeau spécieux;
Et su briser les liens odieux
Qu'elle fait adorer au stupide vulgaire;
Athénaïs, vous que la vérité

De ſes ſecrets a pris le ſoin d'inſtruire ;
Et ſortant devant vous de ſon obſcurité,
A vos yeux à l'inſtant, avez vu ſe détruire
Les préjugés trompeurs qui viennent nous
ſéduire.
Dans ce ſentier peu fréquenté,
Prenant la ſageſſe pour guide.
Heureux qui, comme vous, d'une courſe
rapide,
Peut voler vers ce vrai, ce vrai tant
ſouhaîté.,
Et raſſurant ſa démarche timide,
Dans ce ſentier négligé des Humains,
Fixer ſes pas trop long-tems incertains.
Mais les ténebres révérées,
De l'ignorance & de l'erreur,
De la crédulité le charme féducteur,
Ont fait prendre aux Mortels ces traces
égarées.
Cependant en naiſſant l'homme porte en
ſon cœur,
De la raiſon les ſemences ſacrées :
D'elle dépend ſon unique bonheur,
Mais loin de cultiver cette Plante divine ;

Les funeſtes impreſſions
De cent fauſſes opinions,
L'étoufferent bientôt juſques dans la Racine.
A la clarté du jour à peine ouvrant les yeux,
L'homme commence ici-bas ſa carriere,
Qu'on le livre au joug rigoureux
Des préjugés & de l'erreur altiere:
Tyrans cruels, Tyrans impérieux,
Dont il s'eſt fait lui-même eſclave volontaire.
Nature, cette tendre mere,
Lui donna, pour le rendre heureux,
Des paſſions à ſatisfaire,
Mais aveugle artiſan de ſon ſort rigoureux,
L'homme mit follement ſa gloire à les abattre,
Et forgea, trop induſtrieux,
Des préjugés pour les combattre.
Pour les plaiſirs l'homme ſans doute eſt né,
Enfant chéri de la nature,

Le ſein de cette mere eſt une ſource pure,
Des douceurs dont par-tout il eſt environné.
Sur l'univers entier que l'on jette la vue,
Tous nos ſens ſont flattés des charmes les plus doux :
Où trouver un endroit dans ſa vaſte étendue,
Qui ne ſoit point marqué par ſes bontés pour nous.
Dans les biens que la terre enfante
Connoiſſons cette vérité,
Son immenſe fécondité,
De nos devoirs eſt la leçon vivante.
Inépuiſable en ſa fertilité,
Voyons de toutes parts, prodigue en ſes largeſſes,
Nature à pleines mains répandre ſes richeſſes,
Et ſous ces noms par nous-mêmes inventés
Faire naître & mûrir les biens qu'elle nous donne.
Les préſens de Cérès, de Bacchus, de Pomone,

Sont des présens de ses bontés.
Dans nos champs elle se pare
Pour un tems des épis croissans ;
Et puis elle abandonne au laboureur avare
De ses guérets les trésors jaunissans.
Ici toujours plus favorable
De nos délicieux côteaux,
Elle fait couler à longs flots
Cette liqueur adorable,
Dont l'enchantement aimable
Sait au milieu des tranquilles festins,
Faire naître la joie & mourir les chagrins.
Dans ce pays, l'arbre fertile
Dont les Rameaux, honneur de nos vergers,
Courbent sous le poids utile
Des fruits dont ils sont chargés,
Semble nous annoncer par une voix touchante,
Approchez, ô mortels ! venez en ces beaux lieux,
C'est pour vous que sont faits mes fruits délicieux :
Cueillez, savourez en la douceur innocente ;

Et béniſſez l'Auteur de ces dons précieux,
Ce n'eſt qu'à vous qu'il les préſente.
Ces richeſſes ne ſont ni pour lui ni pour moi,
Uſez-en, livrez-vous à cette douce loi;
Et rendez grace à ſa main bienfaiſante.
Nous entendons par-tout la même voix,
Tout ici bas au plaiſir nous excite :
A jouir tout nous invite;
Les yeux ſont éblouis du vif émail des fleurs
Que Zéphyr dans nos champs au matin fait éclorre,
Et qu'il fait embellir de plus belles couleurs,
Pour en faire hommage à Flore.
Ici les doux oiſeaux volant ſur les Buiſſons,
Gazouillent, à l'envi, mille & mille Chanſons:
Ce clair ruiſſeau qui fuit dans la prairie,
Et fait ſans s'arrêter mille cercles divers,
Mêlant ſon doux murmure à leur tendre harmonie,

Forme les plus charmants concerts.
Par-tout brille l'éclat de sa magnificence,
Chaque saison encor vous offre sa beauté,
Afin que vous goûtiez, dans cette différence,
Les agrémens de l'abondance
Et ceux de la variété.
La nature ainsi ne cherchant qu'à nous plaire,
Prodigue ses trésors ouverts de tous côtés;
Et par-tout nos sens enchantés
Trouvent de quoi se satisfaire.
Rien n'échappe à ses tendres soins,
Et ses bontés, toujours propices,
Nous font trouver des délices
Où nous cherchions nos besoins.
Nos actions indispensables
Sont pleines de mille agrémens:
Nécessaires en même tems,
Elles sont toutes agréables;
Et pour combler notre félicité,
Nos besoins sont inséparables
Des attraits de la volupté.
Mais que nous ont servi ces dons inestimables?

Hélas ! les mortels insensés
Sont de l'aveuglement devenus les victimes.
Aux biens qui les cherchoient ils se sont refusés,
Dans des plaisirs si purs ils ont placé des crimes ;
Esclaves rampans & honteux
De fanatisme & d'ignorance,
Ils ont interdit à leurs vœux
Les doux plaisirs, enfans de l'innocence,
Qui s'offrit par-tout devant eux.
Mais regardez quelle est votre imprudence ;
Et rougissez, ô mortels trop soumis !
Quoi ! ce n'est que pour votre perte,
Que ces biens ont été produits ?
Des fleurs le vif éclat & la douceur des fruits,
Tous les trésors dont la terre est couverte
Etalent à vos yeux leurs perfides faveurs,
Pour verser sûrement le poison dans vos cœurs ?
Quoi ces vifs sentimens dont notre ame est émue,

A l'aſpect de la beauté ;
Ces charmes attrayans qu'elle offre à notre vûe,
Où ſont mêlés les traits de la Divinité,
Ces agitations aimables,
Ces deſirs, ces tranſports qu'elle fait naître en nous,
Sont-ils des mouvemens qui nous rendent coupables ?
Ne brille-t-elle, hélas! des attraits les plus doux,
Qu'afin de nous porter des coups
Auſſi cruels qu'inévitables ?
O vous, Etre ſuprême, Auteur de tous les biens
Dont vous offrez la jouiſſance,
Si ces riches préſens, ouvrage de vos mains,
Sont des pieges tendus contre notre innocence,
Retirez, retirez vos bienfaits inhumains,
Sauvez-nous par pitié des périls trop certains
D'une ſi funeſte abondance ;

Mais loin de nous de pareils sentimens;
Etouffons ces injustes craintes,
Et ne portons pas nos plaintes
A qui nous ne devons que des remerciemens.
Jouissons, jouissons avec reconnoissance,
Des bienfaits infinis de sa magnificence;
Mais ennemis de leur propre bonheur,
Les hommes ont de la nature
Etouffé la voix sainte & pure,
Qui parloit sans cesse à leur cœur,
Pour se soumettre à des loix chimériques,
A des devoirs fantastiques
Qui remplissent leurs jours d'épouvante & d'horreurs,
Il n'est plus rien pour eux de légitime,
Un regard, un desir, un penser est un crime:
Ils n'ont plus à cueillir parmi tant de malheurs
Que de tristes moissons d'amertume & de pleurs.
L'homme ainsi s'est chargé de chaînes trop pesantes,

Qui

Qui le font sans cesse gémir :
Toujours elles se font trop vivement sentir ;
Mais que peuvent ses mains foibles & languissantes ?
A peine tente-t-il des devoirs superflus.
Ces chaînes soulevées
Bientôt par leur chûte aggravées,
Ne font que s'appésantir plus.
Vous qui voyez les erreurs & les peines
Du reste des foibles humains,
Sage par leurs malheurs, libre de craintes vaines ;
Coulez, coulez des jours plus purs,
Athénaïs, suivez l'infaillible lumiere
Du flambeau de la vérité :
Vers les plaisirs c'est lui qui vous éclaire :
Ne fermez pas les yeux à la clarté,
Comme fait le Peuple hébêté,
Dont la débile & tremblante paupiere
N'en peut souffrir l'éclat & la vivacité.
Pour moi disciple d'Epicure,
Ami de la vertu, sectateur des plaisirs ;
Je ne connois que la Nature ;

Et n'obéis qu'à ses desirs.
Hé quoi ! la frivole espérance
Des biens d'un douteux avenir,
Détruiroit la jouissance
De ceux qu'on peut prévenir ?
Pour suivre une ombre fugitive,
Nous fuirions les attraits qu'offre la volupté ;
Et dans une attente craintive,
Nous passerions notre félicité.
Non, non : notre ame ainsi ne peut être captive,
Nous trouvons dans nos sens plus de réalité :
Aux plaisirs de l'éternité
Faudra-t-il donc que l'on immole
Tous les plaisirs d'ici-bas ;
Que notre ame sans cesse vole
A ceux qu'elle ne connoît pas ?
D'un bonheur imaginaire
Je ne repais pas mon cœur ;
Le seul bien présent peut faire
Mon unique & vrai bonheur.
Qui peut assurer si la vie,

Par la destruction des fragiles ressorts
Dont est composé notre corps,
Nous sera pour jamais ravie;
Ou si la mort sera d'un autre état suivie?
Mais si l'Etre pensant, que nous nommons esprit,
N'est rien qu'un sang subtil, une flamme légère;
Modalité de la matiere,
Qui s'altere & s'évanouit;
Puisqu'il doit un jour se résoudre,
Se changer, s'exhaler & se réduire en poudre;
J'attendrai tranquillement
L'heure qui doit me rendre à mon premier néant.
La Nature, dit-on, sent une horreur extrême
Pour cet anéantissement,
Moi, je ne connois point de pareils sentimens:
Comme j'en suis sorti, j'y rentrerai de même.
Si l'esprit au contraire, est immatériel;

En brisant les liens de sa prison grossiere ;
Que l'on fait ici-bas servir à la matiere,
Ce feu sacré, cet esprit immortel,
Doit, par son essence divine,
Retourner dans le sein de cet Etre éternel,
Dont il tire son origine.
Attendant cet instant vainement redouté ;
Profitons bien de ceux que le destin nous laisse :
Aux plaisirs notre cœur porté,
Entre leurs bras doit aimer la sagesse,
Mere de la tranquilité.
Que ses leçons soient sans foiblesse ;
Ainsi que sans férocité.
La voluptueuse indolence
Ouvre à nos vœux son sein tranquille & doux ;
Tandis que le soleil se leve encor pour nous,
Coulons dans les plaisirs des jours pleins d'innocence,
Soumis en tout aux ordres du destin,
Sachons, par une heureuse adresse,
De nos jours reculer la fin :

Mais ſongeons cependant avec quelle viteſſe :
Ces inſtans précieux s'échappent de nos mains :
Ce tems, cet heureux tems ſe dérobe ſans ceſſe
Et fuit bien loin de moi, tandis que je m'en plains,
Goûtons donc les douceurs que donne la jeuneſſe,
Athénaïs, ainſi le preſcrit la ſageſſe ;
Et puiſqu'il nous faut tous périr,
Tâchons au moins de vivre
Avant que de mourir.

QUESTION DE THE'OLOGIE.

SUr un prix remporté à l'Académie des Sciences en 1728. pour prouver que les Théologiens ne connoiſſent point Dieu.

Ces ignorans ſeront ignorés. Cor. 14, 38.
Ceux qui ne connoiſſent point Dieu ſont

des insensés, qui ne sont experts qu'à faire le mal. Jean 4, 22.

Dans ce tems-là, nul n'aura besoin d'enseigner son Prochain à connoître Dieu : car tous les Elus le connoîtront, dit le Seigneur. Heb. 8, 11.

Quiconque fera mourir les justes, dira encore qu'il rend service à Dieu, parce que tels persécuteurs ne connoissent point Dieu. Jean 16, 2 & 3.



QUESTION.

Vous, Docteurs en Théologie,
Puisque nous voici dans ce lieu;
Sans aucune Amphibologie,
Dites-nous ce que c'est que Dieu ?



RÉPONSE.

LOin de rien décider ſur cet Etre ſuprême,
Gardons, en l'adorant, un ſilence profond ;
Ce Myſtere eſt immenſe, & l'eſprit s'y confond ;
Pour dire ce qu'il eſt, il faut être lui-même.

REPLIQUE.

QUoi ! parmi vos plus beaux Eſprits,
Cette Réponſe pitoyable,
Qui ne dit rien du tout, a remporté le prix ;
Les vers en ſont polis, l'Harmonie agréable ;
Mais qu'y voit-on de raiſonnable ?
Si vous n'avez jamais compris
L'Eſprit de l'Univers, l'Etre ſeul adorable,

Mal-à-propos, Docteurs, vous avez entrepris
De vouloir enſeigner ſon culte à tout le monde ;
Quand vôtre ignorance profonde
Ne ſait quel eſt ce Dieu, ſait-elle en bonne-foi
Quelle eſt ſa volonté, ſon culte, ni ſa loi ?
Hé ! comment voulez-vous que ſur vous on ſe fonde ?
Puiſque vous ne connoiſſez point
Quelle eſt la nature divine,
A quoi ſert donc votre Doctrine,
Qu'à nous abuſer ſur ce point ?
Pourquoi nous prêchez-vous de croire des Myſteres
Que vous n'avez jamais conçus ?
Qui nous aſſurera que de vaines chimeres
N'auroient point abuſé nos Peres,
Dont la tradition vous a déçus comme eux :
Dans un être tout bon, eſt-il de la colere?
De la vengeance, des Fureurs ?

Qu'une humeur jalouſe l'altere ?
Qu'il ait de la rancune & mille autres erreurs ?
Qu'il ſe repente enfin d'avoir fait un ouvrage,
Ainſi que prêchent ces Docteurs ?
Et que l'Etre tout bon, tout prévoyant, tout ſage,
Aux lâches paſſions, comme aux vils attributs,
Se trouve aſſujetti, ſuivant le témoignage
De leurs Ecoles de Bibus ?
Le peuple admirateur de frivoles rebus,
Dans ce Quatrain, peut-être, y trouve du ſublime :
Mais l'homme bien ſenſé n'en fera point d'eſtime :
Ce n'eſt qu'un ridicule abus :
Ainſi ſont faits tous ceux dont l'erreur nous opprime
En nous cachant la vérité,
Par les détours ſubtils de la vaine magie,
Qu'on nomme avec reſpect, chez nous, Théologie,

Mais qui n'eft, tout au plus, qu'un favoir inventé,
Pour couvrir la raifon d'affreufe obfcurité.
Hé! qui pourroit, Docteurs, felon votre Doctrine,
Croire, adorer, aimer une Divinité,
La fervir, la prier que fa bonté divine
Soulage notre infirmité?
Si nous n'en avons nulle idée,
Sa grace à nos defirs peut-elle être accordée?
Hé! comment faurons-nous comme il faut l'invoquer;
Peut-être en vous fuivant, ce fera le choquer?
Car, qui peut bien fervir un maître,
Quand il ne l'a jamais connu?
Et même, felon vous, ne le pouvant connoître,
Faudra-t-il l'invoquer en langage inconnu,
Comme Rome toujours a voulu le prefcrire?

Quoi ! pouvons - nous bien nous
flatter ,
Quand nous ne ſavons pas ce que nous
oſons dire ,
Que Dieu voudra nous écouter ?
Je l'avois bien prévu, que votre intelli-
gence
Ignoroit du vrai Dieu l'entiere connoiſ-
ſance :
Cependant vous voulez faire errer les
mortels
Sans qu'ils puiſſent ſuffire à vos lâches
demandes ;
Vous leur faites donner offrandes ſur of-
frandes :
Voilà le ſeul motif de vôtre Doctorat ,
Que vous nous annoncez avec tant d'ap-
parat.
Docteurs , en vérité , vous vous trompez
vous - mêmes ,
Vos ſyllogiſmes , vos ſyſtêmes ,
Ne ſont qu'un vain babil , & tous vos
argumens
Ne ſont que des embrouillemens ,

Qui voudroient nous ôter l'entiere connoiſſance
Que nous avons d'un Dieu tout-puiſſant, tout immenſe,
Tout bon, tout grand, tout ſaint, tout juſte, tout parfait,
Qui fit tout, par qui tout fut fait.
Mais ſi du bien, du mal, vous cherchez l'origine,
Dans ce Fabricateur, dans cette Ame divine,
Sachez que le mal & le bien
Sont deux principes néceſſaires
Qui ſubſiſtent par leurs contraires.
Car dans l'Univers il n'eſt rien
Qui n'ait quelque contraire, ou quelque antipathie :
Il n'eſt nul bien ſans mal, & cette vérité
Nous fait voir que la fauſſeté
Avec le vrai ne peut avoir de ſympathie;
La lumiere & l'obſcurité,
La joie & la mélancolie,
Sont contraires de qualité,
Ainſi que la ſanté l'eſt de la maladie.

Ainſi par le contraſte, en incidens divers;
La nature ſubſiſte & régit l'Univers.
Ainſi Dieu, de tout tems, l'ayant déterminée,
Elle doit à jamais ſuivre ſa deſtinée,
Malgré tous les vœux des mortels,
Les prieres & l'encens fumant ſur les autels,
Des humains les pompeux & dévots ſacrifices;
Car Dieu, prévoyant tout, a tout préordonné,
Et néceſſairement tout prédéterminé.
Il n'eſt preſtige ni miracle
Qui puiſſe y faire aucun obſtacle.
Ainſi, ſans nous en tourmenter,
Ce qui doit arriver arrivera ſans doute;
De nos conditions il faut nous contenter
Et ſuivre ſagement le cours de notre route,
En jouiſſant des biens avec ſobriété.
Que votre aveugle foi, ſuivant l'obſcurité,
Docteurs, vous mene aux lieux où l'ame ne voit goute:
Pour nous, de la raiſon nous ſuivrons la clarté
Qui conduit au ſéjour de la Félicité.

L'ANTI-THÉOLOGIEN.

Contre tous les Professeurs du mensonge & de la superstition, qui veulent faire passer leurs rêveries & leurs chimeres pour articles de foi.

Aux amateurs de la droite raison & de la vérité.

Bien-aimés, ne vous fiez point à tout esprit, mais éprouvez les esprits, savoir s'ils sont de Dieu : car plusieurs faux docteurs sont venus au monde. 1. Jean. 4, 1.

PRÉFACE.

Aux fanatiques, idolâtres, & superstitieux, ennemis de la vérité, qui ne peuvent souffrir la saine doctrine ; mais ayant les oreilles portées au mensonge & à

l'erreur, se font des Docteurs suivant leurs desirs, & en se détournant du service du vrai Dieu, ils s'abandonnent aux fabuleuses chimeres de ces sophistes. Timoth. 2, 4, 3.

Vous, ennemis de la droite raison,
Qui rejettez cette clarté céleste,
Lecteurs nourris de dangereux poison,
Dont vous séduit le mensonge funeste:
Faux sectateurs de prestiges pervers,
Dont est rempli tout ce vaste univers;
Et qu'on diroit qu'une noire magie
Ensorcela de sa Théologie.
Si vous pouvez, répondez à ces vers;
Peuple insensé, Peuple visionnaire,
Et fanatique & superstitieux,
Esclave vil de l'erreur mensongere,
Adorateur d'une sotte chimere,
De préjugés & d'une foi sans yeux,
Sans fondement, raison, ni connoissance.
D'opinions chacun est entêté;
Suivant l'instinct de sa crasse ignorance,
Raisonne enfin comme une âne bâté,

Sans rien ſavoir, ſans nulle intelligence,
Qu'un reſte impur que l'Ecole a dicté,
Qui n'eſt au fond, qu'Erreur, qu'extravagance,
Qu'amuſement; qu'abus, que fauſſeté;
Or de ces gens d'eſprit tant infectés
Vous allez voir l'authentique ſentence.

L'ANTI-THÉOLOGIEN.

NOn, Meſſieurs les Docteurs, vos ſophiſmes divers
Ne détruiront jamais la raiſon qui m'éclaire,
De vos dogmes trompeurs, vous troublez l'univers,
Mais votre aveugle foi n'eſt qu'erreur, que chimere,
Qu'une illuſion téméraire,
Comme vous verrez en ces vers.
Il faut, nous dites-vous, croire tous vos myſteres,

Ou nous serons damnés... Damnés ! le
mot est doux !
Mais ces mysteres saints, de qui les tenez-vous ?
De qui ? nous les tenons des leçons de nos
Peres,
Par la tradition, ils sont passés à nous ;
Il faut croire, sans contredire,
L'aveuglement doit nous suffire,
Et nous nous y soumettons tous.
Fort bien : mais dites-moi, sans chagrin
sans courroux,
Tous les hommes sont faux, vos peres
pouvoient l'être,
Ou bien des ignorans, autant que vous,
peut-être :
Quelle preuve avez-vous de leur vocation,
Pour croire aveuglément à leur tradition ?
Vous ne pouvez avoir pour fonder vos
systêmes,
Que ce qu'ils vous ont dit eux-mêmes;
Eux-mêmes les ont dits, comme ils les
ont connus ;
Eux-mêmes pourroient bien avoir été
déçus ;

Puiſque tant de docteurs errent à votre
compte ;
Vous pouvez bien auſſi, comme eux,
errer ſans honte.
Qui ſait la vérité ? Eſt-ce vous ; oui ; abus.
Vous ſavez vous tromper, Docteurs, &
rien de plus ;
Car ſuivant tous vos paradoxes,
Parmi tous ceux que vous blâmez,
Vous ne ſauriez jamais paſſer pour ortho-
doxes.
Ils vous condamnent tous, & vous les
condamnez :
Pas deux du même avis, pas un qui ne
differe
Sur la foi de quelque myſtere :
Vous blâmez tous les gens dont vous êtes
blâmés ;
Qui devroit décider ? La raiſon ce me
ſemble :
Point du tout, direz-vous, ce doit être
la foi :
Il eſt vrai, l'une & l'autre ſont aſſez mal
enſemble ;

Car la foi se fait une loi
De croire sans raison, sans preuve, ni
sans doute,
Tout mystere où jamais le bon-sens ne
vit goute.
C'est ainsi qu'il faut croire; un pouvoir
absolu
Vous l'ordonne; croyez: l'Eglise l'a voulu.
Mais je demande quelle Eglise
Me doit prescrire un réglement,
Sur qui doit mon ame soumise
Poser l'assuré fondement?
Chacun tient pour la sienne, & la croit
fermement;
Croyez votre Pasteur, en matiere si haute;
S'il fait mal à son Dam, ce n'est pas vo-
tre faute,
J'en conviens; mais lequel dois-je avoir
pour Pasteur?
Si mon Pasteur est faux, dois-je, en un
précipice,
Suivre ses pas errans, pour plaire à son
caprice,
Comme un aveugle suit un mauvais con-
ducteur?

Dois-je, enfin, me soumettre aux soins
d'un imposteur ?
Dieu me saura-t-il gré si je suis un perfide,
Un traître, ou bien un radoteur ?
De cent Docteurs, enfin, que je prendrai
pour guides,
C'est une question que pas un ne décide :
Ou chacun la décide en sa propre faveur.
Chacun la veut pour soi : chacun dit c'est
la nôtre.
Qui vaut mieux de l'une ou de l'au-
tre ?
Qu'on me prouve, je viens toujours sur
ce point-là ;
Et ne puis croire sans cela.
Ma raison veut avoir quelque preuve plus
claire
Que les lieux communs d'un Curé ;
Ce fatras obscur de chimeres,
Qu'on débite au peuple effaré,
Avec le sens commun ne s'accommode
guere.
Qu'on me parle raison d'un esprit épuré,
Je suis prêt d'écouter & croire vos mys-
teres ;

Et si par la raison on n'y peut rien con-
noître,
Certes, pour croire il faut donc être
Bien aveugle, ou bien éclairé ;
Bien éclairé, pour voir du vrai dans des
mysteres
Si discordans entr'eux, au bon-sens si
contraires ;
Bien aveugle, pour ne voir pas
Les panneaux que l'on tend à ces ames
vulgaires
Qui croient, & font si grand cas
De ces frauduleuses chimeres,
Qu'ils goûteront un jour des Biens ima-
ginaires,
Ou que, pour les punir, Dieu creuse sous
leurs pas
Un enfer après le trépas.
Oui : mais, dites-vous, on risque à ne
pas croire,
Et croyant, vous ne risquez rien :
Qui vous a conté cette histoire ?
Pouvez-vous croire tout, & le mal & le
bien ?

Le faux, le fou, l'injuste, ainsi que l'équitable ?
La vérité, comme la fable ?
Non: donc il faut opter, & choisir un parti :
De cent, nonante-neuf auront le démenti ;
Votre parti tout seul sera le véritable,
Mais que prouve-t-il plus qu'un autre ? rien, hélas !
Nous retombons toujours dans le même embarras.
Il ne prouvera rien, il croira sans comprendre,
Sans raison, s'appuyant dessus la foi d'autrui ;
Il paiera les tributs que chacun peut prétendre.
Toujours soumis à tout, toujours prêt à se rendre.
Quand on n'a ni bon-sens, ni raison pour appui ;
Que faire ? ce parti n'est pas mauvais à prendre.
Un aveugle, conduit par un autre, dira ;

Si j'y tombe, il y tombera.
La consolation est toujours quelque chose ! . . .
Mais venons, il est tems, au principe des causes,
Et voyons si quelqu'un de vous contredira ?
Plus je cherche & plus j'envisage
De ce vaste univers le merveilleux ouvrage;
Plus je vois de témoins de la divinité;
J'en conçois l'excellence & la solidité,
J'adore, en frémissant, l'immense déité;
Dont mon esprit se forme une si belle image:
Mais si j'en cherche davantage,
Je ne trouve qu'obscurité:
La vérité, cachée au milieu d'un nuage;
A mon esprit confus n'offre plus de clarté;
Rien ne fixe mon doute & ma perpléxité;
En vain de tous côtés je cherche quelque usage;
Qui du bon, qui du droit ne soit pas écarté;

De mille préjugés chaque peuple entêté
Me tient un différent langage,
Et la raison prudente & sage
Ne découvre qu'erreur & qu'ambiguité.
Chrétien, Turc, Chinois, tout le monde raisonne :
Chacun dit, ma croyance est bonne ;
L'un dit blanc, l'autre noir, & ne s'accorde point :
Qui croirai-je, du Talapoin,
Ou bien du Docteur de Sorbonne ?
Aucun : mais je demande un juge sur ce ce point,
Qui soit juge sincere, & n'épouse personne :
Ce sera le bon sens qui vous dit, en deux mots,
Docteurs, vous êtes tous des fourbes & des sots ;
Car si vous croyez véritable
Tout ce que vous prêchez & débitez aux gens,
Vous ne distinguez point le vrai d'avec les fables.

Vous

Vous êtes donc des ignorans
D'éclaircir un mystere, en étant incapables.
Si vous ne croyez point, avouez donc, Docteurs,
Que vous êtes des imposteurs.
Le vulgaire, en aveugle, à l'erreur s'abandonne ;
Et la plus froide fiction,
Sous l'austere manteau de la Religion,
Des sots admirateurs, dont le Monde foisonne,
Frappe l'imagination.
Les révélations creuses & pathétiques,
L'Enfer, le Paradis, soumettent la fierté ;
Et la crainte ou l'espoir dont on est agité,
Tout donne aux ignorans cette docilité,
Qui dans toutes les républiques
Entretient la stupidité.
Les hommes vains & fanatiques
Reçoivent sans difficulté
Les fables les plus chimériques.
Un petit mot d'éternité
Les rend bénins & pacifiques ;
Et l'on réduit ainsi le vulgaire hébété

A baiſer les liens dont il eſt garrotté.
Certain légiſlateur, par ſemblables pratiques,
Sut fixer autrefois un peuple inquiété,
    Et ſurprit ſa crédulité,
    En donnant ſes loix politiques,
Sous le nom ſpécieux d'une divinité.
Puis feignant d'avoir vu ſur un mont écarté,
    Des viſions béatifiques,
Il fit entendre alors à ces peuples ruſtiques
Qu'un Dieu dans ſon éclat, & dans ſa Majeſté,
A ſes yeux éblouis s'étoit manifeſté,
Après il leur fit voir les ordres authentiques
    Fabriqués à ſa volonté :
Il appuya le tout par des dits pathétiques,
Que ſon propre intérêt avoit ainſi dictés ;
Qui ſurent établir ſes ordres deſpotiques,
    Et fonder ſon autorité
    Sur cent maximes tyranniques.
Or, d'un Gouvernement de la ſorte inventé

Tout ce Peuple fut enchanté,
De ces fadaises magnifiques,
Dont jusques à présent le Monde est infecté.
Ce discours un peu fort, vous déplaira peut-être,
Docteurs, & pour certain, vous le condamnerez
Par la loi du plus fort, dont vous vous parerez :
Cette loi qui décide en maître,
Est la seule raison dont vous vous servirez.
Mais pour des raisons raisonnables,
Raisons justes & sans détours,
Elles vous manqueront toujours
Pour la défense de vos fables,
Comme on peut colliger par tout cet entretien :
Ce n'est pas votre goût, mais chacun a le sien.
Je ne dis pas pourtant qu'il n'est aucun mystere,
Point d'Enfer, de Démons, d'Anges, de Paradis,

De Résurrection, & le reste. Je dis;
Sans raisonner en téméraire,
Que s'il en est, pour sûr, nul homme n'en sait rien,
Et sur ce qu'on ignore on doit toujours se taire.
La foi, me direz-vous, le montre pourtant bien;
Cette preuve est certaine & claire:
Par foi nous connoissons hé quoi? vaine chimere!
Fantôme décevant! avez-vous de la foi?
Vous, quoi! pourriez-vous bien me le prouver à moi?
Allez donc dans les mers profondes,
Planter des arbres au milieu:
Transportez les monts de leur lieu;
Cheminez au travers des ondes:
Arrêtez le soleil; Docteurs, faites-nous voir
Des morts ressuscités, des prodiges étranges...
Point du tout, ces travaux passent votre savoir;

Cependant vous parlez d'Enfers, de Diables, d'Anges,
De gens grimpés en l'air, de céleftes Phalanges ;
Meſſieurs, propoſez-vous choſe en votre pouvoir,
De prouver ; ou ſinon taiſez-vous ſur ces choſes,
Et ſur mainte autre encor que vous ne ſavez point :
Adorons, d'un cœur droit, le principe des cauſes,
Le Créateur de tout, Dieu c'eſt l'unique point ;
Remettons en lui ſeul, & la mort & la vie,
Aimons-le, faiſons bien, gardons-nous de tout mal.
Au reſte, paſſons ſans envie
Par-deſſus le ſavoir fatal,
Qu'il a voulu cacher : car toute notre étude
Ne peut en débrouiller le ténébreux cahos :

Toute recherche en est & téméraire & rude :
Passons notre vie en repos ;
La raison & la conscience
Que nous avons reçues au sortir de l'enfance,
Suffisent pour nous amener
A cette fin que Dieu destine :
Le plus sûr est, sans tant tourner,
De suivre cette loi divine,
Qu'il veut bien à tous nous donner.
Pourquoi la fiction, par l'homme imaginée,
Doit-elle l'emporter sur la réalité ?
L'ame au mensonge abandonnée,
En dépit du bon sens, suivra la fausseté ?
En rejettant le vrai, le réel, la clarté ?
Quelle these pourroit être plus erronée ?
Et puisque la raison à mon ame est donnée,
Je crois que c'est pour raisonner,
Examiner, déterminer ;
Sans cela, pourquoi Dieu l'auroit-il ordonnée ?
Et pourquoi, puisque j'ai des yeux,

Dois-je voir par les yeux des autres?
Qu'on me montre donc, que les vôtres
Sont plus sûrs que les miens, & me guideront mieux;
Que c'est par vous, enfin, que je dois me conduire,
Qu'à votre aveugle foi ma clarté doit souscrire,
Que Dieu vous a commis au monde pour cela,
Que je dois obéir, que je n'ai rien à dire,
Et qu'enfin c'est bien vous que mon choix doit élire:
Qu'on me prouve, & j'en reste là.
Mais vous niez, dit-on, les Principes vulgaires,
Sur quoi sont fondés nos mysteres:
Comment peut-on prouver? ho! voici l'embarras!
Hé quoi! ne tient-il dont qu'à bâtir un fatras
De principes imaginaires,
D'opinions & de chimeres?

Car chacun en bâtit, Messieurs, dans un tel cas,
Avant que proposer les choses,
Il faut en établir le principe & les causes,
Avec preuves, sinon l'on ne vous croira pas:
Or, tout principe de soi-même
Se peut prouver fort aisément:
Ce ne doit pas être un systême
Obscur à notre entendement.
L'ame de l'Univers, Auteur de la Nature,
L'Etre fabricateur de toute créature,
Qui du vaste infini pose les fondemens,
Et dans l'immensité place les élémens,
Ce Dieu qui sut fixer l'obscur & la lumiere,
Débrouiller le cahos, le vuide & la matiere,
A notre entendement, se laisse appercevoir;
Mais vous, Docteurs, faites-nous voir
La vérité de vos Principes,
De vos Types & Prototypes;
Prouvez, je cede à leur pouvoir,
Répondez-nous, Docteurs, soutenez l'Hypothese,

Sinon j'ajouterai ce point,
Que votre doctorat se taise ;
Buvez, mangez, dormez toujours bien à votre aise,
Et ne nous endoctrinez point.
Alles parmi les Astrologues,
Les diseurs d'horoscope, & les chiromanciens,
Débiter à des sots vos magnétiques drogues,
Comme font les sorciers & les magiciens :
Car il est de ces gens, beaucoup plus qu'on ne pense,
Quoique plusieurs disent que non :
Je soutiens qu'il en est ; mais toute leur engeance
Se nomme par quelque autre nom.
Docteurs, répondez donc, si vous savez répondre ?
Ou ne ne répondez point : certes vous ferez bien ;
Tout votre Doctorat n'est qu'un foible soutien,
Votre foi sans raison, ne sert qu'à vous confondre ;

Et puisque sans raison, vous ne sauriez
répondre,
Défaites-vous, vous ferez bien,
D'une ridicule Doctrine
Qui n'a ni raison, ni bon sens.
Mais avec ma raison, je conçois & j'entends,
Je réfléchis, je pense, en un mot j'examine,
Je conclus, je me détermine,
Je crois avec raison, voilà la juste foi.
La raison suit des sens la véritable route;
Elle juge par eux, eux seuls lui font la loi.
Le Musc se reconnoît par l'odorat, sans
doute;
Si l'on croit le blanc, c'est parce qu'on
le voit.
On croit l'absynthe amère au moment
qu'on la goûte;
Ainsi, c'est par les sens, que notre raison
croit.
Mais croire sans raison, Docteurs, je
soutiens moi,
Qu'on est aveugle, sot, ignorant, imbécille,
Incapable de tout, & que certainement,
Votre Théologie est fausse, est inutile,

Et n'est que pour les sots un sot amusement.

Ce n'est que chose téméraire,
Sans clarté, ni sans jugement,
Qu'elle propose à tous de faire :
Croyez sans raisonner. C'est sur ce fondement,
Sur la foi, puis sur le mystere,
Qu'elle établit son sentiment.
Toute Religion parle même langage,
Les mysteres, la foi, les miracles, c'est tout :
Ce que de concevoir aucun ne vient à bout ;
Faudra-t-il se livrer à ce rude esclavage ?
Croire, obéir, à qui ? à des gens comme nous,
Qui n'en savent pas plus, souvent bien moins encore,
Qui tiennent des propos de fous ;
Propos que le plus docte ignore :
Faut-il croire pourtant, sans preuve & sans raison ?
Faut-il sacrifier, pour cet arrêt funeste,

Et notre intelligence & les sens & le
reste ?
Quoique beaucoup plus sûrs, & sans comparaison,
Plus conformes enfin aux loix de la nature,
C'est-à-dire au décret de la Divinité !
Car il n'est aucune imposture
Dans l'ordre naturel que Dieu nous a dicté,
Donc la raison doit seule être la regle sûre
Qui conduit à la vérité.
Puis encor, de-là, nous propose
D'aimer le Créateur par dessus toute chose,
Et d'aimer le prochain aussi :
Or je conclus de tout ceci,
Que c'est par la raison, que l'on connoît la cause
Et le Principe de tout bien :
Toute félicité dans ce bien est enclose,
A suivre encor ce bien la raison nous dispose ;
Suivons-le donc, c'est tout : tout le reste n'est rien.

LA BATHSEBATH.

Autrefois sur le point du jour,
Une certaine Barsabée,
Après sa cornette lavée,
Voulut se laver à son tour.
D'abord fut pour ôter la crasse,
Des doigts à la jambe l'on passe,
De la jambe jusqu'au genou;
Et de-là je ne sais pas où:
Tant qu'à la fin, chemise basse,
Elle s'en donna jusqu'au cou,
S'agitant de si bonne grace,
Qu'un sage en fût devenu fou.
David, du haut de sa Terrasse,
Je ne sais comment l'apperçut;
Elle étoit blonde, blanche & grasse:
Le voilà tout-d'un-coup en rut.
Le grand véneur de telle chasse
D'abord chez la Belle courut,
Croyant d'y trouver bonne place:
Il fit l'ambassade qu'il dut;

Mais avec sa bonne grace,
La Belle assez mal le reçut,
Soit pour la feinte, ou la grimace :
Mais à la fin elle le crut.
David la joint, David l'embrasse ;
Et tant il fit qu'elle conçut ;
La premiere fois ce ne fut
Qu'afin de mieux marquer la chasse ;
L'enfant naquit, l'enfant mourut.
Mais pour la seconde valut
Un trésor à l'humaine race ;
Car de-là vint, comme à Dieu plut,
De main en main notre salut.
Il faut avouer que la grace
Fait bien des tours de passe-passe,
Avant d'arriver à son but.



LETTRE DE VOLTAIRE AU ROI DE PRUSSE.

O Salomon du Nord ! ô Philosophe Roi !
Dont l'univers entier contemploit la Sageffe ;
Les Sages, empreffés de vivre fous ta loi,
Retrouvoient dans ta Cour l'Oràcle de la Grece.
La terre en t'admirant fe taifoit devant toi,
Et Berlin à ta voix fortant de la pouffiere,
A l'égal de Paris levoit fa tête altiere,
A l'ombre des lauriers moiffonnés à Mollwitz.
Appellés fur les bords des rives de la Seine
Les arts encouragés défrichoient ton pays.

Transplantés par tes soins, cultivés & nourris
Les palmiers du Parnasse & l'olive d'Athenes
S'élevoient sous tes yeux enchantés & surpris.
La chicane à tes pieds avoit mordu la terre ;
Et ce monstre, chassé du temple de Thémis,
Du timide orphelin n'excitoit plus les cris.
Ton bras avoit domté le démon de la guerre ;
Son temple étoit fermé, tes Etats agrandis,
Et tu mettois Bourbon au rang de tes amis.
Mais, parjure à la France, ami de l'Angleterre,
Que deviendra le fruit de tes nobles travaux ?
L'Europe retentit du bruit de ton tonnerre,
Ta main de la discorde allume les flambeaux ;
Les champs sont hérissés de tes fieres cohortes,
Et déja de Leipsick tu fais briser les portes.

Malheureux ! Sous tes pas tu creuses des
tombeaux ;
Tu viens de provoquer deux terribles
rivaux.
Le fer est aiguisé, la flamme est toute
prête,
Et la foudre en éclats va tomber sur ta tête.
Tu vécus trop d'un jour, Monarque in-
fortuné !
Tu perds en un instant ta sagesse & ta
gloire ;
Tu n'es plus ce héros, ce sage couronné,
Entouré des beaux arts, suivi de la vic-
toire.
Je ne vois plus en toi qu'un guerrier ef-
fréné,
Qui, la flamme à la main, se frayant un
passage,
Désole les cités, les pille, les ravage ;
Et violant les droits des peuples & des
Rois
Offense la nature & fait taire les loix.



AVIS DE L'EDITEUR.

*Ce n'est que l'amour pour la vérité & pour son Roi, & l'indignation la plus juste contre l'impudence du Sieur de Voltaire, qui ont inspiré à l'Auteur la Réponse suivante. Elle n'étoit point faite pour voir le jour, & seroit restée, selon toutes les apparences, dans le cercle étroit de quelques bons patriotes, amis de l'Auteur; lequel ne se sentant pas tous les talens requis pour la Poësie, pensoit qu'il falloit une meilleure plume que la sienne pour repousser l'audace de ce Mélitus moderne *. D'ailleurs en publiant cette réponse, on se voyoit dans la nécessité de tirer de la poussière une piece qui sera à jamais l'objet de l'horreur & de l'exécration de tous les honnêtes gens; & qui méritoit, ainsi que son auteur,*

* Mélitus & Anytus, calomniateurs de Socrate.

d'être ensevelie pour toujours dans les ténebres de l'oubli.

Mais l'appas d'un sordide & indigne intérêt ayant porté quelqu'un à la faire imprimer, & même à la traduire en Allemand, un des amis de l'Auteur de la réponse, en possédant une copie, a cru qu'il étoit de son devoir de la rendre publique.

RÉPONSE AUX VERS PRE'CE'DENS.

PHilosophe, Poëte, Auteur indéchiffrable !
Tantôt impie ou sot, & tantôt admirable,
Quand le plus éclairé, le plus sage des Rois
De sa haute faveur t'honoroit autrefois,

Le monde t'admiroit, fondé sur ce suffrage
Qui donnoit au public de ton mérite un gage :
On prônoit tes Ecrits, comme excellemment beaux,
Et nul n'appercevoit leurs énormes défauts.
Dès-lors qu'auprès du Roi ta mauvaise conduite
Te réduisit à prendre une honteuse fuite,
On ne fit plus de cas que de ton beau côté,
On blâma ta laideur en louant ta beauté.
Mais voyant aujourd'hui ton infame libelle,
Chacun ne trouve en toi qu'une ame criminelle,
Qu'un Auteur effréné, qu'un détestable objet,
Qu'un calomniateur méritant le gibet.
Le scélérat Damien, selon toute justice,
Est digne assurément du plus cruel supplice,
Pour avoir attenté sur les jours d'un grand Roi;

Mais sur le même pied, que dira-t-on de
toi ?
Ton esprit de vengeance & ta malice
noire
Du plus digne des Rois veut détruire la
gloire,
Et par un attentat également affreux
Faire de Fréderic un Prince monstrueux.
Tu lui blesses l'honneur, préférable à la
vie ;
Malheureux écrivain, quelle est donc ta
furie ?
Comment ton grand savoir ne te dicte-t-il
pas
Que les Rois sont à craindre, ayant de
fort longs bras ;
Mais si de sa faveur tu jouissois encore
Quels seroient les écrits que tu ferois
éclorre ?
N'est-ce pas que ta Muse, ou plutôt ton
Démon
Chanteroit dans ce cas sur un tout autre
ton ?
Raisonneur insensé! dans ton imperti-
nence,

Tu veux que Frédéric soit parjure à la France ?
On diroit que c'est toi qui reçus son serment ?
Un Roi n'est-il pas libre incontestablement ?
Pour être devenu l'ami de l'Angleterre
A-t-il contre la France entrepris quelque guerre ?
Et pourquoi celle-ci se croit-elle permis
D'assister à présent ses anciens ennemis ?
Ton approbation, obliquement guidée,
Au seul Parti François sans doute est accordée.
Mais à juger les Rois es-tu donc appellé ?
Leurs secrets à tes yeux n'ont-ils rien dévoilé ?
Oui ta témérité n'est-elle pas extrême
D'oser en Magistrat condamner un Roi même ?
C'est encor peu pour toi que de si mal juger ;
Tu fais évaporer ton esprit mensonger ;
Ton écrit impudent allegue des ravages

De tels autres excès, des flammes, des pillages,
Des désolations d'Etats & de Cités ;
Mais ce sont tous des faits par toi-même inventés.
Et n'est-ce pas aussi l'esprit de calomnie
Qui te fait avancer avec effronterie
Que des troubles présens Frédéric est l'auteur ?
Il en seroit plutôt le Pacificateur.
La chose est très-notoire, autant que très-certaine,
D'un seul mot prononcé l'Impératrice Reine
Eût maintenu la paix & la tranquillité,
Son conseil là-dessus manqua de volonté ;
Si le Roi fait la guerre, il la fait par contrainte,
Et son cœur sur l'issue a lieu d'être sans crainte.
Prophete du malin, tu lui prédis des maux;
Tu conduis contre lui deux terribles rivaux;
Tu pouvois dire trois, & vanter leur puissance,

Mais le ciel qui du Roi prit toujours la
défenſe,
Qui lui donna toujours des ſuccès glorieux,
Eſt plus puiſſant encor que tous ces envieux;
Il ſaura bien ſur eux lui donner la victoire,
Tu pourras voir alors s'il a perdu ſa gloire,
Si tu dois l'appeller Monarque infortuné,
S'il n'eſt plus ce héros, ce Sage couronné,
Et ſes proſpérités confondant ta malice,
Pourront te tenir lieu du plus cruel ſupplice.
Au reſte épargne-toi tes ſoins accoutumés,
De nier tes écrits, ſi-tôt qu'ils ſont blâmés,
Ce ne feroit vraiment qu'une inutile feinte;
Les vers dont il s'agit portent trop ton
empreinte.

FIN.

TABLE



TABLE DES MATIERES.



FIN DE LA TABLE.

ibid

ibid
280

1421

